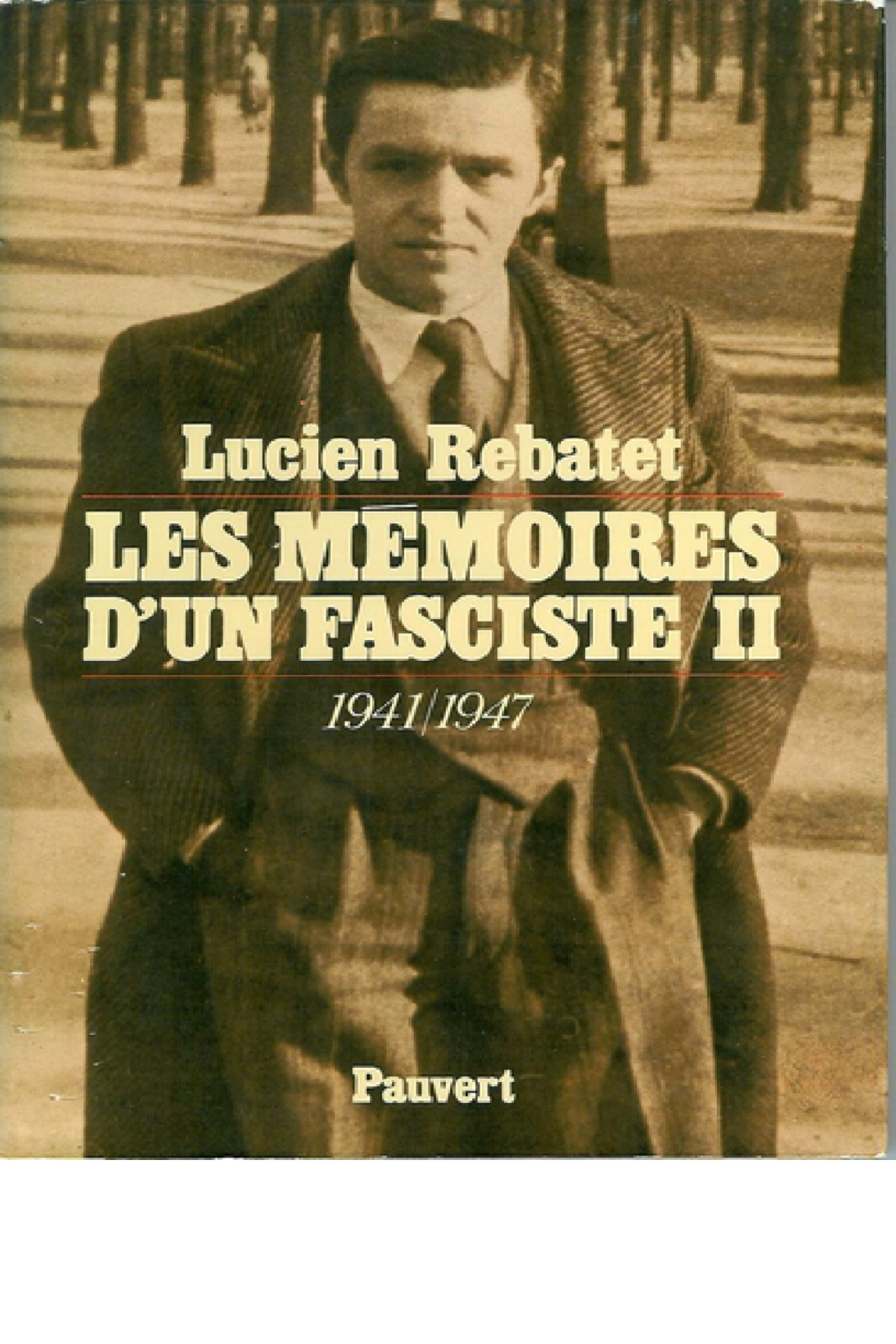


**Les Mémoires d'un
fasciste, tome I - les
décombres
1938/1940**

Lucien Rebatet

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



Lucien Rebatet

**LES MEMOIRES
D'UN FASCISTE II**

1941/1947

Pauvert

**LES MÉMOIRES
D'UN FASCISTE
II
1941-1947**

DU MÊME AUTEUR

Aux éditions Jean-Jacques Pauvert

Les Mémoires d'un fasciste I, Les Décombres

Aux éditions Gallimard

Les Deux Étendards, roman, 1952.

Les Épis mûrs, roman, 1954.

Aux éditions Robert Laffont

Une Histoire de la Musique, 1969

Aux éditions René Kister, Genève

Histoire de la Musique Espagnole de Walter Starkie, 2 vol, 1959.

Traduction de l'Anglais

LUCIEN REBATET

LES MÉMOIRES D'UN FASCISTE

II

1941-1947

PAUVERT

PRÉFACE

Comme nous l'avons expliqué dans la présentation des *Décombres*, l'œuvre proprement autobiographique de Lucien Rebatet se répartit en carnets, en cahiers de *Journal*, généralement inédits, et en textes de souvenirs personnels et de choses vues, inédits ou non, qu'il semble avoir eu l'intention de publier en un tout sous le titre général : « Les mémoires d'un fasciste ». Dans ce tout, il comptait vraisemblablement faire entrer les 536 premières pages de l'ancienne édition des *Décombres*. Nous avons repris Les mémoires d'un fasciste comme titre général, publié Les *Décombres* dans le Tome I.

Les neuf dixièmes de ce Tome II, ont été rédigés par Lucien Rebatet à partir de décembre 1970. Ils reprennent à peu près là où l'auteur s'était arrêté à la fin du Tome I, c'est-à-dire à l'automne 1940, et couvrent les années 1941 à 1944.

La mort de Lucien Rebatet, survenue brutalement le 24 août 1972, l'empêcha de mener plus loin son entreprise. Ses *Mémoires* proprement dites s'arrêtent donc à l'automne 1944. Fort justement, à notre avis, Madame Rebatet y a ajouté trois textes : en premier lieu, une large part d'un article sur Céline publié dans le numéro 3 de *l'Herne* (1963), dans lequel Lucien Rebatet évoque l'arrivée de « Ferdinand » à Sigmaringen en novembre 1944, son séjour et son départ pour le Danemark quatre mois plus tard. En second lieu trois pages de notes extraites d'un manuscrit inédit consacré à la genèse des Deux étendards (auquel l'auteur fait allusion à la page 113) et se rapportant à la fin de 1944, au début de 1945 et au 8 mai de la même année, date à laquelle Lucien Rebatet se constitua prisonnier des troupes françaises à Feldkirch. Enfin l'article célèbre *On ne fusille pas le dimanche*, publié par Jean Galtier-Boissière en 1953 dans le numéro 21 du *Crapouillot*, et dans lequel Lucien Rebatet évoque son procès, sa condamnation à mort et les cent quarante et un jours de chaînes qu'il fit avant d'être gracié le 9 avril 1947.

I

À la fin du mois de juillet 1942, aussitôt après avoir signé le service de presse de mon pamphlet *Les Dénombres*, je quittais mon appartement de Neuilly pour mon village natal de Moras dans la Drôme, emportant avec moi une caisse de traités d'exégèse, de théologie, de mystique et d'apologétique. Je n'avais même pas attendu de voir mon livre dans les vitrines des libraires.

Dix-neuf mois auparavant, en janvier, par une nuit glaciale du sinistre hiver 1940-41, dans une maison moderne où le chauffage central était arrêté, après un dîner de rutabagas, fatigué de dépêcher des proses alimentaires devant le four à gaz de la cuisine, notre seul feu, j'avais ouvert une méchante petite cantine de bois noir, dénichée dans mon grenier de campagne, et qui me suivait partout depuis longtemps. J'y tenais les cahiers de mon journal intime, commencé en 1924 à vingt ans, des paquets de lettres, de notes, de documents sur une aventure de ma première jeunesse. Mon intense travail de journaliste à partir de 1935, notre combat pour la paix, les ridicules ou tragiques péripéties de la guerre m'avaient beaucoup éloigné de ce reliquaire. Mais je lui avais toujours attaché du prix, je l'avais mis en lieu sûr durant les grandes bourrasques. Je m'étais dit quelquefois qu'il renfermait la matière d'une œuvre romanesque à écrire quelque jour. Mes investigations ne m'avaient révélé cependant que des puérilités vite décourageantes.

Cette nuit-là, sans d'autre but que de me distraire un peu d'un présent minable, je fouillais de nouveau dans ce fatras de papiers, sur lesquels je n'avais plus jeté les yeux depuis des années. J'y découvris bientôt un intérêt inattendu. Je me fis plus méthodique, je prolongeai ma veillée. Je glanais çà et là des lignes excitantes. De vagues projets anciens prenaient corps tout à coup. Des épisodes imaginaires ou vécus y prenaient place. Je ne sentais plus le froid. Un enthousiasme créateur me gagnait. Je voyais se dessiner la courbe d'une longue histoire à trois personnages. Je griffonnais hâtivement des points de

repère, des idées qui jaillissaient imprromptu. Je n'avais jamais connu une pareille euphorie de lucidité et d'invention. C'était l'illumination dont j'avais rêvé à la fin de mon adolescence quand je commençais à noircir du papier pour moi, qui m'avait paru plus tard relever de la fable, du poncif cinématographique. À cinq heures et demie du matin, glacé du bout des doigts aux épaules et des pieds au ventre, mais la tête en feu, je tenais le schéma presque complet d'un vaste roman, son départ, ses deux versants, ascendant et descendant, son épilogue. La guerre, la politique, Vichy, les journaux, l'incertitude matérielle n'existaient plus. Je me couchai enfin, à moitié saoul de bonheur.

Je possédais une certaine expérience, tout de même beaucoup moins poussée, de ces feux de joie nocturnes dont le lendemain il ne reste rien. Mais quand je me réveillai, celui-là pétillait toujours, chassant mon engourdissement physique. Je repris avidement mon travail de la nuit. Je jetais des quantités de notes sur le papier. Je précisais la trajectoire de mes fusées. Je m'y absorbai durant deux ou trois jours, ne m'arrêtant que pour de courtes mais vives réflexions. C'était bien une chance miraculeuse que d'avoir découvert ce magnifique filon. Ne fallait-il pas l'exploiter séance tenante, puisque je pouvais m'organiser des loisirs entre mes tâches journalistiques moins écrasantes qu'avant la guerre ? Ne serait-ce pas la plus heureuse façon de s'élever au-dessus d'événements confus, décevants, ou saumâtres ? Je n'avais pas été jaloux des amis de mon âge ou un peu plus jeunes qui comptaient déjà à leur actif deux ou trois petits romans, des essais. Je jugeais d'un peu haut ces tentatives, parce que je ne m'estimais pas incapable de les égaler, mais que je n'y avais pas sérieusement tenu. Il était temps cependant de me prouver et de prouver aux autres que ma vocation d'écrire ne s'épuisait pas dans les feuilles volantes du journalisme, quels que fussent les plaisirs que je devais à ce métier, surtout lorsqu'il m'avait tiré, à vingt-cinq ans, de la chiourme d'une compagnie d'assurances où je crevais d'ennui pour 835 francs par mois. Si beaucoup de romanciers débutaient trop jeunes, comme le démontrait l'inconsistance de leurs minces ouvrages, j'avais bien atteint, à trente-sept ans l'âge normal du roman, qui est celui de la maturité. Surtout, hors des considérations de vanité et de société, je brûlais de donner le jour à ce livre dont je venais de concevoir les cellules essentielles, que je sentais bien autrement viable que mes autres entreprises littéraires, telle « l'histoire du curé marchand de canons », grosse fresque politique et sociale, trop vaste pour mes connaissances, pour mes aptitudes techniques, trop nébuleuse en bien des parties dans mon esprit, et sur laquelle je m'étais escrimé assez longtemps, m'occupant surtout des hors-d'œuvre, jusqu'au début d'août 1939, où je l'avais abandonnée sans retour, et pour cause : elle devait s'achever sur une guerre imaginaire, et la vraie guerre était là.

J'avais baptisé provisoirement mon roman en gestation *La Théologie Lyonnaise*, parce que la plupart des épisodes s'y dérouleraient à Lyon, et qu'il y serait question de Dieu presque autant que de l'amour. Je fus sur le point de m'y atteler incontinent.

Mais au mois de juillet précédent, sitôt démobilisé à Moras, sur le secrétaire Louis XV de ma mère, j'avais commencé en trombe à rédiger des souvenirs dont le principal morceau devait être le récit de ma burlesque campagne militaire. Il m'avait fallu très vite remonter assez loin en arrière. J'avais continué cahin-caha ce texte dans la foire de Vichy, tandis que je remplissais durant deux mois exaspérants des fonctions fantomatiques à la radio officielle, pour n'y plus ajouter grand-chose depuis mon retour à Paris plein d'inconnues désagréables auxquelles il fallait se réacclimater, et où je collaborais au *Cri du Peuple*, le journal quotidien que Jacques Doriot venait de créer. Quelque cent cinquante pages de ces mémoires étaient écrites. Si je les abandonnais pour empoigner *La Théologie* – dix-huit mois au moins de travail en perspective – je ne les reprendrais jamais : ce serait trop tard, entre-temps l'histoire aurait galopé. Et ce serait encore un manuscrit avorté.

Je restai ainsi jusqu'à la fin de la semaine, suspendu entre la littérature pure et la polémique (car mes mémoires avaient pris immédiatement un tour très violent). Dirai-je que le devoir l'emporta ? C'est un grand mot, assez exact cependant en l'occurrence. Mettons que le devoir se conjugua avec le besoin. Les trois quarts des Français avaient tiré un voile pieux sur notre défaite, absous ses responsables. Cette catastrophe sans précédent dans notre histoire n'était pourtant pas le fruit de la fatalité. Elle résultait d'une longue suite d'erreurs, d'inepties, de crimes dont les auteurs étaient connus. De l'avachissement aussi, de la torpeur digestive de tout un peuple. Tout espoir de redressement, de renaissance dépendait d'une guérison de ces maux. La guérison réclame d'abord un diagnostic juste, complet, sévère. J'estimais cette tâche indispensable. Je me l'assignais, puisque personne ne semblait résolu à la mener jusqu'au bout. Maintes fidélités étaient devenues intempestives et même lâches. Je n'épargnerai aucun de ceux qui avaient des comptes à rendre, aussi bien à droite qu'à gauche. L'utilité de mon réquisitoire l'exigeait. Et je me délivrerais en même temps de mes fureurs rentrées durant des années. Mes coups de trique seraient la réponse à ma douleur de patriote, ayant assisté impuissant au saccage de son pays. Je ferais retentir le cri de rage « d'un révolutionnaire qui a cherché la révolution, d'un militariste qui a cherché l'armée, et qui n'a trouvé ni l'une ni l'autre ».

Après un dernier débat, je tranchai. J'allais poursuivre d'arrache-pied la rédaction de mes mémoires. Et sitôt qu'ils seraient achevés,

quitte envers moi-même, envers mes amis, je plongerais voluptueusement dans l'histoire de Michel, de Régis et d'Anne-Marie, puisque tels étaient les noms dont je venais de baptiser mes héros.

* * *

Voilà pourquoi, fidèle à mon programme, au début d'août 1942, dans le calme de ma vieille maison dauphinoise, j'étais fourré jusqu'aux oreilles dans saint Thomas d'Aquin, sainte Thérèse d'Avila, Ernest Hello et Ruysbroek. Tableau inimaginable pour ceux qui étaient en train de lire mon chapitre au trinitrotoluène contre les églises chrétiennes. Mais j'avais besoin de me faire une érudition religieuse pour les disputes prévues de ma *Théologie*.

Pendant ce temps, Robert Brasillach m'écrivait : « Les étudiants déclament tout haut des morceaux de tes *Décombres* dans les rues et les cafés du quartier Latin. Heureux mortel ! Tu as fait un grand livre et tu vas devenir millionnaire. » Denoël, mon éditeur, me télégraphiait ses félicitations. Le premier tirage de vingt mille exemplaires s'enlevait en moins de trois semaines, en plein été, et pour ainsi dire dans la seule zone nord. Il ne s'agissait plus maintenant que de trouver du papier – rationné – pour les retirages urgents.

J'accueillais avec plaisir mais assez flegmatiquement ces nouvelles. Je comptais bien sur un succès depuis que Brasillach avait dévoré mon manuscrit, en un après-midi, dans notre imprimerie-canfouine de *Je Suis Partout*, avec tous les signes de l'enthousiasme. La joie que j'avais prise à écrire mes pages les plus virulentes ou les plus cocasses devait être communicative, je le savais. Ce succès allait dépasser probablement mes prévisions. Tant mieux. Je pourrais repousser les besognes uniquement nutritives et me consacrer davantage au roman.

J'éprouvais aussi une grande fatigue physique, qui m'empêchait de m'ébaudir. C'était la conséquence d'une année d'extrême surmenage. *Je Suis Partout* avait reparu en mars 1941, après de longs pourparlers, auxquels je n'avais pris aucune part, avec les autorités allemandes, qu'alarmait l'appartenance à *L'Action Française* antiboche de la plupart des collaborateurs de notre journal. Nous avions tiré aussitôt à 150 000 exemplaires, contre 50 ou 60 000 avant la déroute. Cette reparation réduisait mes heures de liberté. J'avais repris ma chronique cinématographique, écrit des reportages, des articles de tête. Mais je n'admettais pas que la rédaction de mes *Mémoires* en souffrît. Je m'étais cravaché terriblement pour satisfaire à tout. Et maintenant, je me trouvais vidé, affligé de différents petits maux sans gravité, mais irritants.

Durant une année j'avais sans cesse travaillé contre la montre, avec un manuscrit qui s'enflait, me retardait, tandis que les événements

galopaient. Mon inquiétude permanente était d'arriver trop tard, quand la partie serait jouée. Je tenais à prendre date avant. Je serais comblé, outre mesure. Mais je ne m'en doutais pas.

Quand j'avais entrepris mes *Mémoires*, dans mon village, pour vider mon sac, il n'était pas le moins du monde question de pactiser avec le vainqueur de la veille. J'avais entendu parler d'une collaboration possible à Vichy, pour approuver immédiatement cette politique.

J'avais rencontré en Auvergne quelques vieux et bons amis, étrangers au monde politique. Le plus cher était Roland Cailleux, Parisien du VI^e, médecin à Châtelguyon durant la saison, lié avec Gide, fanatique de littérature et en puissance d'un gros manuscrit. Ils s'étaient souvent étonnés de la fureur que j'avais de quitter mon paisible domaine musical et cinématographique pour aller me battre, très vainement, jugeaient-ils, contre les puissances de l'univers. Ma hâte à regagner Paris, mes opinions sur les rapports franco-allemands les avaient chiffonnés. Je leur répondais cordialement : « Vous me faites rire. Vous êtes bien des jeunes bourgeois. Vous avez blagué durant des années mes ardeurs patriotiques. Et vous vous découvrez une corde chauvine juste au moment où il importe de museler en vous ce patriotisme d'épiderme. Je vous aime bien, mais vous n'êtes pas qualifiés pour me donner des leçons. » Mon retour à Paris avait inquiété aussi ma femme. Elle était antiallemande d'instinct. Son père, officier d'infanterie roumaine pendant l'autre guerre, avait été prisonnier des Allemands. Il avait beaucoup souffert dans les camps, mais refusé son rapatriement après le traité de Bucarest, malgré une famine dont il avait manqué mourir. Ces souvenirs étaient très vifs chez Véronique. Elle admettait mal que l'on se rapprochât du vainqueur. Ces principes si honorables auraient eu pour moi le plus grand poids s'il avait existé une chance pour que le vainqueur fût provisoire.

À la veille de mon départ, Roland Cailleux m'avait dit : « Tel que je vous connais, avec votre humeur archi-française, je ne vous donne pas deux mois pour que les Allemands vous sortent par les yeux. »

Je m'étais promis d'être franc avec moi-même et avec Cailleux, sans souci d'amour-propre, si sa prédiction se réalisait. Je pensais assez souvent à celle-ci, dans mes premiers jours à Paris. En effet, à Paris, la réalité s'était révélée beaucoup moins aisée, et même souvent saumâtre, malgré la poignée de main de Montoire. La marée feldgrau endeulait la capitale, où les permissionnaires allemands se déversaient par fournées. J'étais intrigué par l'uniforme noir des soldats les plus jeunes, les plus petits de taille. On m'expliqua que c'étaient les équipages des « Panzer ». Surcroît de dérision : nous avions été vaincus par des gamins. Le scandale du pacte germano-soviétique nous turlupinait encore. Des bruits alarmants couraient sur

les intentions de maints chefs allemands, militaires et civils. On les disait disposés à collaborer, mais exclusivement avec des gens de gauche. Les tractations connues des communistes avec l'occupant n'étaient pas faites pour apaiser ces appréhensions. Nous trouvions une allure fâcheusement russe à certains officiers allemands, avec leurs longs manteaux et leurs casquettes molles sur l'oreille.

Mes premiers contacts avec ces messieurs n'avaient pas été encourageants. En qualité de critique cinématographique connu pour son indépendance, ayant fréquenté René Clair, Jacques Feyder, Jean Renoir, j'avais été invité à un déjeuner où l'on devait débattre la remise en train du cinéma français. J'y avais retrouvé des visages familiers, sauf celui de mon voisin de gauche, assez gros jeune homme, d'aspect très bourgeois, veston noir, pantalon rayé, qui se présenta affablement, mais avec un ton d'extrême assurance : « Robert Buron. Mon nom ne vous dit rien. Ce n'est pas étonnant. Je viens des chocolats. Les hommes d'affaires ont enfin décidé de s'occuper de cinéma. Il était temps. Nous allons réformer tout ça. » La longue table – une vingtaine de convives – était présidée par un officier fritz en uniforme, un rouquin renfrogné, n'ouvrant la bouche que pour des grognements manifestant visiblement sa méchante humeur d'être astreint à cette corvée. Au dessert du médiocre menu, ce rouquin se mit à glapir en allemand, par phrases hachées que son assistant traduisait une à une. Ces coups de gueule signifiaient : « Il paraît que vous représentez le cinéma français. Je ne vous félicite pas. Votre cinéma est une ordure, et vous en êtes tous responsables. Nous pouvons très bien le considérer comme une arme de guerre et le supprimer, l'anéantir. Vous êtes des vaincus, qui n'ont pas volé leur défaite. Vous ne méritez aucune confiance de notre part. Cependant puisque votre gouvernement de Vichy prétend avoir des intentions pacifiques, nous allons vous laisser une chance. Vous aurez six mois pour montrer si vous êtes capables de sortir de votre ordure, de fabriquer des films à peu près propres. Passé ce délai, si nous estimons que vous n'avez pas abouti, vous pourrez aller chercher un autre travail. Votre public verra des films allemands, pour se régénérer, s'il le peut. Le cinéma français sera interdit définitivement. Nous aurons écrasé cette cochonnerie. »

J'avais mon opinion établie et proclamée depuis longtemps sur l'abaissement de notre écran, le pullulement des nullités dans nos studios et des crapules de l'espèce Nathan dans les officines de production où se pratiquaient les variantes innombrables des traites de cavalerie, des chèques sans provision, de la carambouille, de la faillite frauduleuse. Ce n'était pourtant pas tout le cinéma français. Et puis, s'entendre dire même des vérités par ce Chleuh, dans un tel ton, sous forme d'ultimatum, et justement devant des hommes les plus

honorables de la profession, ceux qui avaient le mieux lutté contre son pourrissement... Je poussai du coude Robert Buron, je lui dis à mi-voix :

— Levons-nous. C'est intolérable. Nous n'avons plus rien à faire ici. Avec de pareilles brutes, le truc est foutu.

Buron me tapota la main :

— Calmez-vous. Tout n'est pas dit. Il y a d'autres gens chez les Allemands que ce personnage. Et puis, au point où nous en sommes... Ne montons pas sur nos grands chevaux... Il faut chercher à survivre. Ne négligeons aucun moyen.

C'était en somme ma doctrine, que j'avais exposée en divers lieux. Je restai. Et il y eut des speechs amènes de Français distingués, assurant que la collaboration franco-allemande n'était pas une nouveauté pour eux, qu'ils l'avaient pratiquée durant des années.

Quelque temps plus tard, j'assistais à un autre déjeuner, organisé par mon ami Jean Bérard, pionnier du disque, excellent musicien, qui venait de rouvrir la maison Pathé-Marconi et d'en prendre la direction. Il y avait là un général de Panzer, très jovial, déjà assez aviné, à la figure presque aussi rouge que les bandes de son pantalon, et la chanteuse allemande Eva Busch, lancée par l'air « Au clocher de mon cœur ». Le général tutoyait Eva, la plaisantait en argot berlinois, baragouinait laborieusement un français cordial, éclatait de rire à tout propos. Un vainqueur sympathique, celui-là. Quinze jours après, il était cassé, Eva Busch expédiée dans un camp de concentration pour une histoire d'espionnage que je n'ai jamais élucidée.

La captivité de deux millions de prisonniers jurait avec les espérances de Montoire. Le peuple l'aurait encore admise, lui qui avait vu entrer la Wehrmacht dans ses villes et ses villages, sans haine, plutôt avec une curiosité mêlée de sympathie. Mais le rationnement alimentaire plus que congru, imposé, on le savait, par l'occupant, atteignait ce peuple au ventre, grief majeur, et rendait illusoire son adhésion à une entente franco-allemande. J'attribuais cette mesure désastreuse au moralisme du Führer, qui avait exigé que la France expiât, connût à son tour la même disette que l'Allemagne après sa défaite de 1918.

Je n'étais pas choqué par les quelques exécutions qui suivaient les attentats contre les soldats allemands isolés. Toute armée d'occupation agit ainsi. Mais je n'acceptais pas l'annexion de fait des deux départements alsaciens et de la Moselle. Je connaissais et j'aimais l'Alsace, je me flattais d'être un des Français de l'intérieur qui comprenait le mieux les savoureuses singularités de ses habitants. Là encore, l'esprit de revanche, si différent de « la victoire dominée », se manifestait aveuglément.

Je n'avais donc collaboré que sur la pointe des pieds, m'occupant surtout au redémarrage de quelques affaires françaises, jusqu'au mois de juin 1941. On ne pouvait pas considérer comme un abus de germanophilie l'article vibrant où je voyais le successeur de Toscanini dans Herbert von Karajan, révélé aux Parisiens en mai 1941 par une incomparable représentation de *Tristan et Isolde*, avec Germaine Lubin superbe et Max Lorenz, preux sublime, le plus émouvant *Tristan* de ma vie. J'étais allé saluer le jeune maître à la réception organisée en son honneur par les Abetz à l'ambassade d'Allemagne et où le Tout-Paris des grandes fêtes s'écrasait. Karajan, usant intrépidement des deux cents mots de français qu'il écorchait, s'était lancé avec moi dans une vaste théorie de l'interprétation wagnérienne. Sa femme, élégante, avait rougi de plaisir en m'entendant lui dire qu'on la prenait pour une Française plutôt que pour une Allemande.

Durant tout ce temps, je n'avais pas mis une minute en doute que la victoire de l'Allemagne qui venait encore de triompher dans les Balkans, en Crète, en Libye, ne fût définitive. Il s'agissait de s'en accommoder, de traiter avec le vainqueur pour alléger le poids sur la France de sa défaite, lui rendre sa souveraineté entière. Adversaires acharnés des stupides boutefeux de 1939, nous étions les mieux désignés pour favoriser cette négociation, y prendre part. Elle aurait d'autant plus de chances d'aboutir que l'État français adapterait à notre pays les institutions antidémocratiques du III^e Reich, ce qui n'effarouchait aucunement les fascistes de notre sorte. J'aurais préconisé, si j'en avais eu l'autorité, une paix rapide avec l'Allemagne. Mais je devais reconnaître que nous avançons bien peu sur ce chemin-là, tant à cause des faiblesses, des louvoiements de Vichy que de la méfiance des Allemands. Quant au gaullisme, c'était une méprisable anachronique bouture du bellicisme de la III^e République défunte, une loufoquerie militaire du même tonneau que celles dont j'avais été témoin durant mon séjour au Cinquième Bureau, mêlée d'un messianisme d'Hébreux errants. Nous colportions assidûment les propos de Paul Morand qui en mission à Londres au mois de juin 1940, était allé voir de près, avant de rejoindre sans hésitation la France, le petit clan gaulliste, le dépeignait comme un ramassis des déchets du Front Populaire, de journaliers tarés et d'étourneaux galonnés.

* * *

L'attaque allemande contre la Russie allait tout transformer pour moi. La nouvelle me jeta dans un transport d'enthousiasme. Si j'avais eu le flair d'un Talleyrand, j'aurais compris qu'il devenait urgent de lâcher la partie, de choisir une discrète retraite d'où compter les coups

avec un beau détachement. Je n'étais pas Talleyrand, mais un militant las de piétiner, de supputer la sincérité de Pétain ou les intentions des maîtres ombrageux du Reich. J'exultais. Toutes les équivoques étaient balayées, à commencer par celle du pacte germano-soviétique. Cette guerre au bolchevisme exécré depuis ma première jeunesse prenait un sens grandiose. Tout s'éclairait, y compris les rigueurs à notre endroit de l'Allemagne, que justifiait un pareil dessein. Les Roumains, les Italiens, les Finlandais, les Hongrois, les Slovaques entraient en campagne aux côtés de la Wehrmacht. Un corps de volontaires français se formait. L'Espagne envoyait une division. C'était la croisade de l'Europe entière contre son abominable ennemi, l'Internationale blanche, si souvent appelée de mes vœux, qui s'unissait et se dressait enfin contre l'Internationale rouge des barbares.

Le petit peuple, écoeuré par les volte-face des communistes français en 1939, partageait cette fois mes sentiments. Un jeune artisan peintre repeignait notre appartement de Neuilly. Il pénétrait dans mon bureau avec ses pinceaux et ses seaux. Pour ne pas choquer ses opinions supposées, j'avais éteint ma radio qui retentissait des fanfares et des communiqués des premiers succès à l'Est. Au bout d'un moment, le petit peintre se tourna vers moi : « Dites, monsieur, ça ne vous ferait rien de rallumer votre poste ? C'est épatant d'entendre la dégélée qu'encaissent ces salauds de Russes. Moi, je croyais en eux, et ils nous ont trahis. Et les cocos de par ici, je les connais, ils ne valent pas plus cher. » J'allais recueillir dans les boutiques et dans les rues maints propos du même ton.

J'écoutais en jubilant à la B.B.C. les allocutions angoissées de Churchill. Il redoutait fort, le vieux bouledogue, que les nouveaux alliés n'encaissent une déculottée gigantesque, après quoi l'Angleterre n'aurait plus qu'à baisser bien bas l'Union Jack. Je ne devais entendre ces jours-là qu'un seul prophète. Brasillach, au marbre de l'imprimerie, m'avait dit : « Je voudrais être aussi joyeux que toi. Mais c'est terriblement grand la Russie. C'est admirable, ce qu'osent les Fritz. Mais comment cela va-t-il tourner ? Je n'en sais rien. Je suis inquiet. »

Ce pessimisme me fit sourire. Ne connaissions-nous pas à fond la Russie Soviétique ? Des numéros entiers de *Je Suis Partout* avaient été consacrés à son économie ubuesque, son agriculture saccagée, ses famines, ses plans quinquennaux restés en panne, ses statistiques ridiculement falsifiées, ses fameux tracteurs qui rouillaient dans les kolkhozes faute de mécaniciens. Nous savions tout de la terreur policière que faisait régner Staline, le « Père des Peuples ». Nous avions collectionné les sténographies des procès de Moscou, où les bolcheviks célèbres de la vieille garde s'accusaient d'avoir truffé

d'aiguilles les mottes de beurre russe pour lacérer les entrailles du prolétariat, avant de finir d'une balle dans la nuque au fond des caves de la Loubianka. L'armée rouge avait été décapitée par les purges, trente-cinq mille officiers liquidés, dont 403 généraux. Une machine de guerre aussi puissante, moderne, perfectionnée que la Wehrmacht électrisée par ses victoires, allait faire voler en éclats cette tourbe de moujiks primitifs, d'esclaves ployés sous la tyrannie. Nous verrions sans doute avant peu le démembrement de l'U.R.S.S., les nationalistes étouffés se révoltant contre leur bourreau aux abois.

Les premiers communiqués de l'O.B.E.R. Kommando confirmaient mes pronostics : plus de deux mille avions russes détruits au sol, les batailles d'encerclement raflant des centaines de milliers de prisonniers, démolissant ou capturant chars et canons par milliers. C'était, à une échelle colossale, le chef-d'œuvre de la guerre-éclair.

Je ne me possédais plus. Je trépignais à Paris. Je voulais assister au spectacle le plus extraordinaire, le plus vengeur du siècle. L'entrée de la Wehrmacht à Moscou, sa parade sur la Place Rouge. La Légion des volontaires français se formait à peine, avait besoin d'être équipée, entraînée. Il n'était pas question de l'attendre, elle arriverait après la bataille, qui serait terminée avant la fin de l'été. Je fis une demande, fortement apostillée, pour être autorisé à suivre la campagne comme correspondant de guerre. Elle resta d'abord sans écho, à ma surprise, voire à mon scandale d'anticommuniste militant. J'insistai. Une réponse vint enfin. Les correspondants de l'armée allemande étaient enrégimentés, aucun étranger n'était admis dans ces unités. On me proposait un engagement pour la durée de la guerre, dans la division « Azul » que les Espagnols allaient mettre en ligne. Cela ne faisait pas mon compte. J'admirais beaucoup les soldats franquistes, mais je ne savais pas un mot de leur langue. Je me voyais d'avance aussi dépaycé parmi eux qu'ils le seraient en Russie. Ce serait du folklore, et j'avais rêvé de participer à une épopée.

Des besognes plus utiles m'attendaient en France. J'avais quitté Vichy au bout de deux mois, à l'automne précédent, écœuré par les intrigues de cette cour ridiculement balnéaire, par le gaullisme qu'y affichaient en toute impunité maints hauts personnages, par les inspecteurs des finances et les gens du Comité des Forges aussitôt installés aux postes de commande pour bloquer toute velléité de révolution. Le contraste était encore plus exaspérant maintenant entre les gigantesques événements de l'Est et les petitesesses de cette pseudo-capitale, les méandres mesquins de son double jeu, son cléricalisme, les bricolages futiles sous les plus graves aspects de ces officiers du S.R., dont j'avais mesuré, en mai 1940, quand je travaillais à leurs côtés, l'indigence intellectuelle et militaire. Bref, le tableau complet de la pire réaction. L'attaque anglo-gaulliste contre les troupes françaises

de Syrie – des soldats français, sur les instances de De Gaulle, agressant, tuant d'autres soldats français – aurait pu provoquer un réflexe salutaire. Mais l'État vichyssois était aussi incapable de réflexes qu'un paralytique. Il tremblait surtout de recevoir des secours allemands. Il employait toutes ses forces à les refuser. Et notre armée encaissait une nouvelle défaite, sa vocation définitive, semblait-il bien.

S'il y avait une guerre juste, utile, c'était bien celle où l'Allemagne venait d'entrer. J'estimais qu'un gouvernement français audacieux aurait dû tout mettre en œuvre pour pouvoir proclamer sa cobelligérance, qu'il eût effacé ainsi, comme les gaullistes le cherchaient vainement de leur côté, l'effroyable humiliation de la déroute, à peine vieille d'un an. Mais il était chimérique d'attendre de ces hypocrites bourgeois une décision aussi virile. Pétain se contentait de rompre les relations diplomatiques avec Moscou, et de déclarer aux volontaires français pour le front russe « qu'ils détenaient une partie de notre honneur ». Je consacrai le début de mes vacances dauphinoises à un reportage au vitriol, pour *Je Suis Partout*, sur les intrigues, l'atmosphère empestée, les bravacheries de Vichy, et les mœurs, les illusions, les odeurs réactionnaires de la zone dite libre. En gare de Mâcon, où l'on franchissait la ligne de démarcation, une ribambelle de fausses paysannes, en blouses bleues, tabliers plissés, bonnets et sabots, provenant de je ne sais quelle niaiserie folklorique sur « le retour à la terre », m'avait levé la peau comme le symbole de tous les archaïsmes, poncifs et faux-semblants de l'État Français. J'étais parfaitement renseigné sur cet État par mon ami Dominique Sordet, le fils de l'infortuné général de cavalerie limogé par Joffre avant la Marne, l'ancien critique musical de *L'Action Française*, qui avait patronné mes débuts dans le journalisme, et possédait à Vichy une succursale de l'agence de presse « Inter-France », créée par lui pour alimenter en articles non conformistes les journaux de province. J'étrillais la nouvelle bureaucratie, encore plus enchevêtrée, paralysante, écrasante que celle de la défunte III^e République, les fiers généraux qui balayaient tout souvenir de leur déculottée, les huit ou dix polices gravitant autour de l'Hôtel du Parc, s'espionnant les uns les autres, les législateurs avec leurs textes en broussailles impénétrables, les curés pullulant dans les avenues du soi-disant pouvoir comme les cancrelats dans les greniers d'une boulangerie malpropre, les boyards inattaquables du marché noir, alors que les contrôleurs et les juges s'acharnaient sur les vieillards affamés surpris avec dix faux tickets de pain.

J'exhalais ma rage contre les mirliflores, les agents des banques, les anglomanes, les prélats qui nous avaient frustrés de la révolution nécessaire, volé le pouvoir qui aurait dû revenir à nous autres, les plus lucides, les plus ardents, nous qui avons risqué notre liberté et même

notre vie pour tenter d'épargner au pays la guerre folle, la guerre perdue dès le premier coup de canon. Je noircissais pages sur pages. Mais au troisième numéro de ma diatribe dans *Je Suis Partout*, Brasillach me mandait assez sèchement que ma violence était déplaisante, qu'il convenait d'en rester là. Je constatai d'ailleurs qu'il avait largement taillé dans les morceaux les plus raides de ma copie. Libéré au mois d'avril de son « Oflag », redevenu aussitôt notre rédacteur en chef, il avait lancé le mot d'ordre : « Tous unis derrière le Maréchal. » J'attribuais cette naïveté à son éloignement de la France durant près d'un an. J'avais essayé de lui expliquer qu'avec toute ma vénération pour Pétain, avec le souvenir de sa voix brisée en juin 40, j'estimais vain de se référer à l'autorité d'un vieux militaire de 85 ans, ballotté entre une demi-douzaine de clans, chambré par nos plus fielleux ennemis. Robert était testé sourd. Mes informations contredisaient trop tôt les images qu'il s'était formées dans son camp.

Je m'inclinai sans discuter devant sa décision. J'ai toujours eu pour règle d'être conciliant dans les travaux collectifs. Mais je me sentais très isolé. Il y avait des fêlures dans la belle unanimité qui soudait notre équipe en 1938 et en 1939. Alain Laubreaux, qui avait maintenu presque seul notre journal de janvier à juin 1940, enduré la prison, les périls d'un exode à pied, menottes aux mains sous les fusils des gardes mobiles, rêvait de devenir le dictateur du Théâtre, trônait en attendant au *Petit Parisien* où il ne me confiait que des brouilles, où je n'aimais pas beaucoup rencontrer son rampant factotum, à tête de faux frère, le Breton Morvan Lebesque. Je ne comprenais rien aux sinuosités de Jacques Doriot, au mélange chez lui des calculs florentins et de la dialectique marxiste dans laquelle il avait été éduqué, qui lui collait à la peau comme le souvenir de la soutane chez les défroqués. J'avais suffisamment vibré lors de la fondation, à Saint-Denis, en plein Front Populaire, de son Parti Populaire Français qui réunissait enfin, dans le même combat contre les Soviets les intellectuels et les ouvriers désabusés, le métallo et Drieu la Rochelle sur la même estrade. Il avait commis sa première erreur, par une excessive subtilité de manœuvre, en abandonnant son mandat de député. Il avait mal résisté aux chatteries de la droite bourgeoise. Il aurait été plus utile en demeurant communiste antirusse. Divisé sur l'affaire de Munich, son parti déclinant n'avait été sauvé que par la défaite militaire. J'appréciais peu également le style de vie du grand Jacques, les nuits passées au Lido, après la revue, à ingurgiter du mauvais champagne en confabulant filandreusement. Il ambitionnait sans doute un pouvoir sans partage, reçu des mains de Pétain, avec l'appui des généraux allemands, ce qui était pure chimère. J'étais à ses côtés aux Invalides, dans la nuit du 15 décembre 1940, pour le retour des cendres de l'Aiglon, geste romantique du Führer, belle et sobre cérémonie aux

flambeaux, d'une impeccable ordonnance, mais ratée, parce que le Maréchal aurait dû y assister, et que l'avant-veille il s'était prêté à un complot réactionnaire et pro-anglais, avait fait arrêter Pierre Laval. J'étais consterné, Montoire tombait à l'eau, la réaction allemande risquait d'être très brutale, de ruiner quatre mois de difficiles mais nécessaires négociations. Alors que le Maréchal aurait pu, comme le bruit en avait couru, s'installer à Versailles, le gouvernement allait s'encroûter dans sa ridicule capitale hépatique, entre le Casino et la source de la Grande Grille. Mais à ma grande surprise Doriot exultait : « Nous voilà débarrassés de ce maquignon de Laval. Maintenant, on va pouvoir travailler. » Puis il tournait ses lunettes du côté de Marcel Déat, tout seul sous une torchère, vêtu de noir, un sourire d'ironie crispée sur la figure : « Il y en a encore un à mettre sous les verrous. C'est ce petit salaud. Heureusement, ça ne va pas traîner. » Je n'y entendais plus rien, sauf que je n'avais pas le moindre point commun avec cet homme-là, ses roublardises dans la manœuvre et ses naïvetés dans la pensée. Doriot devait attendre que d'une heure à l'autre le club des grands bourgeois anglophiles de Vichy lui offrît un portefeuille, voire la présidence du Conseil.

Mon étonnement allait bientôt se changer en une colère rentrée. Le désordre, la promiscuité du *Cri du Peuple*, les proses de ses syndicalistes aussi jargonantes et pesantes que celles de *L'Humanité*, me donnaient sur les nerfs. Comme les intentions du chef me devenaient inintelligibles, je ne savais plus quoi écrire dans ma rubrique de politique intérieure. Dans le courant de janvier, très éméché à la suite de je ne sais plus quel déjeuner trop arrosé, j'avais explosé. Par une bizarrerie d'ivrogne, je m'étais barricadé dans mon bureau en hurlant avec un flot de jurons que je ne remettrais plus les pieds dans cette maison. Je faisais voler l'encrier, je brisais le téléphone. Enfin, j'avais opéré une sortie furibonde, en claquant les portes, et couvert d'encre de la tête aux pieds j'étais allé raconter ma rupture avec Doriot dans deux ou trois salles de rédaction ébahies. Je ne devais plus écrire une ligne de politique au *Cri du Peuple*, où j'avais deux mois plus tôt lancé le premier le terme « gaullistes », quand les confrères s'empêtraient encore dans un « degaullisme » inutilisable. Cependant, le flegme et l'indulgente amitié du rédacteur en chef, Henri Lebre, me conservaient la critique dramatique du Journal.

C'était de Marcel Déat que je me sentais le plus proche. Cet ancien socialiste avait à mon sens la tête la plus solidement fasciste de tout Paris. J'appréciais déjà peu les agrégés de philosophie ; mais celui-là, ancien normalien, de surcroît héroïque officier d'infanterie durant la première guerre mondiale, avait su garder la tête claire tout en étant un virtuose de la dialectique. Je savourais chaque matin son éditorial de *L'Œuvre*, ferme, imagé, percutant, où la verve du journaliste servait

si heureusement son intelligence. J'y voyais la charte complète d'un État vraiment nouveau, le parti unique, le renversement des vieilles oligarchies financières, militaires, cléricales, la foi dans la construction d'une Europe unie, et aussi le décorticage le plus pertinent et le plus malicieux des slogans déjà creux de Vichy, Famille, Travail, Patrie, Spiritualité. Mais Déat se répandait peu, se liait encore moins. Bien qu'il eût été ministre, il continuait à vivre très simplement, comme un professeur de lycée provincial avec sa femme, sa vaste bibliothèque bourrée de tous les philosophes, d'Empédocle à Martin Heidegger. Et mon passage chez les doriotistes, qui rappelaient à tout propos qu'il avait été conférencier en loge, n'était pas destiné à me faire entrer dans son intimité.

Il ne me restait plus qu'à m'enfermer aussi monastiquement que possible avec le manuscrit de mes mémoires. Au bout de trois mois, on devait reconnaître que la campagne de Russie ne serait pas du tout une promenade militaire. Nous avions très vite jugé les premiers succès de la Wehrmacht d'après l'échelle française. Mais le chemin était décidément beaucoup plus loin de Brest-Litovsk à Moscou que de Sedan aux Champs-Élysées. J'avais rencontré chez Dominique Sordet un fonctionnaire de je ne sais plus quelle « Staffel » parisienne, mobilisé comme officier d'artillerie sur le front de l'Est, et revenu en France pour une brève mission. Il nous racontait en hochant la tête des combats sans merci. Ces Popofs se faisaient réellement hacher sur place. Malgré les désastres des premiers jours, ils possédaient beaucoup de chars, solidement blindés, et qu'ils manœuvraient bien. Les gorges chaudes des numéros spéciaux de *Je Suis Partout*, avant guerre, sur l'incurie grotesque de l'armée rouge, les moustaches du général Boudienny, recevaient un indiscutable démenti. Il n'était pas davantage question de la révolte des serfs contre leur sanglant potentat géorgien. Nous nous interrogeons fort peu sur l'évanouissement de cet espoir, dont on avait cependant cru distinguer les signes durant deux ou trois semaines. Ces Russes mourant pour la faucille et le marteau étaient bien des barbares dignes du seul knout. Nous avons adopté sans examen la thèse hitlérienne d'une ruée imminente, en juin, des hordes rouges sur l'Occident, heureusement déjouée par l'attaque de la Wehrmacht. Nous ne songions même pas à nous étonner qu'une vaste armée, même soviétique, prête pour l'invasion, eût subi dès les premiers jours, sous un choc en somme préventif, de si cuisants revers. La résistance acharnée, fanatique des divisions staliniennes échappées aux désastres de Minsk et de Bialystock nous affermissait au contraire dans la certitude que la décision allemande avait bien conjuré un terrible danger pour l'Europe, le déferlement de masses vraiment innombrables. J'avais bien eu quelques instants de surprise un peu inquiète en apprenant

par les propos de l'officier feldgrau que l'artillerie de campagne allemande était encore presque entièrement véhiculée par des chevaux, alors que les Russes attelaient leurs canons, beaucoup plus mobiles, aux tracteurs des plans quinquennaux, qui n'étaient pas si rouillés que cela. Mais enfin, ce détail n'avait pas empêché les prodigieuses batailles d'encerclement, conduites par les Panzerdivisionen, le plus bel outil militaire du monde. Il fallait simplement convenir que l'O.K.W.⁽¹⁾ n'avait pas prévu une résistance aussi opiniâtre des moujiks. Mais il possédait, et au-delà, les moyens de la briser. De toute façon, cette guerre se terminerait moins vite que je ne l'avais cru d'abord, elle devrait être menée jusqu'à l'écrasement final du coriace et sauvage ennemi. J'avais donc du temps devant moi pour développer mon bouquin, y vider mon sac à fond, sans me sentir contraint à une course contre l'événement.

Je m'étais initié aux choses de l'armée dès l'âge de neuf ans, en dévorant *La Guerre de Forteresse* – 54^e d'infanterie ! – et *La Guerre en rase campagne* – 4^e zouaves ! – a *Guerre Fatale* – l'invasion de la Grande-Bretagne par la France, 1^{er} bataillon de chasseurs à pied ! – du capitaine Danrit, c'est-à-dire le lieutenant-colonel Driant, qui devait mourir en héros au bois des Caures, l'auteur que l'on donnait le plus en étrennes aux petits garçons, dans la France revancharde et grouillante d'uniformes d'avant 1914. J'avais parfait mon éducation, durant l'été 1915, avec le 2^e zouaves venu se reformer dans mon village dauphinois. Le premier détachement, arrivé un matin de juin avec sa clique et toute sa musique, portait encore la tenue africaine, chéchia rouge à gland, boléro bleu, dont les soutaches formaient le « tombeau », blanc pour ce régiment-là, les larges culottes de toile blanche, le sac monumental, dépassant la tête, que ces gaillards trimbalaient sans le moindre fléchissement. Ç'avait été l'un de mes beaux jours de gamin, avec le départ en mai 1914, à Vienne où j'étais déjà au collège, du 19^e dragons, les crinières rouges des trompettes, le colonel d'Authume et sa fière moustache blanche, l'étendard, les flammes blanches et rouges des lances. Et rien de plus mélancolique que les adieux des zouaves, tous habillés de kaki, par un après-midi de septembre, tandis que leur éclatante musique jouait « Les Couilles à mon grand-père » pour la dernière fois. Pauvre 2^e zouaves, bientôt destiné à la fournaise de Verdun...

Je pourrais encore écrire tout un chapitre sur le 1^{er} août 1914 à Moras, l'annonce de la mobilisation générale, les figures crispées, les larmes des femmes, le tocsin interminablement sonné par notre mélodramatique curé Robin, une course avec ma grand-mère jusqu'en haut du village, la jeune postière devant la porte de son bureau, tenant à la main des dépêches officielles jaunes, nous disant d'une voix douce et navrée : « Il n'y a plus d'espoir, on échange déjà des

coups de feu à la frontière. » Près du grand marronnier de 1848, les rayons du soleil couchant doraient les vieux toits de tuiles romaines, en contrebas. Je n'avais encore jamais éprouvé un sentiment aussi profond, le contraste entre cette sérénité et la tragédie de l'heure. Je me disais gravement : « Voilà les toits, les maisons d'un pays qui est en guerre. » Les souvenirs devaient rester si vifs qu'ils ont presque entièrement écrasés ceux de mon enfance jusque-là.

Une semaine plus tard je lisais entre les jambes d'un gros bourgeois lyonnais l'un des premiers communiqués, placardé sur le mur de la mairie, et qui relatait quelques escarmouches ayant tourné à notre avantage semblait-il. Je redescendais à fond de train la grand'rue du village en criant : « On les repousse ! » Ah ! J'étais une fière graine de petit patriote. Quel serrement de cœur, quelle interrogation anxieuse aux mines consternées autour de moi, quand vers le 28 août, le premier clerc de mon père, M. Burey, adjudant de la territoriale, coiffé de son képi rouge à galon blanc, parlait dans la cour de l'étude de la terrible défaite que nos armées venaient de subir...

J'allais vivre cette guerre jour par jour, avec une intensité et j'ose même dire une compétence où l'on aurait pu discerner la vocation d'un grand baroudeur, voire d'un futur Liddell Hart(2). À Vienne, où j'étais retourné, mais comme externe dans un petit appartement loué par ma grand-mère, parce que mon collègue, l'Institution Robin, était à moitié converti en hôpital, j'avais passé le plus clair de ma cinquième à la gare, où s'arrêtaient les trains de tous les troupiers alliés, les magnifiques Gourkas barbus et enturbannés, les lanciers du Bengale, les Anzacs avec leur chapeau au bord relevé, les tirailleurs sénégalais, la Légion étrangère, les spahis, les tabors marocains. Mon secret dépit était que mon père, service auxiliaire de la classe 1888, ne fût pas mobilisé. Pour mes copains, j'avais inventé à ce bon notaire une brillante spécialité : caporal muletier dans l'infanterie alpine. Mais j'allais posséder bientôt un jeune cousin, réellement et prestigieusement engagé au 13^e bataillon de chasseurs, qui m'apprit le Sidi-Brahim en revenant couvert de poux du front de la Somme. J'apprenais au fur et à mesure tous les nouveaux armements, la nouvelle composition des unités. Je savais par cœur, je collectionnais les journaux et les illustrés. Je publiais mon propre journal de guerre – encore une vocation précoce – avec mes reportages et des caricatures de Boches hideux. Je creusais des systèmes complexes de tranchées, j'établissais des batteries réglementaires et des mitrailleuses à feux croisés pour engager mes soldats de carton-pâte et de carton découpé – ceux de plomb étaient trop jolis et trop fragiles pour ces rudes campagnes – dans des offensives minutieusement réglées. Je possédais près de cinq cents combattants, tous pourvus d'un nom, d'un matricule, d'états de service, que je me rappelle encore pour les plus

intépides, les plus souvent cités de ces fantassins, ces chasseurs, ces zouaves – j'avais cinq régiments de zouaves ! – d'aviateurs, de fusiliers marins. De même que je revois à volonté la lumière de cette journée de février 1916, gel traversé de bourrasques de neige, où nous apprîmes l'attaque allemande sur Verdun, avec la certitude immédiate « qu'ils ne passeraient pas », et la mort au champ d'honneur de mon cher et admiré Driant, qui avait imaginé dans ses livres tant de morts semblables.

Et puis, après deux années idéales dans mon village, où mon curé fignolait mon latin déjà assez convenable, j'avais été emprisonné chez les maristes de Saint-Chamond, entièrement coupé de l'émouvante, la passionnante guerre. Car bien qu'ils nous fissent chanter des cantiques à la Vierge sur des airs de pas redoublés et de charges, les Pères ne nous lisaient jamais de communiqué, ne nous transmettaient aucune nouvelle du front où se battaient les bacheliers de l'année précédente, sans doute pour nous éviter des causes de « dissipation », ne laissaient parvenir jusqu'à nous aucun journal, aucun magazine, probablement parce qu'ils nous auraient inspirés aussi « de mauvaises pensées ». Ce fut, entre bien d'autres, une de mes cruelles épreuves dans ces murs honnis. Il ne me restait d'autre consolation que de récapituler « mes » batailles au dortoir, fort avant dans la nuit, chaste et seul éveillé, parmi les petits camarades qui ronflaient, après avoir très souvent copieusement pollué leurs draps.

Et puis la paix revenue, la découverte de la poésie, de la musique, de la peinture avaient repoussé, dissous dans les *infantilia* mes fièvres militaires. Le mépris de l'Allemand était tombé du même coup. Peu de temps avant mon bachot de philosophie, dans la grande cour de Saint-Chamond, j'acquiesçais presque aux penchants germanophiles que me confiait mon ami Balmelle, qui devait être tué, officier de réserve, en mai 1940, à la tête de ses marsouins. Un peu plus tard, comment aurais-je pu ramener Bach, Beethoven, Schumann et Wagner à la Bochie détestée de mon enfance belliqueuse ?

À vingt-trois ans, en partant accomplir mon temps de service au 150^e d'infanterie, à l'armée du Rhin, je m'attendais à subir une corvée qui serait heureusement écourtée parce que mon poids ultra-léger, conséquence des famines de ma vie de bohème, m'avait fait ajourner plusieurs fois. Mais la première diane dans la cour de notre quartier avait aussitôt réveillé le monde favori de mon enfance. Je pouvais jouer de nouveau au soldat, mais « pour de bon », et avec derrière moi six années de rudes expériences sentimentales et physiques, de fournaises intellectuelles, qui apportaient de nouvelles couleurs à mon plaisir. En même temps que la gaîté des clairons, que les naïves camaraderies, je savourais le repos de ma matière grise, l'insouciance de mon sort remis pour des mois à la grande machine militaire. Je

riais de découvrir dans la réalité tant de types qui m'avaient paru jusque-là relever de la légende, le joli sous-officier tourangeau qui courait le risque de l'absence illégale pour les beaux yeux de M^{lle} Bittel, fille d'un cafetier de Bitche, dont le siège avait dû être fort difficile, car elle n'appréciait que les chasseurs à pied qui l'avaient nommée caporal honoraire, le vieux capitaine célibataire, sorti du rang, toujours seul, imbibé de schnaps, d'aspect féroce sans jamais punir, qui jouait si bien les Hurluret, et le perfide petit cabot de semaine, qui semait derrière moi des mégots et des épiluchures, pour me démontrer que tout étudiant en philosophie que j'étais, je ne savais pas balayer « le casernement de devant ». Les trois semaines de grandes manœuvres entre Rhin et Moselle restent parmi les souvenirs les plus allègres de ma vie.

Je lisais aussi l'historique de mon régiment, cinq fois cité, célèbre pour tant d'exploits, qui avait eu huit mille tués d'août 1914 à novembre 1918. J'y retrouvais les noms de certains de nos gradés, auteurs de faits d'armes magnifiques. Je n'avais jamais mieux compris que dans cette prose exacte et nue la gigantesque somme de ténacité et de courage dépensée par les poilus de la grande guerre. Je ne cesserais plus de les interroger, d'écouter avec respect les paysans les moins diserts qui avaient vécu une telle épreuve.

Et j'allais dans les années suivantes me rallier au militarisme politique parce qu'il me semblait imbécile que la France réduisît sans cesse son armée, lui retirât tout prestige, alors que l'Europe du traité de Versailles risquait si manifestement d'engendrer une seconde guerre. J'avais des amis officiers à des postes clés, très compétents dans leur métier, mais qui s'occupaient peu des choses du gouvernement. Pour ma part, j'aurais souscrit d'un bel élan, depuis l'été 1933, à une guerre préventive contre le Reich de Hitler. Nos ministères toujours branlants laissaient fort peu de place à cette éventualité.

Le 8 et le 9 mars 1936, j'assistais pour le journal *Candide* à l'installation dans Coblenz et Mayence des jeunes troupiers allemands qui avaient franchi le 7 les ponts du Rhin, pour réoccuper la zone délimitarisée, notre dernière garantie, la dernière clause intacte du traité de Locarno. En repassant la frontière française, à Forbach, je bavardai avec des chasseurs à pied du 8^e bataillon, unité d'élite s'il en fut. Ils n'étaient même pas en état d'alerte, alors que les postes des Fritz se trouvaient maintenant à une portée de fusil, et ma surprise leur paraissait cocasse. La quasi-totalité de nos concitoyens pensait ainsi. L'Angleterre refusait de bouger. Nous avions trouvé le moyen de nous brouiller, en lui crachant à la figure, avec Mussolini qui en juillet 1934 mobilisait sur le Brenner pour protéger l'Autriche de l'invasion nazie. Le coup de force le plus audacieux de Hitler n'avait provoqué

aucune réplique, alors qu'une opération offensive de l'armée française eût repoussé sans peine, comme tous les documents l'ont prouvé par la suite, les unités allemandes très aventurées et dont les chefs tremblaient. La Wehrmacht à peine organisée, inférieure en nombre et en matériel, n'aurait pu se risquer dans une guerre générale. Le prestige du Führer était gravement ébranlé. Le sort de l'Europe pour trente ans se joua sans doute dans ces quelques journées où un ministère Sarraut bavassait, où les politiciens de la III^e République n'avaient d'autre souci que les élections prochaines. Je le pressentais, en fulminant intérieurement contre notre inertie. Je savais que dans les semaines précédentes Hitler nous avait proposé un pacte de non-agression, et que le Quai d'Orsay avait étouffé cette offre. La grande idée française était le traité d'amitié et d'assistance mutuelle franco-soviétique signé par Pierre Laval à Moscou – la plus spécieuse de ses finasseries à tiroirs – et que l'Allemagne, à bon droit, tenait pour un acte d'hostilité contre elle. Le traité avait été ratifié à Paris par la Chambre des Députés le 27 février, aux acclamations des traditionnels naufrageurs de gauche, ayant à leur tête le funeste Herriot, le 5 mars par le Sénat. Quarante-huit heures plus tard, Hitler ripostait en annonçant la réoccupation de la zone rhénane. Mon pays pratiquait une diplomatie de provocateur, mais à l'instant de l'action il n'avait pas plus de réflexes qu'un paralytique.

Pour moi, mon siège était fait. Je venais d'avoir ma dernière poussée belliqueuse. Je me cramponnerais désormais à un pacifisme empirique, puisque la politique française ne permettait plus raisonnablement d'autre position. Mon mépris originel pour la démocratie grandissait chaque jour. Les dictatures fascistes gagnaient du terrain, promettaient de dominer le second tiers du xx^e siècle ? Eh bien tant mieux, puisqu'elles se révélaient seules capables de façonner, de gouverner les temps modernes, qu'elles seules pouvaient battre en brèche les dictatures marxistes. J'allais me retremper quelques jours à Rome. J'en avais besoin pour assister aux chienlits du Front Populaire qui démantibulait la France, lui coupait les jarrets, tandis que dans ses rangs, comble d'insanité, se formait la bande des boutefeux vociférants, qui appelaient la guerre sur trois frontières. Il n'était plus question de vibrer au clairon, de rêver d'offensives. Je m'informais à présent sur les nouvelles forces de l'Allemagne, la composition de ses unités cuirassées. Cependant, avec toutes mes craintes, toute mon horreur des va-t-en-guerre qui étaient les antimilitaristes, les pacifistes inconditionnels de la veille, j'espérais du moins que la ligne Maginot verrouillait solidement les portes de la France à l'est. J'étudiais les garnisons de ces secteurs fortifiés, j'y comptais nos meilleurs régiments. J'allais les regarder défiler le 14 juillet, je leur trouvais bonne et ferme allure.

Cette longue parenthèse pourra servir à éclairer mon aventure par quelques traits de mon tempérament, à expliquer pourquoi j'avais toujours eu le désir d'écrire sur la vie militaire. Mes mémoires m'en offraient enfin l'occasion, mais sous quel jour ! Je devais raconter l'effondrement pitoyable, la débâcle bourbeuse de cette armée française qui avait si longtemps conservé pour moi les couleurs martiales de mes images d'enfant. Mais je pouvais dire aussi ma tendresse de toujours pour le soldat, mon amusement devant le pittoresque de son existence. Et pour le reste je vengerais mon culte déchu par un déferlement de courtelinades renforcées. *Les Gaîtés de l'Escadron*, *Le Train de 8 heures* 47 dont je savais des chapitres presque par cœur ne seraient plus que de bénignes vignettes auprès de la mascarade délirante de mon dépôt d'infanterie, du maréchal des logis Loewenstein commandant une patrouille de chasse nocturne à l'espion, baïonnette au canon, dans les carrés de choux et les rangées de poiriers de Chambourcy, de ce capitaine du 5^e bureau m'instituant en un quart d'heure l'expert en faux passeports de tout le renseignement français. Je revivais mes fureurs rentrées, mes douleurs de patriote dans ce bureau insane, durant ces jours atroces de mai quarante où l'irréparable s'inscrivait sur chacune de ces cartes du front que personne ne voulait lire, sauf moi, bidasse muet parmi les frelons brevetés à quatre ou cinq ficelles.

L'armée française m'avait offert, pour être le témoin de sa déliquescence, la matière d'un reportage fumant, me promenant dans le dépotoir en folie qui prétendait former la réserve d'une division d'élite, dans un bataillon de pionniers dont les ouvrages étaient identiques aux pâtés de sable d'un moutard, de là auprès des cerveaux les plus fameux de l'état-major, ces mystérieux et culminants messieurs du S.R., pour me lâcher enfin avec une unité fantôme dans la cohue de la grande déroute. Il ne me manquait que l'expérience du feu. Je regrettais de n'avoir pu vider sur les Fritz au moins quelques chargeurs de fusil mitrailleur. Mais les combats avaient tenu si peu de place dans la guerre française que cette lacune était presque négligeable. J'étais bien décidé à épuiser mon sujet. Je me sentais en verve. Je lisais Léon Bloy par larges tranches pour me soutenir le ton. Mes feuillets s'accumulaient. Mon livre serait très gros. Tant mieux.

* * *

Nous rencontrions surtout les Allemands à leur Institut de Paris, élégamment aménagé dans l'ancienne ambassade de Pologne. Son directeur était un professeur de lettres, Karl Epting, de quarante-cinq ans, foncièrement germanique, mais presque aussi francophile, pour des raisons de grand civilisé, selon le sens de la parole de Goethe

lorsqu'il disait que c'est au niveau des esprits supérieurs que les différences de langage et de mœurs s'effacent, que se crée, dirions-nous aujourd'hui, la seule véritable internationale. Epting connaissait à fond notre littérature. Il affectionnait Stendhal. Malgré le macaron à croix gammée qu'il arborait à sa boutonnière, c'était le plus libéral des hommes. Pendant les nombreuses réceptions toujours très courues de son Institut, autour du buffet bien garni, il écoutait avec un scepticisme indulgent nos tirades de fascistes surchauffés. Il ne s'attendait certainement pas à rencontrer des Français brûlés d'une telle flamme, inconnue des paisibles cercles intellectuels où il vivait en Allemagne. Nous étions des censeurs bien plus farouches que ses compatriotes. Nous lui réclamions véhémentement, de faire interdire l'affreux cou tordu François Mauriac, qui pouvait publier de nouveaux livres pour notre grand scandale. Epting nous abandonnait Georges Duhamel, qui avait dénoncé avant tant de chaleur humaine les horreurs de la Première Guerre mondiale, pour se ranger parmi les plus obscènes pousse-au-crime de celle-ci. Les patelinages de ce Tartuffe le dégoûtaient autant que nous. Mais il se refusait à sévir, pour des motifs polémiques, contre le classicisme de Mauriac, qu'il surestimait un peu, j'imagine. Duhamel, à force de prières, devait obtenir lui aussi son visa.

Epting avait quelques collaborateurs un peu plus jeunes que nous, avec qui nous nous étions rapidement liés d'amitié. Celui de Brasillach était Bremer, ancien lecteur à l'École Normale, qui devait tomber sur le front de l'Est. Le mien était un Autrichien de Leonstein, Georg Rabuse, spécialiste des littératures romanes, le seul mélomane parmi les Allemands de l'occupation que j'approchai.

À la fin de novembre 1941, Rabuse me fit inviter à Vienne, aux fêtes du cent cinquantième anniversaire de la mort de Mozart. J'avais eu d'abord quelque scrupule à laisser encore en plan mon manuscrit pour deux semaines, mais la lecture des programmes l'avait emporté.

La délégation française comprenait Arthur Honegger, Florent Schmitt, Marcel Delannoy, Gustave Smazeuilh, mon ami Jean Bérard, le bon musicographe Guy Ferchault, Delange, directeur du journal *Comœdia*, M^{me} X... critique musical et moi-même. Jacques Rouché, le directeur de l'Opéra, voyageait par un autre train. J'étais surtout curieux d'approcher Honegger, à cause de mon ancienne admiration, bien mitigée depuis, pour l'auteur du *Roi David*. Je passai toute une journée du morne trajet dans son compartiment. Mais Honegger, couvert par son passeport suisse, tenait à marquer ses distances avec ces Français qui se compromettaient dans ce pèlerinage encore plus nazi que mozartien. Largement pourvu de paquets de gris pour ses bouffardes et de vivres, alors que nous avions fait confiance au famélique wagon-restaurant, il redoutait peut-être aussi qu'on le tapât

de plusieurs sandwiches. Je ne connaissais pas sa *Deuxième Symphonie* pour cordes et trompette, encore inédite, inspirée par l'absurdité de la guerre, qui m'aurait permis d'aller plus loin avec lui que les banalités courtoises.

Vienne gaiement enneigée nous offrait les plaisirs d'une ville éclairée comme dans les nuits de paix, parce qu'elle se situait hors du rayon d'action des bombardiers anglais. On avait logé confortablement notre caravane au Grand Hôtel. J'eus bientôt la surprise de voir Honegger, qui passait pour un bon garçon tout simple, piquer dans le hall une crise de fureur écarlate parce qu'on lui avait attribué une chambre sur la rue, alors que celle de Florent Schmitt donnait sur le boulevard, le « Ring ». Vingt-quatre heures plus tard, autre éclat public du maestro, blanc d'indignation cette fois, parce qu'on l'avait oublié dans une distribution de cigares. Il ne fumait que la pipe, mais se sentait ulcéré dans sa haute renommée. Le père Florent Schmitt, soixante et onze ans, était un compagnon beaucoup plus agréable. Alors que son *Psaume*, son *Quintette*, sa *Tragédie de Salomé* valaient bien les meilleures partitions de Honegger, les Germains les ignoraient presque, et réservaient leurs égards et considération au Suisse alémanique de Montmartre, nourri de chorals protestants. Ils multipliaient aussi les prévenances, mais politiques cette fois, pour l'Espagnol aveugle Joaquin Rodrigo, en train de devenir le musicien officiel du franquisme. Schmitt, membre de l'Institut sans gloriole, prenait philosophiquement son parti de l'obscurité où on le tenait.

Le festival était incomparable, d'autant plus émouvant et prodigieux dans un pays qui menait une guerre gigantesque. Les barbares hitlériens avaient épargné la mobilisation aux musiciens d'orchestre et aux chanteurs. Nous entendions les cinq grands opéras avec Clemens Krauss au pupitre, des distributions idéales – *Don Juan* dans un décor noir et blanc à la Manet, *Les Noces de Figaro* à la Hofburg, aux chandelles, avec la divine Maria Cebotari – *Le Directeur de théâtre* dans une charmante bonbonnière de Schoenbrunn, les symphonies dirigées par Furtwängler, les sonates jouées par Elly Ney.

Nous conservons au cours de notre existence une centaine d'images fortuites, qui restent gravées après de longues années avec la même vivacité, alors que nous ne gardons rien de tant d'événements historiques. J'aimerais un jour les décrire. Je veux noter au moins le visage du chef suisse Ernest Ansermet, reconnaissant Honegger, à huit ou dix rangées de fauteuils derrière lui, le soir du premier gala de l'Opéra viennois, toute la joyeuse surprise de son regard, toute la tendresse du sourire dans sa barbe poivre et sel : un symbole de l'amitié, de la fidélité, de la fraternité artistique. Quel pur et chaleureux bonhomme devait être ce beau musicien, à qui je n'ai jamais adressé la parole ! Honegger, lui, souffrait surtout d'être moins

entouré, interviewé, photographié que le petit père Franz Lehar, semblable, avec son gilet de piqué blanc, à un vieux notaire bedonnant. C'est par lui que j'ai le mieux compris comment la fatuité des compositeurs bat de loin celle des ténors et des toreros.

Mozart embêtait Florent Schmitt à mourir. Il était mon voisin aux adorables *Noces* de la Hofburg. Il me flanquait des coups de coude dans les côtes : « Ahl que c'est rasant ! Une fois ça allait. Mais cinq soirs de suite, quelle barbe ! Je donnerais tout ça pour un bon glissando de trombone. Ah ! comme j'aurais mieux fait d'aller manger des gâteaux à Bratislava ! ». On nous avait donné à choisir entre ces pâtisseries slovaques et Figaro. À la décharge de Florent Schmitt, cette insensibilité presque monstrueuse à Mozart était commune aux musiciens français de sa génération, Debussy, Ravel, Dukas, Albert Roussel, Pierné. Le vieux compositeur retrouvait son aplomb et ses oreilles dans les boîtes de nuit, où une douce Viennoise blonde, dans des dentelles noires, qu'il vint entendre au moins trois soirs de suite, nous révélait *Lili Marlène*.

Gustave Samazeuilh, debussyste de la première heure, qui semblait être perpétuellement l'ordonnateur de ses propres funérailles, nous proposait un régal : le dernier opéra de Richard Strauss, *Jours de Paix*, inédit en France, enregistré selon un procédé nouveau et sensationnel par un ingénieur autrichien qu'il venait de dénicher. Honegger nous prévenait : « Ça sera sûrement raté, Samazeuilh est un saturnien. » Au jour dit cependant, nous étions tous assis, Honegger y compris, dans le salon d'un vaste appartement incohérent et poussiéreux, devant un engin d'apparence alchimique, qui tenait du soufflet de forge, de la machine pneumatique, de la meule de rémouleur, et flanqué par l'inventeur, grand gaillard maigre, tout vêtu de noir, dont les yeux de maniaque étincelaient de joie et d'orgueil. M. Jacques Rouché, avec sa barbe blanche de vieux beau, trônait au premier rang. Nous avions tous été pourvus d'une partition. Un long ululement flottant et étouffé s'éleva, comme d'une sirène détraquée d'usine, au fond d'un bois traversé par le vent d'ouest. Puis dans ce lointain se produisirent des bêlements pointus, alternant avec des rots soutenus qui émanaient peut-être d'une basse caverneuse. Par instant, le vent s'enflait, nous apportait des sifflements de blizzard. Une douzaine de représentants distingués de la vie musicale parisienne compulsaient désespérément leur partition, tentant d'associer quelques notes des portées avec les sons de cette catastrophe météorologique qui nous parvenaient comme à travers une épaisse purée de pois. Discrètement, les partitions se refermaient. Jean Bérard me glissait à l'oreille : « Rouché n'aurait pas été davantage capable de suivre si l'enregistrement avait été correct. » Les microsillons n'existaient pas encore. Le type en noir devait toutes les cinq minutes stopper sa mécanique, retourner le disque dans un

silence à vous congeler la moelle. Mais son sourire illuminé ne désarmait pas. L'enregistrement, hélas ! était intégral, et *Jours de Paix* dura deux grandes heures. Et le cataclysme, après les dix premières minutes de surprise, se révélait implacablement monocorde dans sa geinte étranglée. Nous restions figés à nos places par une politesse fort abusive. Cette insanité tournait au supplice. Enfin, un dernier rot, un dernier et lamentable dégueulando nous délivrèrent. Nous nous précipitâmes vers la porte palière, grognant quelques syllabes aussi inintelligibles que les cris de la machine à vent, tandis qu'un subit désespoir chavirait la figure de l'inventeur. À vrai dire, j'ai retrouvé plus tard des sensations presque analogues dans certains concerts de musique concrète, suivis par des auditeurs non moins compassés que nous. Notre tortionnaire viennois aurait eu de belles chances en se recyclant dans cette esthétique.

Nous devions emporter heureusement un autre souvenir de Richard Strauss, qui nous reçut dans le luxueux palais que le III^e Reich lui avait offert, bien que ses opinions fussent très suspectes. Il avait épousé quarante-sept ans plus tôt, émerveillé par sa pugnacité, la cantatrice Pauline de Ahna, après qu'elle lui eut jeté à la tête la partition de *Tannhäuser* au cours d'une orageuse répétition. M^{me} Strauss, septuagénaire couronnée de cheveux roses, défendait bien sa renommée d'excentrique et d'imperturbable gaffeuse : « Ah ! mon Dieu ! s'écria-t-elle en nous accueillant, quel plaisir de revoir des Français, ici où nous ne sommes plus entourés que par ces affreux Prussiens ! » Il y avait dans notre caravane trois camarades berlinois, gens d'esprit et de bonne compagnie, que le trait enchantait. Le maître, superbe vieillard, haut, droit et dru comme un sapin de sa Bavière à près de quatre-vingts ans, se présentait, plutôt à la prussienne ma foi ! les talons militairement réunis : « Docteur Strauss. » Mais personne n'était moins doctoral. Il était heureux lui aussi de parler français très couramment. Il se multipliait en prévenances, autour du buffet de l'alléchante collation, s'excusait presque des tableaux vénitiens, un beau Bassano entre autres, qui ornaient ses murs. Il prenait soin de ne laisser aucun de nous à l'écart. Comme je lorgnais ses originales des partitions de Berlioz, il se mit à m'entretenir du Dauphinois, s'étonnant que les compositeurs français le traitassent si mal. J'étais bien de son avis. Et nous nous détaillions les beautés de la *Fantastique*, de la *Damnation*, comme deux bons mélomanes qui viennent de faire connaissance au poulailler de l'Opéra. Il était curieux aussi des nouveautés, que je devais avouer assez maigres, de la jeune école de Paris. Au degré supérieur de l'art, qui était celui de cet affable vieux seigneur, il n'y avait plus ni morgue ni préséances de vanité. Deux heures de parfaite et rare civilisation. Et mon admiration aurait été encore plus enthousiaste, si j'avais su que Strauss était en train

d'achever *Capriccio*, son merveilleux opéra d'hommage à l'esprit français, si j'avais pu lire quelques-unes de ses exquises pages.

Ces délices nous masquaient passablement la guerre. Une sorte de Cicérone fort inutile, qui nous avait été délégué par je ne sais plus quel service, s'en occupait au contraire beaucoup. Dans un français parfait, bien qu'il se dît allemand, il vitupérait rageusement le régime hitlérien. Était-ce un agent provocateur, ou plutôt un opposant exaspéré, qui ne pouvait imaginer qu'il existât des nationaux-socialistes parmi des musiciens et des journalistes parisiens ? Il disparut rapidement, mission accomplie ou victime de sa langue. Dans sa dernière diatribe, il stigmatisait la sanglante folie de la guerre à l'Est : « Cinquante divisions sont en train d'attaquer à mort, devant Moscou, par moins trente degrés. Moscou tombera. Mais après ? Il y a vingt millions de kilomètres carrés de Russie derrière. Vouloir s'enfoncer là-dedans, c'est de la démente. L'Allemagne la paiera très cher. » Ce défaitisme me suffoquait, sans m'inspirer la moindre réflexion. Je l'attribuais à la rage antifasciste de l'individu.

Cependant, on apprenait par un communiqué amphigourique de l'O.K.W. que la Wehrmacht avait évacué Rostov. Depuis quatre mois de campagne, c'était le premier recul des vainqueurs. Mais quoi ! dans toute guerre, il y a des échecs locaux. Le lendemain de cette nouvelle, Joseph Goebbels prononçait un discours culturel sur Mozart à l'Opéra. Il pénétra sur la scène, botté mais claudicant, tout petit, malingre, dans son uniforme de couleur ocre, gravit une estrade en tirant la jambe, lut d'une belle voix grave et sobre le texte un peu trop long et auquel je ne compris pas grand-chose qu'avait dû lui préparer un musicologue de ses services.

Le même jour, pour échapper à la fastidieuse salade de crabes en conserve du Grand Hôtel, nous déjeunions dans une rue du centre au restaurant des Trois Hussards, où nous avait conduits Honegger. À une longue table toute proche de la nôtre, déjeunaient aussi, entourant Goebbels, une quinzaine de hauts dignitaires du Parti, en uniformes à chamarrures, pour la plupart fortement charpentés. Leurs physionomies paraissaient atterrées. Je ne les quittai presque pas des yeux. Une sorte de stupeur pesa durant tout le repas sur ces mâles solides qui mangeaient du bout des dents, parlaient à peine et à voix basse. Les nouvelles du front de l'Est devaient être décidément très alarmantes.

Le festival se termina sur un grand dîner offert à toutes les délégations, dans je ne sais plus quel palais par le chef de la Jeunesse (*Reichsjugendführer*) Baldur von Schirach. Avec sa belle épouse en robe longue, il nous accueillait un par un, en haut d'un monumental escalier. Sur son visage juvénile et fin – rien à voir avec les roturiers des Trois Hussards – il portait lui aussi un air de deuil, d'accablement

presque hagard, qu'il était difficile de mettre sur le compte de la corvée mondaine. On eût dit plutôt que ce jeune aristocrate du nazisme maudissait les circonstances qui le contraignaient, dans un jour si sombre, à présider une fête étincelante. Mais je me sentais surtout mortifié de me trouver en veston gris au milieu d'une quantité de tenues de soirée, parce que l'ami Rabuse m'avait persuadé de ne pas apporter mon smoking, « qui serait de mauvais ton en temps de guerre ». Le plat de sanglier du dîner fut digne des plus parfaites traditions gastronomiques. Un petit orchestre jouait au fond de l'immense salle les musiques de table et les Sérénades de Mozart.

2

Je m'aperçois, en écrivant, que je ne peux rattacher aucun souvenir précis à l'annonce de l'attaque japonaise sur Pearl Harbor, le 7 décembre 1941. J'étais peut-être dans le train si lent du retour de Vienne. La déclaration de guerre de Hitler aux États-Unis, le 11 décembre, par solidarité avec les petits Aryens jaunes, comme disait Brasillach, ne fut pas beaucoup plus mémorable. Les gigantesques conséquences de cette folle décision nous échappaient. Je me revois vaguement à l'imprimerie de *Je Suis Partout* – celle auparavant de *L'Action Française*, une canfouine, rue Montmartre – considérant que le geste du Führer avait l'avantage de tout clarifier, puisque depuis un an, avec sa loi « prêt et bail » l'affreux Roosevelt armait impunément l'Angleterre, faisait acte de belligérance sans en courir les risques. Je me rappelais bien que trois ou quatre ans plus tôt, Pierre Varillon qui pour avoir été quelque temps à l'école des Mousses, s'était institué chroniqueur naval de *L'Action Française*, promenant devant moi une main de stratège sur la carte du Pacifique, arrêtant son index sur Hawaï, affirmait avec un sourire entendu : « La prochaine guerre se déroulera par là ». Mais j'attribuais peu de poids à cette prophétie réalisée (quant à son auteur, j'allais l'étriller méchamment et non sans injustice, dans mes mémoires, sous le nom du « bourgeois de la rue de Marignan »). Bon : les Japonais avaient flanqué aux Amerlos une tripotée magistrale, qui allait dans notre « sens de l'Histoire », c'est-à-dire la déchéance et l'impuissance des démocraties. Le bruit courait du reste que Roosevelt, qui voulait sa guerre, sans oser toutefois tirer le premier coup de canon, les avait outrageusement provoqués. Mais la suite me laissait froid. Je ne m'intéressais pas à la guerre sur mer. J'avais lu plusieurs relations très techniques de la bataille du Jutland, pour en conclure que les gros bâtiments cuirassés étaient périmés dans les conflits modernes. Je rigolais de Thierry Maulnier, qui dès 1939 faisait interminablement du « Kriegspiel » avec des flottes plus ou moins fantômes. Je n'avais

navigué que sur les bateaux-mouches et quelque peu sur le Danube. J'étais terrien, piéton, fantassin et, cette disposition, tant mentale que physique me portait à comprendre les vues de Hitler, cet autre biffin, me laissait aveugle à ses plus funestes errements. Et pour notre bande, qui ne comptait aucun esprit marin – Georges Blond, enseigne de réserve sur un dragueur en 1940, écœuré par sa campagne, se gardait de travailler dans la stratégie – l'Amérique avec son embryon d'armée ne représentait rien.

Nous n'avions de pensées, très préoccupantes, que pour le front de l'Est. Le pessimisme du Viennois défaitiste était encore dépassé. Moscou n'avait pas été pris. L'armée allemande refluit, dans une retraite qui ramenait les images de la Bérézina. On apprenait des détails terribles, le thermomètre tombant brusquement à moins quarante en pleine offensive, les mitrailleuses bloquées par le gel, les soldats paralysés dans leurs minces capotes, l'énorme contre-attaque des divisions sibériennes, des Mongols aux bottes de feutre, aux houppelandes de duvet, que le froid polaire n'importunait pas plus que le crachin un loup de mer breton. On calculait, après coup, que les Allemands étaient entrés en campagne trop tard, qu'ils avaient perdu deux mois de printemps à cause des affaires yougoslaves et de ces satanés Italiens, qui exagéraient vraiment dans leur répugnance à se battre, que la Wehrmacht avait dû secourir au moment où ils se faisaient rosser, et par les Grecs, s'il vous plaît.

Enfin, la ligne de front se stabilisait, l'assaut russe déjà essoufflé s'y brisait. Nous avions beau jeu pour proclamer trois tons plus haut que les hordes vomies par l'Asie auraient submergé l'Europe sans le rempart de l'héroïque Allemagne, de ce peuple extraordinaire qui pouvait dans le même temps livrer cette lutte surhumaine et célébrer Mozart avec les plus purs raffinements. Les antithèses naissaient en kyrielles sous nos plumes. Et puis l'état-major de la Wehrmacht allait à coup sûr tirer la leçon de son premier échec. Il avait sous-estimé l'adversaire (nous ne pouvions lui en faire grief !). Il savait maintenant quels enragés il lui fallait combattre, surexcités par la propagande patriotique que Staline préconisait. On disait même que le Moustachu faisait rouvrir les églises pour stimuler les moujiks. Maintenant, l'Allemagne allait employer toute sa puissance contre les Soviétiques. Elle occupait encore un grand morceau de la Russie. L'Europe continentale tout entière travaillait pour elle. Puisque la Wehrmacht n'avait pas succombé dans l'hiver moscovite, elle restait bien invincible. En somme, la bataille perdue devant Moscou n'avait été qu'un épisode, dramatique mais isolé. Je pouvais reprendre sans inquiétude mon manuscrit, aiguillonné par le sentiment de vivre dans un temps si prodigieux.

Au début du printemps 1942, je travaillais toujours à grossir ce monceau de feuilles, pestant lorsque j'en étais arraché par une première au théâtre, un inéluctable dîner en ville. J'en avais terminé avec mes souvenirs. Mais je n'y avais pas encore tout dit à mon gré. Je voulais donc les couronner par un vaste épilogue en forme de méditation. J'y fourrais l'actualité, encore bien plus étonnante que cette déroute de Quarante dont j'avais cru qu'elle était l'événement le plus fracassant du siècle. Les Japonais infligeaient piles sur piles aux Anglo-Saxons, s'emparaient de Singapour presque sans coup férir, menaçaient l'Inde, bientôt l'Australie. De la terrasse que je possédais au-dessus de mon appartement, je venais d'assister au premier bombardement de Paris par l'aviation anglaise, qui pour essayer d'endommager les usines Renault où les ouvriers exécutaient à pleine cadence les commandes de la Wehrmacht, saccageaient Auteuil, la porte de Saint-Cloud, Boulogne. Tout mon quartier était aux fenêtres, émoustillé comme à un superbe feu d'artifice, incapable d'une pensée pour les compatriotes qui succombaient épouvantablement à trois kilomètres de là. En revanche, on se réjouissait bruyamment à constater que la réaction de la D.C.A. allemande – la Flak – était des plus faibles. Les sauvages hitlériens n'avaient pas prévu que la Royal Air Force pourrait se décider à tuer froidement des Parisiens. J'étais allé peu après à Boulogne-Billancourt. De maints immeubles de six et sept étages, à deux kilomètres des usines, il ne restait que des tas de ruines. On en tirait des cadavres disloqués, des blessés affreusement mutilés. Mais sur les murs restés debout, on lisait des graffiti en lettres d'un pied : « Vive l'Angleterre ! Bravo, R.A.F. ! Reviens vite ! »

J'assenais encore deux chapitres carabinés à l'armée française, à ses matamores qui croyaient effacer leur déculottée en s'octroyant de nouveaux galons, à l'Église dont les curés faisaient dire des neuvaines pour la prompte déroute de l'armée allemande, alors qu'elle seule pouvait barrer la route au bolchevisme. Je ne me mêlerais pas de doctrine, Maurras m'en avait dégoûté. Le théoricien de notre groupe avant-guerre, celui qui « pensait » le plus le fascisme, Thierry Maulnier, avait rejoint le clan de Churchill et de Roosevelt. Pourquoi nous affirmions-nous fascistes ? Parce que nous avions pris en horreur la démocratie parlementaire, son hypocrisie, son impéritie, ses lâchetés. Parce que nous étions jeunes, que le fascisme représentait le mouvement, la révolution, l'avenir qu'il régnait, dès avant la guerre sur les deux tiers de l'Europe. Parce qu'il fallait des régimes forts pour lutter contre le communisme, ce fascisme rouge, et qu'ils s'alliassent contre la III^e Internationale. Nous voulions le parti unique, abolissant les sectes politiciennes, le contrôle rigoureux ou l'étatisation des

banques d'affaires, la défense des ouvriers et des employés contre l'inhumaine rapacité du capitalisme. Je ne voyais pas le besoin des controverses doctorales, des soupèséments de moralistes, des pilpouls historiques, économiques, sociologiques pour exposer des principes simples, ce programme de l'action. Nous n'étions pas des convertis par opportunisme. Nous avions déjà choisi nos couleurs dix ans plus tôt. Dans une débâcle identique à celle de 1940, nous aurions aussi bien collaboré, par souci de l'intérêt national, avec une Allemagne monarchiste, pseudodémocratique. Il se trouvait que nos vainqueurs vivaient sous un régime fasciste, ce qui raccourcissait les distances entre eux et nous, eût facilité les négociations si nous avions pu supplanter Vichy, ses bonzes, ses acrobates du double ou triple jeu qui rataient tous leurs tours. Les communistes français qui singeaient le patriotisme, n'auraient-ils pas collaboré d'enthousiasme avec une armée rouge d'occupation ? Les badernes, les petits cerveaux pensaient, sentaient encore selon les guerres nationales. Celles-ci étaient dépassées. Nous vivions une guerre des idéologies, une sorte de guerre civile à l'échelle internationale, ce qui n'était pas si nouveau dans l'histoire. Je voulais avant tout inculquer à mes lecteurs cette notion troublante pour beaucoup d'entre eux, et que l'État français, les curés, le monde bourgeois, les gens de Londres leur dissimulaient.

J'avais déjà violemment pris à partie les Juifs tout au long de mon texte. J'hésitais à leur consacrer encore une diatribe générale. N'était-ce pas piétiner inutilement des vaincus qui ne pouvaient plus répondre, dont le statut serait légalement réglé dans l'Europe fasciste de demain ? Mais ils n'avaient point eu ces scrupules quand ils dominaient arrogamment. Ils possédaient d'innombrables défenseurs. Ils avaient voulu avec passion cette guerre. Ils en subissaient maintenant les cruautés. C'était justice. Ils avaient formé le complot mondial du judaïsme contre la paix, après avoir travaillé si longtemps à nous désarmer, nous désunir, nous inoculer la gangrène marxiste. Ils s'étaient exclus ainsi de la communauté française. Je leur attribuais la plus lourde part dans notre désastre. Je ravivai, concentrai ma fureur en quelques pages, inaccessible à la pitié. Je faisais ma guerre, moi aussi.

Les arbres se couvraient de feuilles, et je voulais paraître avant les vacances d'été. Mais il fallait encore un dernier chapitre à mon épilogue. Je ne me possédais plus. Je prophétisais à perdre haleine. J'inventais le monde prochain. Hitler ferait la paix. Quel serait dans ce colossal règlement la place de la France si elle ne se réformait pas, n'empoignait pas vigoureusement le destin, gardait son aspect rabougri et louche de Vichy ? Je me cravachais, j'écrivais dès le matin, en plein soleil, devant la porte-fenêtre ouverte de notre balcon. Les moineaux se chamaillaient et faisaient l'amour presque à mes pieds.

J'accumulais les forfanteries, je vaticinais. Mais quelle plénitude de la vie, quels plaisirs...

Enfin, ma dernière ligne était tracée, un appel sonore à l'action, une courte préface griffonnée durant un trajet de métro, le tout dactylographié par M^{me} Coquet, militante et secrétaire de presse impeccable, tout de même ahurie par mes ouragans d'adjectifs. Je portai incontinent le « monstre », mille pages en trois cahiers, à l'imprimerie où mes amis étaient en train de confectionner *Je Suis Partout*. Brasillach se jeta dessus, s'exclamant aussitôt, tournant les feuillets avec une vitesse qui me chiffonnait. Quatre heures plus tard, il avait terminé, et je pouvais me persuader qu'il n'avait pas sauté une ligne. Il me récitait même des paragraphes entiers. Les normaliens ont des facultés confondantes de lecture et de rédaction. Derrière lui, les autres camarades se disputaient mes cahiers avec des yeux ronds. Incontinent, tout en me confiant qu'il ne me suivait pas dans ma charge contre Maurras, Robert annonçait mon « chef-d'œuvre » dans un éditorial à tout casser de *Je Suis Partout*. Et il publiait dans le journal le chapitre le plus courtelinesque – quoique authentique de bout en bout – de mes expériences au Cinquième Bureau, *Les Tampons du Capitaine*. Nous avions suffisamment depuis 1931, bourlingué ensemble autour des marbres d'imprimerie pour qu'il me sût bon journaliste. Mais sa surprise était de me voir à trente-huit ans, alors que je semblais destiné à ne jamais dépasser l'article quotidien, auteur d'un gros bouquin réussi, d'autant plus que je m'étais gardé de dire un seul mot de mon travail.

J'avais pris trop de plaisir à confectionner ma bombe pour ne pas être sûr de mon succès. L'accueil de notre bande me le confirmait. Mais il fallait maintenant lui trouver un éditeur. Alain Laubreaux me conseillait Gallimard, chez qui il prétendait avoir des intelligences. D'autre part, un beau-frère de Cousteau, Russe blanc, occupait un poste important dans l'administration de la maison. Je portai mon explosif rue Sébastien Bottin. Après quinze jours de silence, le Russe m'apprenait que la N.R.F. consentirait à me publier, moyennant d'énormes coupures – la moitié du bouquin – et à cinq mille exemplaires pour le mieux. J'écartai avec mépris cette proposition minable et humiliante. J'allai frapper chez Grasset. Presque tout de suite, André Fraigneux et Henri Muller, en sympathie politique avec nous, me congratulèrent chaudement, dans leur bureau de la rue des Saints-Pères, d'une vétusté et d'un délabrement balzacien. J'étais une révélation, un polémiste de la plus grande famille. Mais j'insultais trop d'amis du patron. J'adoptais des positions trop risquées. Bref, j'étais génial, mais impossible.

Les éloges me laissaient froid, mais ces prudences m'exaspéraient. Allais-je jouer paradoxalement les poètes de Caran d'Ache, promenant

en vain le long rouleau de leur ours, alors que le premier critique littéraire de Paris me portait aux nues ? Le temps pressait, le mois de mai s'achevait, et je brûlais de me voir imprimé. Je n'avais aucune chance chez les culs-bénits de Plon. Le Belge Denoël ne disposait que de petites ressources, semblait même en assez mauvaise posture. Mais parmi bien des médiocrités, il avait publié Céline, l'excellente *Histoire du Cinéma* de Maurice Bardèche et de Robert. C'était une enseigne avouable. Je trimbalai mon énorme manuscrit dans son échoppe plutôt minable, d'une petite rue près des Invalides. Quarante-huit heures plus tard, il me signait un contrat, me garantissait un tirage initial de vingt mille exemplaires, m'offrait vingt-cinq mille francs d'avance. Je n'avais jamais empoché autant d'argent d'un coup. Denoël ne me demandait aucune coupure, sauf quelques lignes où je protestais contre la réannexion de l'Alsace et de la Moselle, et que les Fritz n'admettraient certainement pas. Mon manuscrit restait sans titre. Denoël, en relisant la dernière page, me proposa : *Devant les Décombres*. Je fis sauter la préposition. Et en route ! Le chef de fabrication était un très gentil garçon un peu mélancolique, tout à fait novice dans ce métier, René Barjavel, Drômois comme moi, mais de la Drôme provençale, pauvre à vous tirer des larmes, fringué d'une culotte de velours à côtes, de gros bas et d'une vieille veste de chasse. Mon censeur allait être le lieutenant Heller, entré dans l'histoire de la littérature française par la mielleuse dédicace que lui avait faite l'hypergaulliste François Mauriac de sa *Pharisienne*. Pendant trois ans et demi, toutes mes proses passèrent ainsi par les bureaux des censeurs allemands, installés dans le building le plus moderne des Champs-Élysées, au n° 52. Je n'en ai jamais ressenti la moindre gêne, le moindre scrupule, puisque les principes de cette censure étaient les miens. Les rédacteurs de *L'Humanité* rougissent-ils d'être soumis à la censure virtuelle de Moscou ? Tout au plus m'agaçait le conseil de ne pas trop me référer aux films américains dans mes chroniques de cinéma. Ces dignes docteurs, ces confrères berlinois, francfortois, munichois, dont l'hitlérisme était des plus discrets, auraient d'ailleurs pu prendre des leçons de national-socialisme dans nos textes.

Vers le 15 juillet, j'avais en mains les premiers exemplaires des *Décombres*, parsemés de coquilles, sur un méchant papier journal, avec une couverture d'un bleu douteux. Denoël, encore plus sûr que moi de son coup, me contraignait à un service de presse gigantesque, des dédicaces à une flopée d'Allemands inconnus, de fonctionnaires français qui ne l'étaient guère moins, et aussi à Laval : « au Président Pierre Laval, pour qu'il nous tire des DÉCOMBRES ». Mais le rempart des bouquins, qui couvrait maintenant tout le local exigü de mon éditeur, était réconfortant à l'œil.

Comme je l'ai dit plus haut, sitôt mes dernières corvées accomplies, j'avais filé à Moras avec Véronique. Je m'étais exténué à ce point pour boucler mon livre, corriger – trop rapidement – mes épreuves, que je faisais une pelade nerveuse. Jamais un écrivain ne mit pareil acharnement à brûler ses vaisseaux, à se perdre... J'avais dédié *Les Décombres* « à ma mère, aux amis qui me restent ». Comment ma mère, sans bigoterie ni pruderie, mais bonne catholique et nullement habituée aux intempérances de langage allait-elle prendre ce pavé d'obscénités, de blasphèmes et d'invectives ? Elle s'était retirée d'assez bonne heure dans sa chambre, avec son exemplaire. Vers une heure du matin, je passai devant sa porte, j'aperçus un rai de lumière. Elle était accrochée, elle aussi. La bête pudeur filiale m'empêcherait de l'interroger trop avant sur ses sentiments. Je crois qu'elle était à la fois un peu épouvantée et assez fière de moi.

Je plongeais dans Ruysbroek l'Admirable, Thérèse d'Avila, Origène, Hello, les évangiles commentés du Père Lagrange, d'une si honnête et érudite orthodoxie, mais dont à mon sens un esprit lucide ne pouvait sortir que mécréant. Bientôt me parvenaient des télégrammes de Denoël : « Félicitations pour grand succès. Première édition épuisée en deux semaines. » Des lettres épanouies de Robert : « Mon cher Lucien, c'est le triomphe. Les étudiants te lisent à voix haute, te récitent en cercle aux terrasses et dans les rues du Quartier Latin. Tu vas devenir millionnaire. » Je savourais, sans fausse modestie ni excès de gloriole. Les rondelles de la pelade que je masquais sous une crinière excessive, me rappelaient les contingences humaines. Je planais surtout sereinement. Avant de quitter Paris, j'avais pu voir sur la façade du Palais-Bourbon, juste châtiment de tant d'imbécillités et d'ignominies commises en ce lieu, l'immense banderole : « Deutschland siegt an allen Fronten, L'Allemagne est victorieuse sur tous les fronts. » Ce n'était pas de la forfanterie, à peine de la propagande, mais un constat. La nouvelle offensive allemande en Russie, bien plus vaste que l'année précédente, avait submergé toute l'Ukraine, atteint la Volga, le Caucase, planté la croix gammée sur l'Elbrouz, ne tarderait plus à s'emparer de Bakou, des pétroles inépuisables de la Caspienne. En Libye, l'Afrika Korps avait rétabli la situation plusieurs fois compromise par ces bougres d'Italiens, approchait d'Alexandrie. En mer, les sous-marins faisaient des ravages parmi les cargos d'armes et de munitions de Roosevelt. Et en Asie du Sud, les Japonais franchissaient toutes les jungles, ils sautaient d'une île à l'autre du Pacifique. On ne s'étonnerait plus de les voir entrer à Sydney. Fantastique défaite pour l'homme blanc. Mais quoi ! les Anglais avaient trahi notre race, trahi l'Occident.

Devant une telle carte du monde, comment pouvait-il exister encore des gaullistes, des anglophiles ? C'était la même engeance de crétins opaques que ceux qui le 15 juin 1940 attendaient en élevant leurs âmes une réédition de la victoire de Poitiers. Je les aurais presque pris en compassion si je n'avais pas redouté qu'ils pesassent fatalement sur le destin de mon pays. Pour moi, j'étais heureux d'avoir pris date avec tant de bruit, traité comme ils le méritaient les fuyards brenneux de Quarante, les crabes invétérés de la démocratie, les visqueux papelards d'Église, d'avoir su rejoindre les vainqueurs, le parti de l'avenir, grâce à ma clairvoyance, ma fidélité au fascisme. Je serais de ceux qui par bonheur, le jour du grand règlement, représenteraient la patrie, effaceraient ses hontes et ses stupidités, lui rendraient son rang, sauveraient les Français malgré eux.

L'Argus m'expédiait des paquets de coupures. Tous les copains y allaient de leurs trois ou quatre colonnes retentissantes, beaucoup d'autres aussi : Pierre Mac Orlan, que j'avais interviewé une fois dans son appartement bourgeois briqué comme un intérieur hollandais, plein de meubles luisants et de souvenirs militaires, consacrait à mon amour du soldat son rez-de-chaussée des *Nouveaux Jours* de Jean Luchaire. Les journaux de la « zone libre », inféodés à Vichy, étaient évidemment moins chauds, certains se scandalisaient. En « zone nord », je ne constatais de réticences que dans les organes doriotistes, parce que je n'avais pas, à la dernière page de mon bouquin, réclamé la présidence du Conseil pour le grand Jacques. (Un imbécile devait beaucoup plus tard me demander s'il était vrai que Doriot avait écrit *Les Décombres* et que j'avais volé le manuscrit dans son bureau pour le publier sous mon nom. Et me faire condamner à mort pour soutenir une imposture !)

Ce que j'appréciais le plus – car mes idées n'avaient rien de bien personnel – c'était que l'on me reconnût certaines qualités de langue, d'écriture, bref d'artiste. J'apprenais qu'André Gide, m'ayant lu « à la galopade », objectait à un interlocuteur qui lui conseillait sans doute mon bouquin pour son style « que ce n'était pas bien écrire que d'employer constamment le mot le plus fort⁽³⁾ ». J'aurais préféré un autre jugement de l'écrivain dont la langue avait beaucoup contribué à ma formation. Mais je me répondais que Gide, avec sa nature ondoyante, n'avait pas compris, ne pouvait pas comprendre mon dessein : que j'avais recherché les épithètes extrêmes, le vocabulaire le plus violent pour vider ma fureur sans me soucier d'esthétique, pour bourrer ma prose d'explosifs, en faire un obus de rupture. Cela ne m'empêchait d'ailleurs pas d'être mon propre censeur. J'avais exactement réalisé dans *Les Décombres* ce que je voulais. Mais je les avais écrits très facilement, ni plus ni moins en somme qu'un reportage très développé. C'était encore un travail de journaliste. Il me

restait maintenant à faire ma première œuvre littéraire. Mon pamphlet servirait surtout à m'y encourager.

Depuis des semaines, les Allemands attaquaient Stalingrad, une ville presque inconnue jusque-là, au bord de la Volga, mais qui de par son nom devenait un énorme symbole. D'où l'acharnement des Russes à la défendre. La Wehrmacht en occupait déjà les faubourgs, progressait vers le centre. Notre poste de radio retentissait de la lente et solennelle fanfare qui précédait les communiqués de grande victoire de l'O.K.W. Je m'approchais, escomptant bien que la chute de Stalingrad allait être annoncée. Mais le speaker lisait glorieusement le dernier bilan de la guerre sous-marine, le nombre de tonnes de bateaux anglais et américains envoyées par le fond. Bravo, mais je préférais les succès sur la terre ferme. Le surlendemain, puis quatre jours après, nouvelle fanfare dont la longue péroration m'impatientait. Cette fois, pas de doute, ça ne pouvait être que pour la prise de cette sacrée ville. Mais non, encore un triomphe de sous-marins. Et puis, les fanfares s'espacèrent. Stalingrad s'obstinait à ne pas tomber.

* * *

En rentrant à Neuilly, fin septembre, je trouvai la loge de ma concierge submergée par le courrier de mes lecteurs, un millier de lettres ! Sur le tas, une dizaine d'injures au plus, et anonymes. Et pour ainsi dire pas une lettre de fous, alors que les déments sont les correspondants les plus assidus des journalistes. Dans toutes les autres, des félicitations, des louanges, des hyperboles à vous faire vaciller, des protestations magnifiques de solidarité. « Tu pourrais fonder un parti ! me disait Brasillach. En un mois, tu aurais plus d'adhérents que Doriot et Déat réunis. »

Denoël avait obtenu du papier pour un nouveau tirage, mais dérisoire au regard des 250 000 commandes qui lui étaient parvenues. Ce détail me préoccupait assez peu. Les Allemands dirigeaient les attributions de papier. Ils ne laisseraient pas en panne le livre le plus fasciste qui eût jamais paru en France.

Henri Bardèche, un des frères de Maurice, gérait la grande librairie Rive Gauche, une maison à capitaux franco-allemands, à l'angle de la place de la Sorbonne et du boulevard Saint-Michel, (à présent la librairie Saint-Michel). Il avait décidé d'y organiser une séance de signatures des *Décombres*. J'abhorrais cette sorte de cérémonie, cette mise en vitrine des écrivains. Je n'avais consenti à m'y plier que parce que dans cette circonstance elle deviendrait une manifestation politique. Au jour dit, dans la première quinzaine d'octobre, je déjeunais avec Dominique Sordet chez un prêtre acquis à la collaboration, l'abbé Renaud, curé de Saint-Louis en l'Île. Après des

généralités sur la situation présente, tout plein de mes lectures de l'été, j'avais voulu lui poser quelques questions théologiques, l'abbé politicien de la tête aux pieds m'avait considéré d'un air aussi stupéfait et même choqué que si je lui avais demandé l'adresse d'une maison close. Je me rendais à pied à la librairie. J'étais en retard d'une grosse demi-heure, nullement par coquetterie, mais parce que cette corvée m'assommait, et que je pensais qu'elle serait assez minable. La publicité pour la séance avait été insignifiante. Mais en arrivant à la hauteur de la rue des Écoles, je vis une file qui piétinait le trottoir par rangs de huit ou dix, jusqu'à la porte de la librairie, et que contenaient des gardiens de la paix. Il y avait là quinze cents personnes peut-être. Mon entrée à « Rive Gauche » souleva une ovation. Je signai des *Décombres* à la volée, fort épanoui, je ne le cache pas, durant plus de cinq heures. À des vieillards du temps de Dreyfus qui me chevrotaient leur admiration et leur haine des Juifs, à des lycéens rougissants ou pleins de culot, à des gamines qui pouffaient, des professeurs, de grandes bourgeoises de Passy, des dames d'œuvres du 7^e arrondissement, des dactylos, des ouvriers, des boutiquiers, d'imposants industriels, des marxistes convertis, d'anciens Camelots du Roi enchantés par mon déballage de vérités sur *L'Action Française* et Maurras. Je voyais surgir des figures oubliées depuis mon adolescence, d'anciens camarades de mes années de débîne, m'ayant connu employé d'assurances à 830 francs par mois, tous épatés de me retrouver héros de ce festival. Des ingénus me donnaient du « Maître ». Les épouses de Cousteau et de Georges Blond, Fernande et Germaine, mes assistantes, me versaient des lampées de Chablis qui m'emportaient vers les hautes sphères lyriques. Seule ombre au tableau : pas beaucoup de jolies filles parmi les jeunes admiratrices. Vers huit heures et demie du soir, le stock monumental des *Décombres* fut épuisé. Les nombreux fidèles qui attendaient encore me donnaient à signer des bouts de papier, de carton, des numéros de *Je Suis Partout*. C'était mon gala, mon apothéose, qui s'acheva avec la fine fleur de notre journal dans des professions de foi d'un fascisme incandescent, au petit restaurant du boulevard Saint-Marcel que tenait mon ami André Gallier, compagnon des derniers épisodes de ma guéguerre.

Je ne fais pas ce récit par vantardise, comme les vieux ténors déchus qui radotent : « Ahl si vous m'aviez entendu en 1935, au Capitole, dans *Werther* ! » J'ai suffisamment, dans la suite, subi d'insuccès et d'avanies à Paris pour juger à leur prix les toquades de cette ville. Mais je veux rappeler qu'un collaborateur extrémiste était loin de vivre en 1942 dans une solitude amère et déshonorée, que s'il provoquait des curiosités comme un phénomène zoologique, ses plus tonitruantes extravagances lui attiraient des émules, innombrables ma foi ! Ma photographie, plutôt rogue, en grand format, au milieu des

feuilles de mon manuscrit, orna jour et nuit durant plusieurs semaines la vitrine de « Rive Gauche », au cœur de ce Quartier Latin que l'on disait si cocardier, sans que le plus petit caillou fût lancé contre elle, qu'elle excitât la moindre inscription vengeresse. Paris dans sa majorité attendait pour choisir son opinion de voir de quel côté pencherait la balance de la guerre. Si nous nous trouvions à l'épilogue sur le bon plateau, sans aucun doute une belle foule de partisans nous rejoindrait avec empressement. Déjà, la rhétorique péremptoire d'un fasciste d'avant-garde tel que moi ébranlait bien des indécis : « Après tout, ces garçons disent beaucoup de vérités. Les politiciens de la défunte III^e ont été des criminels imbéciles. Les Allemands ne sont pas tellement intraitables. Et qu'est-ce qui nous tomberait sur le dos si les Russes gagnaient ? ».

J'étais une vedette de premier plan. On me voulait d'urgence pour les conférences des Ambassadeurs. Encore un exercice fort vain. Mais je devais ce sacrifice à ma subite célébrité. On se battait dans le hall du théâtre comme dans celui de la salle Pleyel pour les concerts de Menuhin et d'Horowitz. Cent inconnus se ruaient sur moi pour obtenir des places. Je conférenciai dans une salle archi-comble, où l'on avait ajouté des files de chaises, devant un parterre des chapeaux les plus élégants, c'est-à-dire les plus baroques, les plus fous de Paris. Les femmes, obligées de se limiter dans leurs toilettes par la pénurie de tissus, reportaient leur fantaisie sur les formes, la matière, la largeur, la hauteur de leurs chapeaux. Véronique, avec un prodigieux chapeau de velours bleu, avait dans sa loge la marquise de Polignac, vieille Américaine de grande allure, ennemie du clan Roosevelt. Je commençai par féliciter ces dames pour leur bon goût, mais pour leur reprocher aussitôt après un tel déploiement de brillante frivolité, qui convenait peu aux rudesses que j'allais être obligé de proférer. Je savais d'expérience que pour se faire acclamer des auditoires bourgeois, il convient de les engueuler un peu.

Charles Maurras, de toute sa vie, n'avait jamais vu qu'un seul film, le premier *Ben-Hur* avec Ramon Navarro, pour grogner d'ailleurs que c'était « une abominable marchandise juive ». Cette indifférence du maître aux choses de l'écran m'avait laissé une totale liberté, de 1930 à 1939, dans ma chronique cinématographique de *L'Action Française*, que je signalais François Vinneuil. (J'avais d'abord choisi, en hommage au musicien de Proust, le pseudonyme Vinteuil, transformé dès le second papier à cause du mauvais calembour « Vingt-Œil », particulièrement déplacé pour une rubrique des spectacles). J'avais pu à ma guise louer dans le journal de l'extrême droite les films bolchevistes encore animés d'un lyrisme révolutionnaire, ceux de l'expressionnisme judéo-allemand, les clowneries de ghetto des Marx

Brothers, la geste des gangsters américains, autant d'images fort étrangères à l'esthétique mistralienne ou néo-classique de la maison, et aux mœurs des Jeunes Filles Royalistes, à leurs virginités quadragénaires. Nous étions en ce temps-là, parmi les analphabètes et les plunitifs de publicité, une poignée à écrire du cinéma avec quelque sérieux et un peu de culture : Georges Charensol, Jean Fayard, André Levinson, René Jeanne, mon ami Jean-George Auriol. Mon indépendance, mes éreintages à la dynamite de maints navets m'avaient valu l'attention des réalisateurs français les plus intelligents, entre autres du charmant René Clair, stupéfait de mon salaire, quelque quinze cents francs par mois, à l'A. F. : « Mais avec vos papiers, à New York, vous rouleriez dans une grosse Buick. » (Je me rappelle qu'un jour, ce Parisien racé, de la meilleure bourgeoisie, m'emmena chez lui à Neuilly, avenue de Madrid, pour me faire admirer des disques d'ouvriers communistes allemands, chantant fort bien sur des rythmes militaire : « Brüder in Zechen und Gruben ». Deux ans plus tard, les mêmes ouvriers sur le même air, chantaient : « Hitler ist unser Führer », et les mêmes admirateurs n'y entendaient plus qu'un barbare, ignoble bruit de bottes. Je dois reconnaître que René Clair, étant marié à une demoiselle Perlemutter, petite-fille d'un grand-rabbin polonais, l'impartialité lui était difficile.)

Mais avec les cinéastes, tous progressistes par habitude, nous parlions beaucoup moins de politique que de la vilenie des mercantis de la pellicule, du non-talent des vedettes les plus huppées, du génie infatigable de cinq ou six Américains. J'avais même appartenu quelque temps à une association de la critique indépendante, présidée par René Clair, où je coudoyais cordialement Georges Altmann, Israélite et marxiste du *Populaire*, l'autre Israélite Claude Aveline, le huguenot antifasciste Pierre Bost, le libertaire Jean Vigo, gentil garçon creusé par la tuberculose, fils de l'anarchiste Almereyda, mort étranglé en 1917 dans la prison où l'avaient fait coffrer les campagnes patriotiques de Léon Daudet dans mon journal. Pour ces aimables camarades, j'étais aussi un non-conformiste bizarrement égaré chez Maurras – ce n'était pas tout à fait inexact – et qu'ils avaient jovialement étiqueté « anarcho-monarchiste ». Jusqu'à un certain déjeuner, peu après le 6 février 1934, où encore tout chaud des coups de feu essuyés à la Concorde, j'avais énergiquement flétri les fusilleurs de patriotes, pensant faire l'unanimité des convives, tous abhorrant la police et les persécutions politiques. Pour m'apercevoir aussitôt que ces charmants humanistes de gauche déploraient en chœur que les gardes mobiles n'eussent pas rectifié un bon millier des affreux trublions fascistes. Je devais m'abstenir de reparaitre à cette table. Les camps se formaient, se retranchaient derrière leurs idéologies, pour la lutte à mort entre deux conceptions du monde. Les temps libéraux et

civilisés n'étaient plus, où l'on pouvait fraterniser autour du même guéridon de Montparnasse entre futuristes mussoliniens, juifs hongrois poètes et trotskystes, nègres antillais séparatistes, terroristes mexicains, catalans rouges et nationalistes français en flirt avec le surréalisme.

Pour ma part, je n'allais pas tarder à fulminer contre la colonisation du cinéma français par les Juifs émigrés d'Allemagne, faune d'escrocs, fabricants de camelote, alors que ceux qui étaient doués et corrects, Fritz Lang, Otto Preminger, Billy Wilder, Douglas Sirk, méprisant Paris et ses producteurs marrons, passaient tous aux États-Unis. Mais je continuais à reconnaître les vrais artistes, de quelque bord qu'ils fussent. Après avoir traîné dans le purin Jean Renoir pour son film communiste de 1936, crié qu'il déshonorait le nom glorieux de son père, j'avais joué des grandes orgues de l'enthousiasme pour sa magnifique *Grande Illusion*, et même été le seul chroniqueur, dans le journal « des quarante rois qui ont fait la France », à ne pas éreinter sa *Marseillaise*, épopée à moitié manquée mais émouvante par endroits de 89-93. Renoir m'en avait si bien su gré, que me rencontrant à Vichy au mois d'août 1940, sur le point de s'embarquer pour l'Amérique avec un ordre de mission obtenu je ne sais pas comment, il m'avait proposé de l'accompagner : « Venez donc, nous trouverons du boulot, et ce sera toujours moins moche là-bas que dans cette pétaudière à généraux et à curetons. »

J'avais d'autant plus facilement conservé mes petits privilèges en reprenant à *Je Suis Partout* ma signature « Vinneuil », qu'à part Roger Régent et le très savoureux Nino Frank, confident de James Joyce, les rubriques du « septième art » étaient dévolues à de pâles pisse-copie. On assistait aux efforts assez émouvants du cinéma français, coupé de tout, aux ressources précaires, pour survivre par ses seuls moyens, et finalement débarrassé des influences américaines, des mètèques et des faisans de la production, révéler des talents tout neufs, retrouver une originalité inespérée, un ton qui n'appartenait qu'à lui, sans rien qui rappelât les fétides vaudevilles « gaulois » d'avant guerre.

À peine tiré de son camp de prisonniers, encore revêtu de sa capote élimée de troufion, Jacques Becker, ancien assistant de Renoir, dont je savais à peine le nom, était venu me dénicher à notre imprimerie de la rue Montmartre. Il me raconta alors une quantité d'anecdotes sur la versatilité politique de Jean Renoir, qui était en somme un gros ingénu, sur le tournage de *La Grande Illusion*, Jean Gabin, le costaud impavide dans ses rôles, tremblant de tous ses membres, criant au casse-gueule parce qu'il devait jouer une courte scène suspendu à un mètre au-dessus du sol. Becker allait bientôt tourner *Dernier Atout*, au scénario un peu puéril, mais d'un rythme nerveux, personnel, sachant,

ce qui ne s'était encore jamais fait en France, raconter une histoire policière par l'action. J'aimais beaucoup chez ce garçon la passion de son métier, ses scrupules d'artiste. Il aurait voulu me montrer chaque « rush » de ses films. Nous devions rester très cordialement liés jusqu'à la veille de la libération.

Mon succès des *Décombres* renforçait encore ma position dans le cinéma. Je devenais un mentor. Au sortir des *Visiteurs du Soir* de Carné et Jacques Prévert, je catéchisais la bande de critiques qui n'y avaient rien compris, je leur enjoignais de soutenir ce beau poème. Deux jours après, chez Maxim's, je me réconciliais avec Marcel Carné, que j'avais souvent tarabusté pour son esthétique populiste, nous trinquions ensemble aux applaudissements des convives. J'ai constaté plus tard que *Les Visiteurs du Soir* ne se revoyaient pas sans dommages, et qu'après un beau prologue ils accusaient des gaucheries, des lenteurs et maints artifices.

Claude Autan-Lara, qui avait passé pour communisant et venait de signer une bluette assez spirituelle, *Le Mariage de Chiffon*, m'invitait dans son studio de Montmartre pour que je misse une dédicace à son exemplaire des *Décombres*. Je voisinais dans sa bibliothèque avec *Bagatelles pour un massacre* et *L'École des cadavres* de Céline.

Il avait suffi que la haute juiverie prît le large pour que je fusse du Tout-Paris. Je ne savais où donner de la tête entre les invitations à dîner, les raouts, les vernissages – je tenais aussi quelques rubriques de peinture, les interviews. Si cette mode avait duré cinq ou six ans au lieu de deux, je ne serais pas devenu fat, trop stendhalien pour cela, mais sans doute péremptoire dans mes oracles et jugements, praticien permanent de la guillotine sèche, non moins insupportable que les gendelettres simplement vaniteux.

Cependant, ma meilleure récompense était dans la bruyante affection, succédant à la camaraderie de combat, dont me comblaient mes compagnons de *Je Suis Partout*, et surtout l'amitié maintenant très étroite avec Robert Brasillach, cet être exquis, sensible, raffiné sans aucune mièvrerie, si ferme dans ses idées, ayant tous les talents, en abusant un peu quelquefois, mais avec tant de charmante prodigalité, de fraîcheur, de bonne humeur, et un si naturel dédain de la suffisance.

* * *

Le débarquement des Anglo-Américains à Casablanca, Port-Lyautey, Alger et Oran, le 8 novembre 1942, nous tira soudain de notre euphorie. Comme nous étions des partisans fanatisés, ses incalculables

conséquences stratégiques nous échappaient. Il suffisait d'ailleurs que la radio gaulliste les claironnât pour qu'elles nous parussent relever de la fanfaronnade. Toujours le mépris des opérations maritimes... Nous ne ressentions que la nouvelle défaite, la pire humiliation de la France. Nous y voyions, sans grande surprise, l'aboutissement des jeux de bascule vichyssois. Nous n'attendions aucune réaction positive de la méprisable capitale balnéaire. L'ordre de résister à tout agresseur ne pouvait être qu'un alibi, avec la manière de l'interpréter et de le tourner glissée en sous-main. Même pas un baroud d'honneur. Les maigres rafales tirées contre les premiers « agresseurs » cessaient au bout de quelques heures, aussitôt suivies par la fraternisation. Churchill et Roosevelt nous arrachaient l'Afrique française, que l'armistice avait sauvée. Si du moins Pétain avait rejoint la dissidence, il aurait pu garder encore quelques cartes, la situation eût été nette. Mais il restait à Vichy, trop vieux, incrusté, inutile.

Robert et moi, nous étions allés quêter quelques éclaircissements chez le conseiller d'ambassade Achenbach, remplaçant Otto Abetz en congé de demi-disgrâce depuis plusieurs mois. Achenbach, grand, maigre, à lunettes d'or, de physique fort peu aryen, d'une intelligence très retorse semblait-il, nous embobina avec des phrases élastiques, des sourires d'optimisme diplomatique, auxquels on pouvait prêter une demi-douzaine de sens. C'était ça, le représentant de l'Allemagne, de l'Europe fasciste, dans une passe aussi épineuse ? Nous sortîmes non pas effrayés, mais indignés, prêts à croire, comme la rumeur en courait, que M. le premier Conseiller était franc-maçon, voire de grands-parents juifs, soupçonné de subtiles trahisures. (J'ai bien ri, en lisant plus tard que de jeunes gauchistes, antiracistes et mal informés, avaient allumé des pétards au Bundestag de Bonn pour protester contre l'intolérable présence dans cette enceinte du nazi Achenbach, député constamment réélu et brillant avocat d'affaires.) De toute façon, le 8 novembre, les Fritz avaient été aussi complètement surpris que les généraux français en mai Quarante. Désagréable découverte pour les collaborateurs. Une grosse flotte descendant de Grande-Bretagne au large des côtes française et espagnole, franchissant le détroit de Gibraltar, devait être pourtant facile à repérer. Au fait, pourquoi ne pas s'être emparé de Gibraltar dès juillet 1940 ? Si déterminé que fût le Caudillo à la neutralité, Hitler aurait certainement pu obtenir de lui le passage sur le sol espagnol de deux ou trois divisions et de quelques batteries de siège destinées à réduire l'insupportable forteresse anglaise. Mais ces erreurs fâcheuses n'entamaient pas la puissance du Reich qui réagissait déjà, expédiant en Tunisie des troupes aéroportées.

Le 11 novembre, la Wehrmacht pénétrait en zone sud pour l'occuper entièrement. Dans cette réplique au coup d'Alger, on

reconnaissait le style du Führer. Nous ressentions cette nouvelle humiliation pour la France. Mais Vichy l'avait bien cherchée par ses faux-fuyants, ses reptations. Je m'étais trouvé dans le métro, le jour de la nouvelle, à côté d'un bel officier de chasseurs d'Afrique en uniforme, jeune, élégant, coiffé du képi bleu de ciel, quatre décorations à la poitrine, amputé d'un bras. Plusieurs voyageurs l'interrogeaient avidement : « Mon capitaine, que va-t-il arriver maintenant ? » Le capitaine répondait avec une joyeuse assurance : « Mais on va décréter la mobilisation générale d'un moment à l'autre. » Contre les Allemands, bien entendu. Sans chars, sans avions, sans usines de munitions, sans essence. Le superbe chasseur d'Afrique n'aurait pas déparé mon Cinquième Bureau. Un général cependant, M. Jean de Lattre de Tassigny, commandant la division de Montpellier, déjà illustré par sa pugnacité républicaine le 6 février 1934, adoptait cette mâle attitude. Il prenait la campagne avec ses ordonnances, une trentaine d'ingénus et peut-être deux canons. Pour se rendre à des gendarmes après quarante-huit heures d'errance à travers bois. Je lui dédiai aussitôt un papier de rigolade tonnante : « Le général a fait le mur ! » Les pires bouffonneries militaires de 1940 étaient dépassées. Aucun ridicule ne nous serait donc épargné.

Le bruit courait cependant que Hitler, conférant avec Laval le 10 novembre à Munich, lui avait proposé une alliance totale, « à la vie à la mort ». C'était notre politique, et la preuve que le Führer ne nourrissait pas contre la France une haine aveugle. Mais nous ne pouvions même pas concevoir des regrets rétrospectifs. Avertis à temps, nous aurions vu aussitôt que le finassier de Châteldon était incapable de se décider à une telle renversée. D'ailleurs l'état moral du pays ne le permettait plus. Quantité de Français attendaient d'un jour à l'autre l'arrivée des Américains, avec celle du pain blanc et de monceaux de victuailles.

Le 27 novembre, nouveau coup de théâtre. Toute la flotte française se sabordait en rade de Toulon, pour ne pas tomber aux mains des avant-gardes allemandes. À l'exception de l'amiral Platon, courageux défenseur de Dunkerque et « collaborateur » sans détours, je méprisais encore plus que leurs collègues de terre les officiers de marine français, « invaincus » parce qu'ils ne s'étaient jamais battus, mangeurs de bon Dieu pour la plupart, ayant colonisé depuis l'armistice les services de censure vichyssois, les préfectures de la zone sud, où ils avaient restauré un ordre moral aussi stupide que sous Charles X. Ils manquaient, paraît-il, de mazout pour lever l'ancre et cingler vers Alger, n'ayant pas été fichus d'en stocker clandestinement. J'aurais compris qu'ils défendissent leurs bateaux par les armes contre les Fritz, quitte à se faire sauter ensuite avec eux. Mais cette noyade de leurs cuirassés, leurs croiseurs, leurs torpilleurs était la solution la plus

calamiteuse, la plus inepte, une catastrophe sans le moindre honneur. Nous écumions. La France n'avait pas seulement été incapable d'effacer sa défaite en choisissant avec franchise le camp de l'Europe. Elle perdait en moins d'une semaine tous les gages que l'armistice lui avait laissés, son empire, son armée de mer. Nous prononcions déjà avec une furieuse amertume le mot d'hexagone qui deviendrait une réalité vingt ans plus tard, de par la volonté du grand vainqueur et libérateur De Gaulle. Seule l'idée fasciste nous permettait de surmonter notre dégoût. Mais pour que cet espoir ne fût pas vain à son tour le jour du grand règlement, il nous fallait le proclamer, l'incarner avec encore plus de violence, d'intransigeance.

Le 29 novembre, Hitler exigeait la dissolution devenue fatale de l'armée de l'armistice (100 000 hommes). Le pays n'avait rien à perdre de la rentrée sous terre de ces nuées d'officiers au jarret conquérant. C'en était fini de ces caricatures de service en campagne imposées du côté de Nîmes ou de Limoges à ces régiments aux écussons jadis glorieux, le 8^e, le 152^e de biffe, les chasseurs, les marsouins affublés du grand béret (l'infanterie de marine alpine, une trouvaille !), de ces corvées de quartier, de ces aboiements d'adjudants, de ces petites guerres avec des cartouches de bois, tandis que les troupiers « feldgrau » vivaient chaque jour des épopées, que les grandes nations du monde s'empoignaient dans la plus gigantesque lutte de tous les temps.

Sans le moindre regret pour la disparition des mirliflores inutilisables, nous cherchions à démêler l'imbroglio d'Alger à travers les nouvelles officielles rares et contradictoires, et surtout les tuyaux de nos « espions » à Vichy. Lemaigre-Dubreuil, magnat des huiles alimentaires, ex-cagoulard mais devenu belliciste en 1939, avait créé dans l'Algérie aussi pétainiste qu'anti-allemande un groupuscule de résistance mal vu des gaullistes de Londres dont l'influence était à peu près nulle en Afrique du Nord. Il travaillait, pour préparer le débarquement, avec l'agent américain Murphy. Son grand homme était l'ineffable Giraud, le général le plus bête de l'armée française, où les concurrents à ce titre ne manquaient pourtant pas. Surgi d'un sous-marin le 5 novembre Giraud filait aussitôt sur Gibraltar pour exiger le commandement suprême des troupes alliées (les Anglo-Saxons sur le point de débarquer et les soldats français) à Eisenhower qui se souciait fort peu de confier ces prérogatives à l'un des déculottés du printemps 1940. Mais le même jour se posait à Alger un autre candidat, l'amiral Darlan, dauphin de Pétain, venu par avion – quelle opportune coïncidence ! – au chevet de son fils gravement malade.

Dans la nuit du 7 au 8, une bande de trois à quatre cents putschistes, affiliés à Lemaigre-Dubreuil ou juifs gaullisants, se rendait pratiquement maîtresse d'Alger qui possédait cependant une garnison

de onze mille hommes, emprisonnait dans leurs villas Darlan, le préfet, les chefs de la légion pétainiste, le général Juin, successeur de Weygand à la tête de l'armée française d'Afrique du Nord. Mais Giraud n'avait pas encore décollé de Gibraltar. Avant l'aurore, les prisonniers étaient libérés. Darlan, profitant de l'absence de Giraud, commençait à prendre langue avec les Américains. Le putsch suffisait à contrecarrer à peu près toute résistance à « l'envahisseur » dans la région d'Alger.

Au Maroc, le général Béthouart, conjuré à tête de linotte, emprisonnait dans son palais le Résident général Noguès, qui par téléphone secret dont il conservait l'usage lançait l'ordre de résister aux Américains. Résistance dispersée, molle. Seule la marine française, du fait d'une fausse manœuvre des Américains et de la sottise de l'amiral vichyste Michelier, antiboche mais également antianglo-saxon, enregistrait inutilement de graves pertes, un croiseur, plusieurs torpilleurs, des sous-marins coulés, cinq cents matelots morts au plus bizarre des champs d'honneur.

Le 10, Darlan, bien convaincu après vingt-quatre heures de palabres avec le général Clark que l'opération américaine était réussie, ordonnait le cessez-le-feu dans toute l'Afrique du Nord. Pétain, morigéné au téléphone par Laval qui attendait à Munich d'affronter Hitler, désavouait publiquement Darlan, mais en lui envoyant par code privé son approbation. Darlan, par le même code, répond qu'il a compris. Mais en clair, à l'intention des Fritz, il rend compte qu'il annule son ordre et se constitue prisonnier.

Le 11, Pétain nomme le général Noguès son seul représentant en Afrique du Nord, tout en faisant savoir à Darlan que s'il n'est pas vraiment prisonnier cette nomination compte pour du beurre. Le Conseil des ministres, à Vichy, tout en sachant qu'il ne se tire plus un seul coup de fusil français de Casablanca à Bône, communique pour la galerie que « le gouvernement rend hommage à la fidélité de l'armée d'Afrique et compte sur elle pour continuer la lutte jusqu'à la limite de ses forces dans l'intérêt de la France et de l'Empire ».

Giraud, enfin arrivé à Alger le 10, est considéré comme un intrus, voire un rebelle par ces beaux maréchalistes, Darlan, Juin, Noguès qui dans la réunion du lendemain refusera de lui serrer la main. Le 12, ledit Noguès fait savoir à Vichy que vis-à-vis des Américains il importe de confirmer Darlan dans sa mission de représentant. Le code privé donne le 13 l'accord « intime » du Maréchal. Darlan annonce à la radio d'Alger qu'il devient le haut commissaire responsable des intérêts français en Afrique du Nord, et termine par un vibrant « Vive le Maréchal ! » Le surlendemain, il récidive, se donnant comme l'interprète du Maréchal qui ne peut plus faire connaître sa pensée depuis l'invasion de la zone libre, et nomme au commandement en

chef de l'armée Giraud, « ce grand soldat », qu'il traitait de félon quatre jours plus tôt. Vichy réplique par un nouveau désaveu de Darlan « qui s'est mis hors de la communauté française en servant l'étranger, et en ordonnant à l'armée de ne pas obéir à Giraud, « chef rebelle et félon ». Ça ne trouble pas le général qui pond une proclamation à l'armée : « pour faire notre devoir, tous unis derrière le Maréchal ! » Non plus que l'amiral, répétant au micro qu'en accord avec les Américains, il a bien été mandaté par le Maréchal.

Le 17 novembre, Pétain, voulant laisser Laval se mouiller seul avec les Allemands, lui délègue tous ses pouvoirs, sauf le constituant, et par une contre-lettre secrète, lui interdit d'engager la France, directement ou indirectement, dans une guerre contre quelque puissance que ce soit.

Le 27 novembre, un décret de Vichy, ôtant la nationalité française à « l'ex-amiral Darlan » et « ex-général Giraud », terminait cette bouffonnerie. Entre-temps, le gouverneur Boisson, l'intrépide défenseur – selon nos proses – de Dakar contre les anglo-gaullistes en septembre 1940, avait rallié à Darlan et à l'Amérique l'Afrique occidentale française.

Tout ce que nous avons pu écrire sur la duplicité de Vichy, la lâcheté des militaires n'était plus qu'amusettes auprès de ce carrousel sordide. Notre méfiance à l'endroit de Darlan, marin n'ayant navigué que dans les eaux politiciennes, d'une extrême grossièreté d'esprit et de mœurs, universellement détesté, était confirmée jusqu'à nous stupéfier. De même que les rivalités sournoises mais féroces, la foire d'empoigne dans la dissidence. Nous pouvions encore arguer de nos prophéties, mais ce rôle sempiternel nous pesait. Oui, nous n'aurions retrouvé un enthousiasme balayant nos colères et nos dégoûts que dans la cobelligérance avec l'Allemagne, contre les Anglo-Saxons, la seule décision virile, positive, qui eût effacé la débâcle de Quarante. Mais pour qu'elle pût être prise, il n'aurait pas fallu tolérer durant deux ans la stagnation de l'État dans le marécage de Vichy.

* * *

Depuis la première frottée reçue par les Italiens en décembre 1940, tant d'offensives et de retraites des deux partis, jamais concluantes, s'étaient déroulées dans le désert de Libye et en Cyrénaïque, et Rommel avec son Afrika Corps inspirait une telle confiance que nous nous étions peu inquiétés de l'attaque anglaise sur El Alamein dans la dernière semaine d'octobre et les premiers jours de novembre. La prose des communiqués de l'O.K.W. se laissait d'ailleurs difficilement pénétrer dès qu'il ne s'agissait pas de fracassants succès. Et nous ne supportions ni les uns ni les autres l'hystérie de la radio gaulliste de

Londres. Je ne savais rien de plus grotesque que d'entendre ces voix hurler : « Aujourd'hui, 851^e jour de la lutte du peuple français... » quand sur les trottoirs parisiens les agents de police ne manquaient jamais de saluer un officier allemand, quand dans le métro « Feldgrau », souris grises, (les auxiliaires féminines de la Wehrmacht), bourgeoises du xvi^e arrondissement, bureaucrates, ouvriers, jeunes zazous aux vestes à carreaux tombant jusque sur les jarrets – une manière de blaguer les courtes vareuses des gradés Fritz – se confondaient dans la même cohue citadine, quand les cinémas et les cafés étaient combles, quand tout respirait la routine d'un mode d'existence inimaginable trois ans plus tôt, mais à présent consenti. Et puis El Alamein, sur le sol égyptien représentait la pointe avancée des troupes de l'Axe, à une centaine de kilomètres d'Alexandrie. On pouvait décrocher un peu d'une telle position, il y avait de la marge derrière.

Les péripéties en cascade d'Alger et d'autres lieux nous avaient ensuite complètement absorbés. Mais il fallait bien maintenant regarder leurs conséquences militaires. Un grave pépin s'était indéniablement produit à El Alamein, en l'absence, hélas ! de Rommel, qui à son retour avait été contraint d'ordonner la retraite. Les noms de Soloum, de Tobrouk, de Benghazi reparaissaient aux communiqués, mais dans le sens rétrograde. Après avoir été si près de la victoire, on devait faire son deuil de la conquête d'Alexandrie, du Caire, du canal de Suez, qui eût bien porté aux démocrates un coup irrémédiable. Le débarquement américain en Algérie risquait au contraire de prendre Rommel en tenailles. Ces Yankees, heureusement, paraissaient lents à mouvoir. Tandis que les Allemands s'étaient vite décidés à occuper en force la Tunisie, Vichy n'avait pu les empêcher. Mais aucun régiment français ne combattrait auprès d'eux, Quelques « collabos » parisiens, peu connus, prenaient bien l'avion pour aller lever à Tunis une « Phalange africaine ». Je commençais à être blasé sur le sérieux de ces gestes qui relevaient plutôt de la gesticulation.

En même temps que Rommel battait en retraite, les nouvelles de l'Est s'assombrissaient. Après trois mois de luttes confuses et violentes, les Allemands ne s'étaient toujours pas rendus maîtres de Stalingrad, cette ville invraisemblable, qui avec 450 000 habitants paraissait s'étirer sur quarante kilomètres le long du coude de la Volga. C'étaient au contraire les Russes qui attaquaient en masse très dangereusement au nord et au sud de ce secteur, enveloppaient l'armée du général Paulus.

Depuis le début de septembre, l'Axe n'avait plus marqué de points. Alors que ses armées, après une irrésistible marche en avant, n'avaient plus à faire qu'un bond pour atteindre les objectifs de la victoire totale, Suez, les pétroles de Grozny et de Bakou, elles s'étaient mises à

piétiner, comme à bout de leurs efforts gigantesques. Je ne pouvais pas encore calculer que l'apogée de leurs campagnes avait coïncidé avec la sortie des *Décombres*. Fugitivement, je me demandais si, n'ayant terminé mon pamphlet que quatre mois plus tard, après le coup d'Algérie, j'aurais été aussi chaud pour le publier. Mais je m'arrêtais peu à cette pensée. Le succès de mon bouquin, qui avait atteint les cinquante mille exemplaires, n'était freiné que par la rareté du papier. (Les Fritz ne paraissaient disposés à aucune dérogation en ma faveur.) Mon courrier m'apportait toujours quotidiennement d'épais paquets de lettres ardentes, qui puisaient dans les derniers déboires français de nouveaux motifs de m'applaudir. La Volga était très loin de la Seine. La Wehrmacht affrontait le second de ces infernaux hivers russes très périlleux pour elle. Mais il était exclu, à notre sens, que fût gravement atteinte sa puissance de réaction, qui avait tout balayé en 1940, dans les Balkans, en Grèce, en Crète, et ce dernier été encore, à travers l'Ukraine, jusqu'au Caucase.

* * *

La brusquerie de ma renommée, le tourbillon qu'elle créait autour de moi, l'outrance des événements m'avaient survolté, et plutôt à mon désavantage. Je n'étais pas pris de gloriole, mais je me dissipais...

J'ai toujours été sobre à domicile. Pour boire, il me faut des occasions. Elles étaient nombreuses, et j'en abusais.

Ma *Théologie lyonnaise* profitait cependant elle aussi de cette excitation. Puisque j'avais été capable de réussir un livre, je pouvais bien en faire un second, dont les contours entrevus me semblaient assez affriolants. Je comptais entrer dans ce travail avec quelque solennité, sur un beau papier choisi tout exprès. Mais dans mon existence bousculée, cette cérémonie risquait d'être aussi symbolique que la pose de la première pierre d'un édifice de la III^e République. Je me contenterais pour l'instant d'un galop d'essai. Sur de méchants petits cahiers quadrillés à deux sous d'avant-guerre, l'article le plus chétif de la papeterie, je griffonnai en trois ou quatre jours, à toute allure, une soixantaine de pages qui pouvaient servir d'esquisses à mes premiers chapitres. Je boulais les préliminaires, la mise en place des personnages, qui seraient évidemment à reprendre, je laissais des blancs, des indications en style télégraphique. Mais à mesure que je pénétrais dans l'histoire, mon texte prenait du corps, du mouvement. Je m'échauffai beaucoup en écrivant la première rencontre de mon personnage central, Michel, avec mon héroïne, Anne-Marie, et la courte scène qui suivait aussitôt, les étreintes frénétiques, dans un taxi, de mes deux garçons, Michel et son ami Régis, l'amant mystique de la jeune fille. (Je n'y ai pour ainsi dire rien retouché dans le

manuscrit définitif.) Je fis l'essai de ce brouillon fiévreux, dans un café de la porte Maillot, sur deux petites admiratrices par hasard assez jolies. Elles en restèrent pâmées. Public ingénu, dont je ne pouvais tirer aucune certitude. Mais je m'étais ému moi-même en lisant. J'avais pris un départ encourageant. Je n'aurais plus qu'à poursuivre, avec plus de méthode, dès que l'actualité me laisserait ces « larges tranches de temps » que réclamait déjà Rimbaud pour son art.

Charles Maurras avait fini par apprendre la parution des *Décombres* et les lire. Il m'avait assené dans *L'Action Française* repliée à Lyon trois colonnes d'injures, d'où il ressortait que je n'avais jamais été dans sa maison qu'un subalterne borné, n'entendant rien aux grandes pensées de ses maîtres, que j'étais un trouillard – parce que je réclamaï la voiture de la rédaction, pour me ramener à quatre heures du matin de la pointe Saint-Eustache, à mon domicile, au milieu de Neuilly, que j'avais diffamé les Françaises, n'ayant point été capable de prendre femme parmi elles. Le texte original, comme je devais l'apprendre un peu plus tard, alléguait que j'avais épousé une juive roumaine. Paul Marion, secrétaire d'État de Vichy à l'Information, qui connaissait Véronique – née Popovici, le nom le plus foncièrement chrétien de Roumanie – eut un haut-le-corps en lisant cette gentillesse sur les épreuves de *L'A.F.*, dont il assurait la censure, et imposa le caviardage. Je regrettai au fond son souci amical de vérité. Le mensonge de Maurras était à l'époque une dénonciation très grave, dont nous aurions pu exiger la réparation en justice, avec toutes les chances de pratiquer un confortable trou dans le million inlassablement mendié chez les lecteurs du journal des Quarante Rois. Le colonel Larpent, co-auteur jadis, avec un autre colonel, Delebecque (le traducteur inspiré d'Emily Brontë) d'un gros manuel antidreyfusard sous le pseudonyme de Dutrait-Crozon, était mort à quatre-vingts ans d'un œdème du poumon. Avant la guerre, durant les vacances de Maurras à Martigues, le cher homme assurait son intérim à *L'Action Française* : je me souviens d'une ribambelle de ses articles sur les problèmes du fourrage aux armées. Sa haine de Gamelin et de Weygand – c'est parmi les colonels en retraite que l'on rencontre les pires ennemis des généraux, rendant alors des points aux antimilitaristes les plus déterminés – son admiration pour l'état-major allemand l'avaient conduit à notre bord. Il avait publié différents papiers au *Cri du Peuple* de Doriot. Malgré ces écarts du vieillard, plusieurs dignitaires de *L'Action Française* assistaient à son enterrement. Je m'y trouvais aussi, pour savourer la majesté avec laquelle me tournaient le dos ces personnages qui durant dix ans m'avaient rebattu les oreilles des lubies fatales de Maurras, de son incorrigible bohème stérilisant, tuant à petit feu son journal et son parti, bref qui m'auraient fourni l'esquisse fidèle de mon chapitre des *Décombres* sur *L'Inaction Française* si je ne l'avais pas tiré de ma propre

expérience dans cette maison.

Maurras persévérerait donc à Lyon, avec son journal ou plutôt son vice, plus nécessaire à son être que le pain, pratiquant d'extravagantes acrobaties mentales entre Pétain vénéré, le Germain abhorré, les juifs et les collabotationnistes voués aux mêmes ténèbres infernales, les Anglo-Américains morigénés de haut, le tout sous la devise « La France seule », particulièrement opportune, n'est-ce pas ? au plus fort d'une guerre qui entraînait dans son cyclone deux milliards d'humains, de la Papouasie aux Aléoutiennes, et dont l'issue réglerait obligatoirement le sort de notre hexagone. Au contraire, le vieux *Temps* et le visqueux *Figaro*, appointé par Vichy et qui renfermait dans ses collections les plus plats dithyrambes sur la « Révolution nationale », y compris les lois antijuives, avaient jugé de leur dignité de se saborder dès l'entrée des Allemands en zone sud. C'était tout de même plus logique que la loufoquerie de l'acharnement maurrassien.

J'avais été invité à des déjeuners par plusieurs Allemands assez haut placés dans les services parisiens. Ces citoyens du III^e Reich étaient très curieux d'approcher un fasciste hitlérien déclaré, comme si c'eût été un phénomène inconnu dans leur pays. Un conseiller commercial de l'Ambassade, beau garçon brun de trente-cinq ans, d'une élégance très latine, n'en finissait pas de me considérer avec stupeur sur toutes les coutures, sidéré d'avoir pu découvrir en France un pareil échantillon d'enragé : « Savez-vous, me disait-il, que l'on devrait créer pour vous une carte 2 bis du Parti ? » Près de lui, deux ou trois de ses collègues partageaient son étonnement. Je ne sais comment la conversation passa aux films américains, interdits depuis l'entrée de la Wehrmacht à Paris. Je confessais qu'ils me manquaient beaucoup, et qu'un de mes gros regrets était de n'avoir pas encore fait le voyage aux États-Unis. Les yeux de ces Allemands cossus se mirent à briller. Ils n'attendaient pas de l'énergumène français ces paroles enfin intelligibles, sensées. L'heure suivante se déroula dans une profession d'américanophilie exaltée dont je devenais l'auditeur prudent.

Toutefois, j'avais fini par rencontrer un Allemand à la fois vrai national-socialiste et bon Européen, le conseiller d'ambassade Rudolf Rahn, grand gaillard de quarante ans, plein d'énergie, pas Teuton pour un sou, moderne, habitué à la vie internationale, connaissant la France à fond, persuadé qu'il fallait traiter avec elle d'égal à égale, et que la paix future ne pourrait se fonder que sur l'entente sincère de nos deux pays. Mes outrances ne le choquaient pas. Ce qu'il détestait, c'était la tiédeur. Mais diplomate des causes perdues, comme devait le nommer plus tard Otto Abetz, après avoir assisté à notre effondrement en Syrie à cause de son expérience du Moyen-Orient acquise en poste à Ankara, il allait partir pour la Tunisie en qualité de ministre plénipotentiaire, afin d'y organiser une très hypothétique résistance française aux

Anglo-Saxons. Il y aurait eu un meilleur emploi aux dons de ce francophile intelligent et convaincant.

L'assassinat de Darlan à Alger, la veille de Noël 1942, nous surprit peu, nous réjouit plutôt. L'amiral, avec ses fourberies, ne méritait pas un mot de regret. Les querelles intestines de la dissidence, dont nous avions tant fait état, s'épalaient en plein jour. La condamnation à mort et l'exécution en moins de quarante-huit heures du jeune meurtrier, l'étudiant de vingt ans à peine Bonnier de la Chapelle, abandonné par ceux qui l'avaient armé, situaient les conjurés, certainement gaullistes, bien au-dessous des gangsters, qui sont solidaires de leurs hommes de main les plus obscurs. Les chefs des cliques militaires et civiles d'Alger, qui avaient laissé fusiller un gamin sans la moindre protestation, se déshonoraient par leur lâcheté. Tout ce milieu était putride. Je me délectais en apprenant qu'un curé, l'abbé Cordier qui avait absous par avance Bonnier de la Chapelle pour son meurtre, et le comte de Paris, le prétendant qui faisait du porte-à-porte, avaient trempé dans cette ignominie.

* * *

Au début de janvier 1943, j'étais invité par la délégation française de Berlin et par l'ambassade à aller faire deux ou trois conférences aux ouvriers français volontaires en Allemagne. Cette corvée n'était guère de mon goût. À *Je Suis Partout*, nous avions accueilli d'abord favorablement le principe de la relève : des prisonniers libérés pour chaque groupe de Français qui partiraient travailler dans les usines allemandes. L'échange, disait-on, devait se faire sur le taux de trois travailleurs pour un soldat. Mais nous avons bientôt déchanté. Les Allemands ne respectaient pas l'accord, les prisonniers n'étaient relâchés qu'au compte-gouttes. Le gauleiter Sauckel, une brute paraît-il, ne se contentait plus de volontaires, exigeait des départs forcés. Je n'avais pas écrit une seule ligne sur ce sujet impopulaire au premier chef. Le contact avec des prolos déracinés me souriait peu. Mais enfin, ceux que je devais voir étaient partis plus ou moins de leur plein gré. Et j'avais envie de voir comment se tenait l'Allemagne dans son quatrième hiver de guerre.

Par les vitres de mon wagon, les étendues violâtres ou grisâtres du Brandebourg réveillaient mon aversion pour ces terres sans dessin du Nord. Je lisais sur les écriteaux d'une gare : Stendal. Ce nom cher aux beylistes semblait bien se rapporter à une petite ville très banale, plantée dans la triste plaine. Je connaissais Dresde, Cologne, Munich, Vienne comme ma poche, mais pas encore Berlin. Avant même l'arrêt du train, la profusion des buildings désignait bien une cité massive mais puissante, remplie de vitalité, beaucoup plus xx^e siècle et

« américaine » que Paris, celle qui avait évidemment servi de modèle à Fritz Lang pour les anticipations de sa *Metropolis*. L'intérieur, avec le trafic restreint par la pénurie d'essence, ramenait à l'Europe courante et même à la province. L'énorme parc du Tiergarten, juste au milieu de cette capitale, allongeait interminablement n'importe quelle course. Je pestais contre l'illogisme des deux métropolitains, le V. Bahn et le S. Bahn, dont les lignes, les plans ne coïncidaient pas, et je découvrais pour la première fois que la signalisation, les correspondances du métro parisien étaient un chef-d'œuvre de raison, de clarté latine. Toutes ces incommodités réduisaient beaucoup mes vellétés touristiques. D'ailleurs, les Watteau de Potsdam, les Rembrandt, les Dürer, les Cranach et les quattrocentistes du Kaiser-Friedrich-Museum, étaient invisibles, et les architectures dans la brume d'hiver me parlaient peu. L'aspect de Kurfürstendam, qu'aimaient tant les cinéastes de l'époque des folies juives d'Unter den Linden, ne répondait guère à leur célébrité. La population du moins me paraissait plus dégourdie que dans les villes saxonnes, bavarroises et rhénanes.

J'étais flanqué en guise de cornac d'un jeune docteur allemand, blond filasse, sorte de nazi mystique, aussi affable qu'ennuyeux. Nous mangions ensemble avec le café des gâteaux roses, violets et verts, les « T.G. Kuchen », allusion à l'I.G. Farben et à la chimie dont ils étaient issus. Mon compagnon me développait une philosophie de l'Europe future aussi indéfinie que les plaines du Brandebourg. Il protestait que les Français ne devaient surtout pas accepter la collaboration dans l'intérêt de leur pays.

Otto Abetz en disgrâce officieuse avait tenu à me recevoir dans un bureau assez médiocre de « l'Auswärtigenamt ». Je n'avais jusque-là échangé que quelques mots avec lui à Paris dans la bousculade des raouts de l'Ambassade. Il était un peu épaissi, les cheveux blanchis, en somme un gros garçon assez mou et bonasse, que rien à première vue ne désignait pour ses fonctions supérieures en France. Sans doute voulait-il surtout que je rapportasse à Paris le sentiment que son demi-limogeage ne l'affectait pas. Il me tint en riant des propos badins et insignifiants durant une petite demi-heure. Je ne regrettais pas que nous n'eussions plus affaire à lui. Si seulement Rahn avec son allure sportive et son franc-parler pouvait être nommé à sa place...

J'avais passé une matinée beaucoup plus intéressante que la conversation de l'ambassadeur sans ambassade à la vaste gare du Nord (peut-être portait-elle un autre nom) d'où partaient les trains pour la Russie. Dans cette cohue de permissionnaires, d'officiers à grosses barbes blondes avec les manteaux de fourrure jusqu'aux talons, on pressentait déjà le front de l'Est. On croisait des Mongols d'une espèce inconnue, gigantesques, de je ne sais quelle Kirghizie ou quelle Iakoutie, faits prisonniers et devenus auxiliaires de la Wehrmacht,

dont ils portaient l'uniforme. Fichtre ! nous n'exagérions pas quand nous parlions des hordes d'Asiates sauvages de Staline.

Je distinguai sur quelques manches de capotes l'écusson tricolore : des légionnaires français en permission. J'en abordai un et lui offris une chope au buffet. C'était un grand bougre rigolard de Parisien, très peuple, et même un peu truand.

— Je suis Français moi aussi, journaliste, du même bord que toi. Alors, tu en viens ou tu y retournes ?

— J'en viens. J'ai été épouillé avant-hier à Kruszyna.

— À part les poux, est-ce très dur ? Le froid ?

— Oui, y a le froid. Moins 35 l'autre semaine. Mais y paraît que c'est printanier à côté de décembre 41, devant Moscou. Et puis, on s'arrange.

— Vous opérez contre les partisans, n'est-ce pas ? Comment ça se passe-t-il ?

— À chaque coup, y décrochent, se perdent dans la nature. C'est grand là-bas. Les forêts... Alors on brûle les villages d'où y sont sortis, où y pourraient revenir se ravitailler. Ça brûle bien, tout en bois.

— Les habitants de ces villages ?

— On les zabralize...

— Comment dis-tu ?

— On les rectifie, quoi !

— Tous ?

— Tout le paquet.

— Les mêmes ?

— Les mêmes aussi. On ne va pas les laisser seuls sur la neige. On est humains !

Il avait un gros rire, que l'on ne pouvait même pas qualifier de sadique, de sardonique : l'homme était trop peu évolué.

— Dans l'ensemble, concluait-il, c'est un boulot plutôt marrant.

Il rigolait encore plus largement. J'étais assez écoeuré. Coulisses peu ragouâtantes de l'épopée. Mais le zèbre se vantait peut-être...

Je devais cependant accomplir ma corvée auprès des ouvriers. Je m'en serais bien passé. Il fallait se trimbaler jusqu'à des fonds de banlieues moins mesquines qu'aux alentours de Paris, mais encore plus désespérées, se répandant, se raréfiant peu à peu sur des espaces infinis et sous le ciel morne. On m'avait d'abord choisi un camp de femmes, dans un long bâtiment, une ancienne école sans doute. Un petit Fritz brun, fluët et inquiet, de vingt-cinq à vingt-six ans, le « Lagerführer » ou quelque chose d'approchant, m'accueillit et m'accompagna dans l'enfilade des chambrées. L'endroit était assez proprement tenu, habitable en somme. Quelques linges séchaient. Des

tambouilles crachotaient sur des réchauds. Les femmes et les filles, très nombreuses – jour de repos sans doute – avaient à vue d’œil de vingt à quarante-cinq ans. Presque toutes citadines, Parisiennes, Lyonnaises, Stéphanoises. Peu de mégères apparemment, ni de putains, des visages de prolétaires – le contraire eût été étonnant ! – pareilles à celles que l’on voyait dans les cortèges communistes en 1936, soupçonneuses, grognones, mais sans excès d’hostilité. Elles reflétaient plutôt l’ennui. Sauf deux ou trois qui ricanaient au mot, elles convenaient qu’elles étaient volontaires, mais l’accent disait suffisamment qu’il eût été bien inutile d’essayer de leur tenir des propos politiques. À la tête de quelques-uns des lits de fer, on voyait toutefois des photos de soldats allemands. Je me sentais mal à l’aise, presque odieux, tel le ministre qui visite un orphelinat pitoyable et sournois, que le général qui vient goûter la soupe chez des bataillonnaires. Ah ! je n’avais aucune aptitude pour les hypocrisies officielles. Je cherchais assez laborieusement mes mots. Les volontaires avaient la langue beaucoup mieux pendue. Elles eussent été très étonnées si elles avaient appris que leurs copines communistes de Montreuil ou de Villeurbanne, quand elles parlaient d’elles, les traitaient de collaboratrices des nazis. C’était là une idée déjà trop élaborée pour leurs cervelles. Quoi ! elles avaient répondu à l’offre d’embauche d’un nouveau patron. Il n’y avait pas de quoi en faire des salades ! Le régime hitlérien ? Autant leur parler des philosophes présocratiques, des monades de Leibniz. Ce qui leur déplaisait dans l’Allemagne, c’était la langue, la nourriture, les méthodes de travail à l’usine. Et puis, certaines clauses de leurs contrats n’étaient pas respectées. Sur ces questions de primes, de retenues, de casse-croûte, elles jacassaient fougueusement, du reste presque toutes d’un avis différent. Elles me prenaient à témoin, réclamaient que j’intervinsse pour des litiges dont je n’avais pas la moindre idée. Je promettais. Une controverse s’aigrissait entre deux groupes, à propos de je ne sais quel contremaître, virait à la querelle de plus en plus montée de ton. J’imaginais sans peine les frictions, les ébullitions, les coups de gueule et de griffes dans cette promiscuité de femelles. Le petit Fritz roulait des yeux de plus en plus angoissés. J’abrégeai son épreuve. Dans la cour, seul avec moi, il me dit : « Ça ne s’est pas trop mal passé. J’avais peur. Vous ne pouvez pas vous rendre compte. Il y a des jours où elles sont absolument infernales. Des tigresses ! Et puis, il y a les mœurs... Ah ! j’aimerais encore mieux partir pour le front russe... » Hormis le français qu’il parlait sans aucun accent, ce freluquet était bien mal adapté à sa fonction.

Les hommes logeaient beaucoup plus mal que les femmes, dans un vrai camp, entouré de palissades et de fil de fer, avec une espèce de corps de garde à l’entrée. Il fallait traverser tout un terrain boueux

pour atteindre leurs baraquements, où les lits étaient des cadres de bois à deux étages, avec des paillasses. Les exilés s'entassaient là-dedans, avec l'espace vital le plus réduit. Ils paraissaient de condition beaucoup plus humble que les femmes, manœuvres du dernier rang, journaliers agricoles, et même à la dégaine certains clients des asiles de nuit, beaucoup plus paisibles et malléables aussi que ces dames. La visite d'un journaliste parisien les flattait. Ils m'entouraient, animés et confiants. Plus d'un devait apprécier la sécurité du toit, du chauffage, de la gamelle. Ils ne se plaignaient pas. L'ouvrier était mieux protégé en Allemagne par les lois sociales, l'assurance-maladie, les cadences de travail plus lentes, les contremaîtres, les chefs d'ateliers moins emmerdants. À les entendre, on découvrait que les pires bagnes industriels n'étaient pas dans cette Allemagne prussianisée aux colossales entreprises, mais à Billancourt, au Creusot, à Pont-à-Mousson, avec le caporalisme et la jalousie de classes des Gaulois. Hormis le camp et l'usine, ils ne connaissaient rien de Berlin, n'en avaient aucune curiosité. J'essaierais d'obtenir quelques faveurs pour ces braves bougres. Mais comment leur obtenir ce qui leur manquait le plus, le pinard ?

Rentré dans Berlin, je croisai un sous-officier anglais prisonnier, un athlète de six pieds, lustré, sanglé dans son uniforme flambant neuf comme pour la parade, fendant l'air à grands pas de sportif bien nourri, tenant au bout des doigts comme une douairière de Passy un petit carton de confiserie ou de pâtisserie noué d'une faveur. Derrière ce splendide vaincu trottait péniblement son gardien essoufflé, un territorial quinquagénaire, à l'échine aussi vannée que la capote, aux bottes éculées, embarrassé d'un vieux flingue à la bretelle rafistolée. Je pensais aux misérables prisonniers russes ou serbes que l'on apercevait quelquefois des trains, en corvée le long des voies – durant mon voyage à Vienne, mon ami l'Autrichien Rabuse m'engageait très vivement à ne pas les regarder ! – loqueteux, faméliques, les pieds entourés de chiffons. Leurs images et celle du Britannique traduisaient bien la doctrine allemande de la race des seigneurs et de la race des esclaves, séparant même les ennemis captifs. Mais l'Angliche magnifique ne représentait-il pas aussi l'orgueil et la richesse d'une nation sûre de son destin à côté de l'Allemagne besogneuse, rationnée et râpée, qui malgré ses triomphes commençait à faire figure d'assiégée ?

Les nouvelles de l'Est étaient encore moins rassurantes. Les journaux titraient en grosses lettres : « Chaque combattant de Stalingrad est comme une forteresse : als eine Festung. » J'aurais infiniment préféré que ces héros fussent semblables à des chevaux légers, à des taons agressifs... Les contre-offensives n'étaient pas parvenues à dégager l'armée Paulus. Elle ne pouvait certainement plus

tenter une percée. La maudite ville au nom ignoble, sur quoi étaient venues buter les éblouissantes victoires de l'été précédent, allait s'illustrer par la plus lourde défaite de l'Occident.

Ma conférence se déroula devant un public assez convenablement étoffé. Mais je n'y distinguais, parmi les bureaucrates, les fonctionnaires des services vichyssois, pour ainsi dire aucun prolétaire véridique. J'en fis la remarque à mes Fritz, qui restèrent évasifs, glissèrent aussitôt à l'excellente opinion que les chefs d'entreprise allemands avaient de la main-d'œuvre française, débrouillarde, adroite, bien plus rapide que les indigènes qui devaient constamment les inviter à moins de zèle : « Langsamer ; Langsamer ; Plus lentement. »

À Francfort, le délégué français bon gros bonhomme âgé et placide, m'avait logé fastueusement au Frankfurterhof, hôtel de grandes traditions, mais dont le noble style et le décor superbe juraient avec les brouets désolants que l'on servait.

Mon bonhomme voyait vaste en tout et avait choisi pour ma conférence un gigantesque hall d'usine. Dans cette cathédrale qui aurait pu contenir une foule massée pour un discours du Führer, une quarantaine au plus de braves types à l'air fourvoyé étaient émiettés de place en place très mélancoliquement. Il ne me restait qu'un moyen d'éviter le ridicule complet. En pestant à part moi contre les « organisateurs » qui m'avaient fait venir de Paris pour un tel résultat, je descendis de mon imposante chaire, j'invitai mon escouade d'auditeurs à se réunir sur la première rangée de sièges, et je bavardai familièrement durant une heure et demie avec eux. Je n'avais pas besoin de les chapitrer : ils étaient tous des Européens convaincus, détestant le communisme, et persuadés que l'Allemagne, arc-boutée tout entière dans un effort grandiose, gagnerait la guerre.

Quand je les remerciai, un jeune homme assez bref de taille mais aux yeux délurés m'aborda très poliment :

— Je suis un lecteur de *Je Suis Partout*. J'ai deux ou trois camarades qui vous lisent aussi, qui n'ont pu venir, mais seraient heureux de vous connaître. Si vous vouliez nous faire le plaisir de passer quelques instant avec nous... Et puis, vous verrez la vie nocturne de Francfort...

— Il y a une vie nocturne, ici ?

— Ma foi oui.

J'étais enchanté de semer mon vieux ventru. Je suivis le garçon un moment, dans les ténèbres du « black out ». Nous entrâmes dans une sorte de bistrot violemment éclairé, assez exigü, mais où s'entassaient des jeunes gens et des filles, pour la plupart très bien vêtus, beaucoup plus nombreux que les ouailles de mon hall. Nous prîmes place à une table de marbre. J'entendais parler très haut dans une quantité

d'idiomes :

— Fichtre ! c'est cosmopolite, ce coin...

— Oui, il y a des Français, naturellement, et des Belges. Mais aussi des Hollandais, des Norvégiens, des Hongrois, des Ritals, des Grecs, des Slovaques. Et probablement d'autres que je connais mal. Et même quelques Fritz. Nous sommes tous copains. On se retrouve ici. On appelle ça l'Oberkommando. Qu'est-ce que vous buvez ? Un whisky, un ouzo, un aquavit ? Nous sommes assez bien fournis.

L'un des camarades était resté chez lui ; « Kranque », (malade, krank), dans le jargon germano-parigot dont j'avais déjà noté quelques échantillons. L'autre paraissait sympathique, mais très distrait, beaucoup plus préoccupé de quelques tractations que d'apprendre les dernières nouvelles des milieux politiques de Paris. J'étais dans un antre fabuleux de marché noir. Je voyais circuler des marchandises inimaginables dans toute la France, même dans les boîtes des trafiquants les plus lestes, des cigares de La Havane, des bas de soie américains, des conserves de fruits exotiques, tous les alcools d'Europe.

— Si ça vous dit quelque chose de rapporter du chocolat suisse au lait, du vrai café du Brésil, je sais qu'il y en a des réserves formidables.

Bien entendu, un phono mugissait les disques de jazz nègre les plus rigoureusement interdits dans le Reich et les territoires que ses armées régentaient.

Je tendais l'oreille à des propos ahurissants :

— Dis donc, je viens de recevoir trente-cinq jambons de Parme. Juste cinquante pfennigs par kilo de mieux que l'autre chargement. Tu m'en prends combien ?

— Ils ne sont pas trop rances, tes jambons ?

— Ils sont « prima » ! J'en garde un pour mon « Frühstück ».

— Bon, mets-m'en six.

— Je te rabats dix pfennigs si tu me règles tout de suite. J'ai besoin de liquide pour un coup.

À une table proche, un Bruxellois vendait du gruyère :

— Tu comprends, j'en ai deux meules. Je ne peux pas garder ça dans ma piaule. Ça sent fort assez.

Les acheteurs tiraient des portefeuilles gonflés de mandataires aux Halles. J'étais abasourdi :

— Mais vous risquez tous la potence ! La flicaille a l'air bigrement à cheval, par ici. Hier, j'ai eu toutes les peines du monde à sortir de la gare. Les gendarmes du poste refusaient de croire à l'authenticité de mes visas. Raisonnement : trois cachets de l'Ambassade d'Allemagne sur le passeport d'un Français, c'était trop beau pour ne pas être faux.

Mon garçon rigolait doucement :

— C'est leur genre. Ici quand on veut être en règle avec eux, on ne l'est jamais assez. Mais le bidon, l'irrégularité complète, ça les dépasse. Ils se collent au garde-à-vous.

— Mais tout de même, les flics de ce quartier...

— S'ils faisaient les méchants, où est-ce qu'ils iraient chercher leurs cigarettes américaines, leur bon café du matin, avec le lait concentré Nestlé dedans ? On sait vivre !

— Mais vos fournisseurs ?

— On a des copains à la gare, dans un tas de « Staffel » où rien ne manque. Les Chleuhs, ça peut être vicieux, vous savez. Il suffit de leur donner le coup de pouce. Pour ça, nous l'avons bien donné... On ne touche jamais aux colis des prisonniers. C'est sacré. D'ailleurs on ne trouverait rien d'intéressant.

— Et vous faites tous parties de la main-d'œuvre étrangère ?

— Tous. Volontaires, ou requis, comme les Hollandais, les Belges.

— Dites donc, il est près de minuit. C'est une heure tardive pour les prolétaires. Et je n'ai peut-être pas bien regardé, mais il me semble que les mains calleuses sont plutôt rares autour de nous.

— On s'arrange avec les chefs d'ateliers, la « Kranken-Kasse ». Les petits cadeaux... Pour moi, il n'y a pas de problèmes, je suis dans les écritures. Mais je connais des gars qui n'ont pas fait une semaine d'usine en six mois. Je crois que les Fritz peuvent encore gagner la guerre. Mais sur notre terrain à nous, ils ne sont pas les plus forts. On vit mieux que dans nos pays, et on se marre bien. On a débauché des Friquettes, tenez, la grande en robe bleue, là-bas. C'est gentil, comme filles, pas bêcheuses, douces. Elles nous trouvent formidables... Ça durera ce que ça durera. Mais en cas de coup vache, nous serons prévenus à temps. Nous avons de bonnes antennes.

Je découvrais d'étranges brèches dans la fameuse organisation du Reich. Mais ce repaire de petits fricoteurs internationaux exhalait bien un fumet germanique, rappelant l'Allemagne chamboulée, crapuleuse des temps de l'inflation et de l'expressionnisme. Malheureusement, ce magnifique sujet de reportage m'était interdit.

* * *

Peu après mon retour à Paris, on apprenait la capitulation de la 6^e armée à Stalingrad. Elle avait été précédée d'une tragi-bouffonnerie de très mauvais goût, Hitler nommant *in extremis* Paulus maréchal, pour l'inciter à se faire sauter la cervelle. Mais Paulus avait mieux aimé rester vivant et se rendre aux Russes. Je connaissais bien cette convention militaire qui veut que l'on rugisse : « Résistance jusqu'à la mort », tout en calculant le moment propice pour agiter le drapeau

blanc. Paulus nous décevait. Nous jugions la mort bien préférable à la captivité dans les mains de Staline. On apprenait cependant sur les dernières semaines de Stalingrad des précisions terribles, la bataille sans espoir dans l'enfer polaire de la steppe et de la Volga glacées, aveuglantes, des concentrations fabuleuses d'artillerie – cette artillerie, l'arme favorite des Russes – quatre mille canons sur un front de trois kilomètres et demi. Mais enfin, ce n'était pas là, à plus de quinze cents kilomètres de la frontière russe, une victoire décisive. Et en Tunisie, les Anglo-Américains piétinaient, n'avaient pu empêcher la jonction des troupes allemandes débarquées et de l'armée de Rommel, lequel venait de leur flanquer une pile aux cols de Faïd et de Kasserine.

Marcel Déat m'avait demandé de participer à un nouveau « Front », le F.R.N. (Front Révolutionnaire National), dont les assises se tenaient chez lui, et dont l'initiative revenait, si je ne me trompe pas, à un doriote dissident, Barbé, ancien agitateur communiste. Déat présidait, calme, émuissant ses mots sarcastiques, représentant son R.N.P. (Rassemblement national populaire), la gauche de la collaboration. On voyait arriver Alphonse de Châteaubriant, le directeur de « La Gerbe », barbe grise, cheveux de vieux poète, veston noir, éperdu d'affabilité, trébuchant sur sa mauvaise jambe au point qu'à chacun de ses pas on se demandait s'il allait s'agenouiller dans un élan de ferveur ou se casser la figure. Le délégué des francistes de Bucard, Paul Guiraud, fils du vieil historien catholique Jean Guiraud, petit jeune homme mince, nerveux et crispé, m'horripilait par les arguties pointues qu'il retournait contre toute proposition plus ou moins positive. Outre Barbé, il y avait encore deux ou trois comparses dont j'ai oublié les noms et leurs figures.

Le but de ce « Front » était parfaitement raisonnable : grouper les partis de la collaboration, qui déjà maigres restaient isolés les uns des autres, quand ils ne se tiraient pas dans les jambes, ayant hérité de la vieille droite ce penchant fatal à la division. Mais pour que cette tentative aboutît, il aurait fallu que Doriot y adhérât. Or, il s'obstinait à faire cavalier seul, visant à conquérir sur Laval le pouvoir qu'il ne partageait avec personne. Vues chimériques d'un politicien pourtant intelligent, mais qui bâtissait toutes ses combinaisons sur un fond de naïvetés. Il s'était contenté de nous déléguer un de ses lieutenants, Barthélémy, personnage oblique et laconique dont on ne tirerait rien. Je ne représentais que moi-même, à titre « décoratif », et au bout de deux ou trois réunions je n'ouvrais plus la bouche que par convenance. Je m'embêtais immensément, en songeant que la carrière d'homme politique, aux trois quarts absorbée par cette comitardite, ces parlotes, n'était vraiment pas ma vocation. Je ne m'étais rué dans la mêlée que comme un simple citoyen, épouvanté ou indigné par les inepties et les crimes des gens au pouvoir, et qui d'instinct se plantait

en travers du chemin de ces enrégés, pour essayer de les arrêter. Je ne parvins cependant pas à refuser de participer à une réunion du « Front », organisée au Vel d'Hiv ! La vieille et vaste enceinte n'était même pas à moitié pleine. Barbé éructa néanmoins une harangue révolutionnaire de pur style léniniste, comme pour lancer à l'assaut – mais de quoi ? – cent mille insurgés brandissant des armes. Cette faculté d'illusion me manquait. Je me contentai de proférer quelques généralités énergiques (j'ai une bonne voix de meeting, très sonore). Deux ou trois amis, aux opinions flottantes, avaient été curieux de venir assister à mes exercices. Je ne me sentais pas très fier devant eux, à la sortie. Aussitôt après cette séance peu mémorable, le « Front » se disloqua sans bruit, personne n'en parla plus jamais.

* * *

Le printemps se rapprochait. Nous allions retrouver ces longs jours de l'heure allemande, qui reculaient indéfiniment la nuit, si agréables au couche-tard et lève-tard de mon espèce. Dans notre capitale d'aujourd'hui, défigurée, abrutie par l'auto, je me rappelle ce Paris des années noires, qui ne fut jamais plus ravissant, le ciel pur, les perspectives dégagées, les plus jolies femmes converties à la marche, ne dédaignant pas de fouler les trottoirs, les jambes des petites cyclistes, leurs cheveux et leurs robes à fleurs flottant au vent.

L'époque du rutabaga était révolue, avec la grande obsession alimentaire, où les romanciers décrivaient méticuleusement, en salivant, des canapés aux anchois, des croque-monsieur et des tartelettes aux fraises. J'avais gagné un demi-million avec *Les Décombres*. Je comptais donc parmi les favorisés. Mais je n'en éprouvais pas des remords propres à me couper l'appétit. Car le peuple, lui non plus ne souffrait guère. Les expéditions de ravitaillement à la campagne s'étaient admirablement organisées. Les colis de province affluaient aussi jusque dans les quartiers les plus plébéiens. Si la « bouffe » restait une préoccupation un peu écœurante, ce n'était plus par nécessité, mais en manière d'exploit, pour composer des menus dont le pantagruélisme aurait paru indécent sur une table bourgeoise avant 1940, pour exhiber quelque denrée réputée introuvable. Je fréquentais assez peu les restaurants de marché noir, tel le Chantaco de Passy où des messieurs d'âge très mûr ouvraient des yeux de concupiscence enfantine devant les éclairs géants. Je ne tenais pas trop à apporter ma quote-part aux fortunes de ces traiteurs dont l'indécence ne connaissait plus de bornes. Mais on faisait à des prix populaires des frairies d'huîtres, non rationnées. Un lecteur enthousiaste d'Avranches me fournissait en beurre normand à des tarifs de faveur. Un admirateur, négociant à Nuits, m'offrait de

magnifiques bouteilles de Bourgogne, le peintre franc-comtois Jouffroy, que j'avais félicité pour une de ses natures mortes, m'expédiait des saucisses de Montbéliard.

J'aurais pu être plus riche. Denoël me trompait certainement sur le tirage des *Décombres*, qui dut atteindre 100 000 exemplaires, alors qu'il m'en régla 65 000. Sa canfouine ténébreuse de la rue Amélie s'était transformée en une suite de bureaux clairs, spacieux, élégants, meublés de neuf. Céline et moi, ses deux auteurs à succès, faisions les frais de ce luxe nouveau. Denoël m'avait invité à dîner avec ma femme et mon très amène censeur, le lieutenant Heller. Après le dîner, il nous avait fait asseoir sur un coffre espagnol recouvert de coussins, pour répandre ensuite dans Paris que ce siège du collaborateur enragé et de l'officier prussien était bourré de manuscrits d'Aragon, vedette de la maison avant la guerre, et de son épouse la juive russe Elsa Triolet, dont il allait d'ailleurs publier *Le Cheval Blanc* avec le « Geprüft » (*l'imprimatur* de Heller), mais j'avais encore la naïveté de croire les éditeurs sur parole.

Les affaires de *Je Suis Partout* allaient à merveille. Nous atteignions les 300 000 exemplaires, et sans aucun doute cette foule de lecteurs ne nous achetait pas seulement pour savoir jusqu'à quelles ignominies irait notre bassesse. J'avais été furieux l'année précédente de voir tous nos bénéfices engloutis par l'impôt. Sur mon conseil, Lesca avait engagé un conseiller fiscal, ancien inspecteur des contributions bien entendu, qui nous cuisinait une savante déclaration. Nous avions nous aussi fait peau neuve, passé de notre minable local de la rue Marguerin, toute proche de la rue Marie-Rose, où vécut Lénine, à un appartement de grande allure, de sept ou huit pièces, 186, rue de Rivoli, près du Palais-Royal.

Nous bénéficions de la médiocrité des concurrents. Le plus honorable, *La Gerbe*, parue dès le mois de juillet 1940, portait le handicap paralysant de son propre fondateur, Alphonse de Châteaubriant, le gentilhomme de la Brière, prix Goncourt 1911, célèbre pour des romans régionalistes dont je n'ai jamais lu une ligne, le genre m'assommant. Je l'avais rencontré un soir vers 1935 place Saint-Sulpice, alors que je bavardais avec Henri Massis, directeur de *La Revue Universelle*, chez qui je tenais la chronique des beaux-arts. Nous aperçûmes sa silhouette qui dévalait en claudiquant la rue Bonaparte : « Tiens, grogna Massis, je parie qu'il va à la revue (elle était sise rue du Dragon). C'est bien le moment ! Il y a trois mois que je lui ai demandé un article pour la semaine suivante ! » En reconnaissant Massis, Châteaubriant se rua, brandissant des papiers. Il nous tomba dessus hors d'haleine : « Cher ami ! quelle aventure ! Voilà mon article, un peu tard, hélas ! Figurez-vous que je ne me rappelais plus pour quelle publication je devais l'écrire ! » Il venait de

le porter à je ne sais plus quelle revue de démocrates-chrétiens gauchissants, qui l'avaient pratiquement flanqué dehors : « Le choc m'a rendu la mémoire ! » Ce croquis pour donner une idée de l'ordre mental du personnage. Peu de temps après, il était saisi de mysticisme hitlérien, Hitler envoyé de Dieu, portant la marque de Dieu. Sa *Gerbe* reflétait à la fois ses mœurs brouillonnes et son esprit d'illuminé. Les rubriques changeaient chaque mois de titulaire, chaque fois plus incompétent. Le patron vaticinait dans des homélies aussi fumeuses que pompeuses. Jugeant les caricatures indignes de figurer à côté de sa prose, il faisait redessiner les estampes de Dürer – combien de fois n'a-t-on pas vu *Les Quatre Cavaliers de l'Apocalypse* – pour illustrer son journal. Avec cette *Gerbe* à peu près illisible, qui ne pouvait se maintenir qu'avec quelques subsides allemands – certains « Doktoren » appréciaient son sérieux, sa religiosité – nous possédions l'organe bien pensant et académisant de la collaboration.

La Révolution Nationale de Lucien Combelle, ancien secrétaire de Gide, bien que mieux écrite, vivotait petitement. *L'Émancipation Nationale* doriote gardait l'allure d'une feuille de chou électorale de province : le parti de Doriot était aussi incapable que naguère la S.F.I.O. de posséder une presse convenablement fabriquée. Les autres hebdomadaires, *L'Appel*, *Au Pilon*, *Le Franciste* étaient rédigés par des estafiers, des maîtres-chanteurs du plus bas étage, qui assenaient des leçons de haute moralité à la population, déclinaient à longueur de colonnes « Famille, Travail, Patrie », bourraient le reste avec des dénonciations d'épiciers, voire de clochards juifs, que nourrissaient les ragots imbéciles des lecteurs.

Les quotidiens avaient plus de tenue, surtout *L'Œuvre*, grâce à la démonstration quotidienne, écrite au fleuret démoucheté de Marcel Déat, à la gouaille anticléricale, antimilitariste et antibourgeoise que d'autres collaborateurs avaient conservée de leur passage au *Canard Enchaîné*. *Le Petit Parisien*, auquel j'envoyais des articulets alimentaires, était aussi plat et gris qu'avant la guerre. Cousteau avait été nommé rédacteur en chef adjoint de *Paris-Soir* : une promotion dont il ne se doutait pas quand il imaginait cinq ans auparavant une parodie, *Paris-Sucre*, des titres ébouriffants et des faits divers pour concierges sanglotantes du journal de Prouvost et du sucrier Beghin, milliardaire du Nord. Ses nouvelles fonctions ne lui permettaient guère ces drôleries. Il s'était contenté de décorer son bureau – celui de Pierre Lazareff jusqu'en juin 1940 –, avec des photos cauchemardesques de juifs, disposées en frise, la dernière étant celle de Lazareff. Il dépêchait sa besogne sous cette décoration, et gardait toute sa verve pour *Je Suis Partout*. J'avais rencontré avec lui, dans un bureau voisin, son rédacteur en chef, Vidal de La Blache, de la famille des géographes, qui tenait des propos très pessimistes sur l'avenir de

l'armée allemande. Assise près de lui, Carmen Tessier – « encore une souris analphabète qui veut faire du journalisme » disait Cousteau – subissait avec ennui ce cours de stratégie, et dédiait surtout des sourires humblement pâmés à l'auteur des *Décombres*. Nous devions apprendre en 1944 que Vidal de La Blache était résistant, affilié au Deuxième Bureau.

Je lisais peu *Aujourd'hui*, assez inconsistant, plein de gaullistes camouflés mais inoffensifs. Nous connaissions mal son directeur, Georges Suarez. Nous le rangions parmi les collaborateurs mous. Il n'avait participé à aucune de nos campagnes de 1938-39 contre la guerre. On disait même qu'il avait publié à ce moment-là une brochure furieusement belliciste. Il faisait paraître une biographie en plusieurs tomes de Briand, prophète du pacifisme et de l'entente franco-allemande, l'homme que nous avions probablement le plus méconnu.

Les Nouveaux Temps avaient pour eux une bonne mise en pages, de la clarté, des articles substantiels, une diversité de talents peu conformistes, surtout celui de son rédacteur en chef Guy Crouzet. Mais son directeur Jean Luchaire, fils d'un historien plus ou moins maçon, était d'une vénalité notoire, cyniquement noceur, en outre d'une paresse incommensurable. Il ne prenait la plume que pour des articles entortillés, couvrant des manœuvres ramifiées que lui inspiraient les Machiavels embrouillés dans leurs combinaisons.

Nous avions en somme notre contingent d'imbéciles, de lourdauds, de pieds-plats, de cacographes, de parvenus et de faisans, comme tous les partis, mais certainement moins que le Front Populaire, que les gaullistes de Londres, d'Alger et de l'intérieur. Aucune faction politique n'avait encore été, comme la nôtre, soutenue par autant de brillants écrivains collaborant à nos journaux, nous faisant savoir leur approbation : Drieu la Rochelle, engagé sans réserve dans notre bataille, Paul Morand qui allait être ambassadeur de la France occupée à Bucarest, Marcel Aymé qui nous donnait pour *Je Suis Partout* ses meilleurs contes, Jean Giono emprisonné pour antibellicisme en 1939 et dont un de ses romans était publié dans *La Gerbe*, Jacques Benoist-Méchin, le profond historien de l'armée allemande et le créateur à Vichy de la Légion Tricolore, Henry de Montherlant qui nous avait tous devancés avec son *Solstice de Juin*, Marcel Jouhandeau qui nous avait révélé son antisémitisme inattendu, Jacques Chardonne, dont les livres gris et spécieux me tombaient des mains, mais qui passait pour un grand esprit et avait fait le pèlerinage franco-allemand à Weimar organisé par mon ami Epting, Pierre Mac Orlan qui rédigeait le feuilleton littéraire des *Nouveaux Temps*, Jean Anouilh, Edmond Jaloux, le plus ouvert, le plus sensible des critiques. Céline, je l'ai dit, ne partageait pas notre optimisme, mais il n'avait pas pour cela

changé de camp, restait notre prophète, notre drapeau. N'étaient pas négligeables non plus le proustien Ramon Fernandez, inscrit au P.P.F., André Thérive, collaborateur régulier de la *Pavisser Zeitung* allemande, notre ami le charmant André Fraigneau, René Barjavel, mon ami de chez Denoël, qui avait choisi *Je Sais Partout* pour y faire ses débuts avec deux excellents romans fantastiques, *Ravages* et *Le Voyageur imprudent*. À tous ces noms s'ajoutaient une bonne quinzaine d'académiciens. Et si j'étais fort peu guitryste, Sacha, qui avait eu beaucoup d'ingéniosité au cinéma dans son *Roman d'un Tricheur*, ne dissimulait guère ses opinions.

Léon-Paul Fargue ne dédaignait pas de s'asseoir à notre table chez Lipp pour boire son quart Vichy chambré dans un seau d'eau bouillante. Je ne recueillis guère d'ailleurs que des lieux communs de ce poète à l'œil perpétuellement chassieux. Nous avons bêtement écarté Jean Cocteau, qui n'aurait pas eu à se forcer pour célébrer la jeune virilité des Waffen S.S. : si les gouines étaient gaullistes – on les retrouverait sous le calot et l'uniforme bleu des A.F.A.T(4) – la pédale était fort collaboratrice. Alain Laubreaux, qui détestait les pirouettes de « Jean », s'était flatté de faire interdire par un chahut organisé la reprise de sa pièce, *Les Parents Terribles*, pour cause d'immoralité outrageante. Son commando, dont il prenait la tête, réunissait trois bordeliers insignes, l'un d'eux trimbalant sa quatre ou cinquième chaude-pisse, et moi-même stupidement agrégé à cette équipe, alors que je mijotais des textes de l'érotisme le plus cru. Quant à Laubreaux, qui devait donner le signal des sifflets, s'il était père de famille, il s'affichait dans tout Paris avec des maîtresses variables, mais qui toutes se situaient à vue d'œil sur la frontière du putanat. Ces censeurs si qualifiés avaient bien failli reconnaître que la pièce était des plus bénignes et rentrer chez eux sans avoir déroulé leurs oriflammes de la vertu. Mais le chaude-pissard, qui cassait en moyenne deux ou trois nez par semaine dans ses bagarres à Saint-Germain-des-Prés ne tolérait pas les épilogues pacifiques. Il s'était brusquement dressé, en vociférant, au milieu du second acte. Au lieu de l'inviter à se rasseoir – mais il avait le poing fulgurant – nous avons fait chorus. Le rideau avait été précipitamment baissé. Dès le lendemain, le pieux amiral que Vichy avait nommé préfet de Paris interdisait les représentations. Cocteau devenait une victime des fascistes hitlériens. Un intelligent travail.

Jean-Paul Sartre, dont le nom commençait à circuler, ne s'estimait pas déshonoré de publier à la N.R.F. collaboratrice son premier ouvrage important, *L'Être et le Néant*, où les initiés découvraient un disciple des existentialistes allemands qui professaient dans les universités du Troisième Reich. On assurait même qu'il s'était offert à devenir leur propagateur officiel, sous l'égide de nos occupants.

Marcel Arland, Simenon, Henri Mondor, Jean Giraudoux, Maurice Genevoix, Colette, qui avait demandé que je lui fusse présenté à la galerie Charpentier de mon ami et fougueux supporter Raymond Nacenta, pour me dire que *Les Décombres* l'amusaient beaucoup, malgré tous ceux de ses amis que j'y insultais, Edouard Bourdet bien qu'il eût été nommé par le Front Populaire administrateur de la Comédie-Française, cinquante autres moins empanachés ne répugnaient pas à se faire imprimer ou jouer.

À côté de ces illustrations, les exilés, les réfractaires cadennassés quelque part dans leur sombre humeur pesaient peu : les deux ou trois communistes qui pouvaient se dire hommes de lettres, le petit peloton des Juifs de talent, Mauriac aux rancœurs macérées, sans une once de cervelle politique, Bernanos hagard au fond du Brésil, André Breton déboussolé, n'ayant plus rien à dire depuis qu'il avait proféré en style noble l'excommunication des dernières ouailles de sa chapelle. Encore Maurois, issu de Juifs alsaciens patriotes, avait-il tenu à faire savoir de New York qu'il restait fidèle au maréchal Pétain. Et Jules Romains, dont *Le Couple France-Allemagne* me paraissait d'une germanophilie bien osée quand je le lisais en 1935, tout frais paru, à Sarrebrück, au son des marches hitlériennes du plébisciste, Jules Romains aurait-il pris le chemin des États-Unis s'il n'avait épousé une Israélite ? Et Gide qui s'était mis prudemment à l'écart en Tunisie au milieu de ses petits Arabes, semblait fort bien supporter que la Wehrmacht l'y eût rejoint.

La littérature intelligente, les Beaux-Arts avec la plupart des peintres, des sculpteurs – le magnifique père Maillol et sa barbe de vieux berger, Despiau et sa tête de vieux serrurier finaud comme disait Brasillach –, penchaient de notre côté ou en tout cas ne nous repoussaient pas. Nous pouvions nous féliciter d'avoir été parmi les premiers à plaider pour ce maintien de la vie intellectuelle et artistique. Les réticences, les retraits que l'on observait depuis quelque temps parmi les hommes de plume étaient l'effet des difficultés allemandes à l'Est, de la surprise en Afrique du Sud. Si le Troisième Reich avait solidement implanté ses armées sur l'Oural et la Caspienne, s'il avait surtout remis à plus tard l'assaut contre le bolchevisme, laissé les Japonais et les Américains régler entre eux leurs comptes lointains, fait à la seule Grande-Bretagne une guerre par définition interminable et localisée, l'intelligence française eût admis sans beaucoup d'acrimonie et sans remords de cohabiter avec un occupant qui lui aurait seulement réclamé de ne point le vilipender. Et le général De Gaulle, pérorant inlassablement à Londres mais oublié de tous, n'aurait plus servi de cible qu'aux chansonniers sans imagination brocardant à longueur d'année les antiques théâtreuses qui refusent de dételé.

J'avais justement grande envie d'entrer moi aussi par la grande

porte dans cette brillante littérature, de me prouver que je pouvais être un collaborateur, un polémiste fasciste et un pur écrivain. Le succès des *Décombres* m'excitait à la tâche. J'avais fait mon travail de combattant. Dans les articles politiques, je ne ferais plus que répéter moins bien ce que j'avais déjà dit dans mon pamphlet. J'éprouvais le besoin de prendre mes distances avec les pontifes de la propagande, le jeune Français travaillant pour l'Europe, aux bras musculeux, au profil net et noble, opposé aux faciès avachis des métèques, aux bedaines des bourgeois gaullistes. Je voulais m'échapper des simplifications et des redondances du style journalistique. Je souhaitais me nettoyer un peu la cervelle des révélations sur la malfaisance du cabinet de Pétain, des supputations sur les rivalités de la Wehrmacht, du parti national-socialiste, de l'Ambassade, des services économiques allemands : nous avions vite découvert en effet que le Reich autoritaire et unitaire, tel qu'il se manifestait à nous, était divisé en autant de clans que le défunt Front-Populaire espagnol ; contagion peut-être de la démocratie française qui réveillait les instincts anarchiques de ces Germains éloignés du chef – nous les pourririons s'ils nous occupaient encore longtemps – ou bien simplement aspect imprévu d'une dictature ? La situation militaire n'offrait pas matière à des mouvements lyriques, mais pas non plus à des soucis imminents. Les Allemands finiraient sans doute par évacuer la Tunisie, devenue une position excentrique. Mais les Anglo-Américains, avançant à pas de tortue, étaient de bien piètres adversaires contre quelques unités aventurées et hétéroclites. À l'Est, les succès russes s'achevaient avec leur maudit hiver. Une contre-offensive du plus vigoureux style venait de leur reprendre Kharkov.

Il était temps pour moi de m'occuper un peu de choses éternelles.

Je reprenais mes petits cahiers chétifs de *Ni Dieu ni Diable*, à l'entrée du parc lyonnais où j'avais laissé mes deux garçons et ma fille. Aussitôt, ma plume galopait, bien plus vite encore que pour *Les Décombres*, dans le bonheur. Ma foi ! j'avais l'air assez doué pour ce genre-là ! Nous allions passer auprès de ma mère, à Moras, les vacances de Pâques, tardif cette année-là, 25 avril. Le printemps dauphinois était superbe. J'avais abordé la grande retraite de mon principal personnage, tombé amoureux fou dans les circonstances les plus désespérantes. Selon mon projet il devait rester absolument seul très longtemps, durant cent cinquante pages au moins. C'était risqué, mais j'acceptais gaillardement tous les risques. Et puis, pour mon second livre, les lecteurs des *Décombres* me suivraient bien où il me plairait de les mener. En pestant parce qu'il me fallait aussi rédiger un article sur *Goupi-Mains Rouges* de Becker, que j'allais bâcler et que le cher Becker, qui n'avait pas pu attendre pour me montrer son film que le nu mixage fût terminé allait être déçu, j'achevais de remplir sur

n'importe quel coin de table mon quatrième petit cahier.

Mais je ne pouvais pas prolonger davantage ce brouillon. Je venais de recevoir d'un jeune Belge très « collabo », qui travaillait chez Arthaud à Grenoble, quatre ou cinq rames d'un beau papier bleu de Voiron. J'avais eu besoin d'un papier que je respecterais un peu, où ma littérature prendrait un aspect moins provisoire. Je n'avais jamais fait de brouillon jusque-là que pour me mettre en train. Les dimensions prévues de mon roman me commandaient d'établir dès le premier jet un texte qui fût à peu près définitif. Toutes les conditions étaient maintenant réunies pour que je me misse sérieusement à la grande entreprise.

Un beau papier vierge m'a toujours un peu intimidé. J'hésitai quarante-huit heures devant le mien. La sagesse aurait été de retranscrire d'abord au moins les deux chapitres qui étaient presque dans leur forme, et la perfection de cette sagesse de tout reprendre au premier chapitre. Mais j'étais de plus en plus impatient d'aller de l'avant, de m'enfoncer dans mon vrai sujet après les quelques pas que je venais d'y faire. J'avais justement devant moi un passage très difficile, sur lequel j'avais déjà beaucoup réfléchi, et que je considérais comme un des nœuds du livre : la lettre, fin janvier, de Michel amoureux éperdu d'Anne-Marie, à Régis, l'amant mystique de la jeune fille, entreprise dans un sentiment de duplicité, et qui allait engager mon garçon dans le « piège de Dieu ». Il était urgent pour moi de savoir si j'allais être capable de démonter sans m'embrouiller un mécanisme aussi complexe et subtil et aussi dangereux, car je risquais de rendre mon garçon tout simplement répugnant, simulant une crise religieuse pour se rapprocher de la jeune fille idéalement aimée par son meilleur ami. Or, la lettre achevée, après deux jours d'une dramatique rédaction, Michel pouvait s'affirmer sans feindre qu'elle venait de le conduire sur le chemin de Damas.

Je m'isolai avec quelque solennité dans une petite pièce meublée seulement d'une mauvaise table et d'une chaise, au second étage de notre maison, le « pigeonier », à côté du grenier. Je me livrai à une méditation préliminaire, longue et angoissante. Je me décidai par un de ces escamotages dont j'avais déjà usé deux fois pour m'en féliciter après coup. Je ne donnerais pas le texte de la fameuse lettre, qui ne pouvait être qu'une suite de mots incertains, tracés par un gamin de vingt et un ans. Ce qui comptait, c'était le débat intérieur de ce garçon, la description de son état psychologique et moral en train d'écrire dans les tourments une lettre difficile. Mes documents ne me fournissaient aucun repère. Mais j'avais le point de départ et le point d'arrivée. Il fallait que Michel fît ce chemin d'une manière aussi plausible que possible. Je revenais d'instinct au système de rédaction qui était le mien, sans que je l'eusse le moins du monde prémédité,

depuis mon premier article publié, la plus mauvaise manière d'écrire, selon Gide : chaque phrase, voire chaque membre de phrase, composée mentalement avant d'être mise sur le papier, méthode éprouvante pour la tête, mais qui élimine les ratures. J'avancais très lentement, non sans anxiété, car le terrain était très fuyant, mais sans trop de faux pas. En traçant des astérisques après ce redoutable morceau, j'étais assez satisfait du mouvement de l'analyse, de la vraisemblance des associations.

J'éprouvais un vif agrément, après cette épineuse déambulation, à retrouver la psychologie érotique et sentimentale. Je me sentais en verve, je m'accordais quelques brèves facéties. Les variations du souvenir amoureux avaient été souvent traitées. Mais peu importait, elles devaient avoir leur place à cet endroit du récit. Je me contentais d'images simples pour les apparitions d'Anne-Marie. Je ne voulais pas perdre mon temps à entrelacer des métaphores inédites. Ces tarabiscotages étaient bons pour Giraudoux, dont ils constituaient le sujet. Depuis que les hommes écrivent, il y a deux grands courants littéraires : les auteurs qui compliquent une matière simple, ceux qui clarifient une matière compliquée. Je savais déjà que mon livre appartiendrait au second genre. Je ne voulais pas chercher non plus l'innovation technique pour elle-même. J'aurais aimé que l'on pût me faire l'honneur de quelques procédés nouveaux de narration. Je m'y sentais peu porté par nature, à moins que ce ne fût le métier qui me manquait. Mon roman n'était pas une forme singulière, imprévue, conçue *a priori*, et que je voulais remplir avec un thème et des personnages plus ou moins adéquats. C'était une histoire touffue, que je voulais raconter aussi complètement et clairement que possible. Je m'affirmais – un peu pour calmer mes regrets de ne pas suivre l'exemple de Joyce – que cette histoire était suffisamment complexe pour que je ne m'ingéniasse pas encore à la rendre indéchiffrable par des complications de forme. Mon esthétique, au cinéma, en littérature, comme en peinture et en musique, a d'ailleurs toujours été hostile aux procédés qui ne sont pas commandés par une nécessité intérieure, celle de Joyce justement quand il composa son *Ulysse*.

3

Les lecteurs qui n'attendent de moi que des écrits politiques doivent être fort agacés par ces précisions sur un roman qu'ils ne connaissent pas, et les sautent sans doute à pieds joints(5). Mais je veux être véridique. Comme tant d'écrivains, j'avais été partagé depuis l'âge de trente ans entre la politique et la littérature. Celle-ci, longtemps refoulée ou trop incertaine pour s'imposer, réclamait son dû, au moment où le drame mondial dans lequel j'avais tenu mon rôle s'amplifiait encore. C'était peut-être paradoxal. Mais après tout, je suivais exactement le plan que je m'étais fixé en janvier 1941 : témoigner, militer par un livre, puis en entreprendre aussitôt après un autre, qui serait enfin une œuvre d'imagination. Je ne tournais pas le dos à l'actualité, bien qu'elle ne confirmât guère mon optimisme des *Décombres*. J'avais mon mot à dire sur le crime des Américains, qui fournissaient massivement en armes, en matériel, en denrées les Russes ennemis de l'Occident, sur le duel à Alger entre Giraud, cette ganache, et De Gaulle, ce fat que Roosevelt ne pouvait pas supporter. Mais ce n'était que la petite monnaie de mon encrier. J'avais maintenant un adversaire d'une tout autre taille avec qui polémiquer : Dieu.

Comme pour les *Décombres*, j'étais très impatient de faire imprimer, de répandre ces pages qui me semblaient réussies, dans un tout autre registre, où s'élargissaient, s'approfondissaient mes idées, mes sentiments. J'imaginai la nouvelle stupeur des copains, le scandale de maintes bonnes âmes. Je ne ferais aucune concession à personne. Ma notoriété me le permettait, et j'userais à fond de cette faveur. Mais bien que le but fût très loin, je devais m'interdire de galoper. Il fallait que tout fût pesé, que le mot juste vînt chasser la banalité, même s'il tardait beaucoup de répondre à l'appel. Pour arriver à construire ce bouquin-monument, dont je possédais heureusement dans ma tête toutes les épreuves, deux vertus m'étaient indispensables : la patience et la persévérance. Je ne manquais ni de l'une ni de l'autre. En deux

mois et demi, j'avais déjà composé deux cents pages dont je m'estimais satisfait.

Véronique projetait un voyage en Roumanie où son père, qu'elle n'avait pas revu depuis 1938, était tombé malade. Il lui manquait, après plus d'un mois de démarches, les papiers essentiels, cela pouvait demander tout un mois encore que nous passerions aussi bien à Moras qu'à Neuilly.

Nous avions regagné début juillet la vieille maison de Moras pour les vacances qui me déchargeaient de mes rubriques hebdomadaires, et dont je voulais faire profiter aussi largement que possible mon manuscrit. Mais les événements allaient rudoyer l'homme de lettres. Les Anglo-Américains prenaient pied en Sicile presque aussi facilement qu'en Afrique du Nord. Les Italiens, il est vrai, mettaient très peu de conviction à défendre le territoire national, lâchaient pied sur les positions stratégiques, se débandaient. Le 25 juillet, bombe qui n'était plus qu'une demi surprise, mais tout de même d'un calibre et d'une brutalité imprévisibles : Le roi Victor-Emmanuel faisait arrêter Mussolini, mis en minorité la veille par le Grand Conseil fasciste, le complot avait été ourdi et dirigé par le Maréchal Badoglio, ancien chef d'état-major général, par Dino Grandi, président de la Chambre des faisceaux et corporations. Ciano, le gendre du Duce, avait voté contre lui, ainsi que l'élégant Alfieri, ministre de la Culture populaire, qui nous avait reçus avec la courtoisie la plus raffinée à Rome, pour un congrès cinématographique, en avril 1936. Je recevais bientôt deux télégrammes, un de Brasillach, qui me donnait rendez-vous à Paris, l'autre de l'ambassade de Roumanie qui annonçait que le passeport de Véronique était prêt.

Le lendemain, avec Georges Blond, qui tenait le feuilleton littéraire de *Je Suis Partout*, et Henri Poulain, notre secrétaire de rédaction, j'allais attendre à la gare d'Austerlitz Robert qui arrivait de Perpignan, sa ville natale. À peine le tourniquet franchi, il exhala le désespoir qui se lisait déjà sur son visage bouleversé, en même temps que sa fureur. La maison de Savoie serait l'éternelle traîtresse, et le peuple italien l'éternel fuyard de Caporetto. Mais avec la chute et l'emprisonnement du Duce, c'était le fascisme qui mourait. Or, nous étions fascistes. Notre patron, ce n'était pas Hitler, mais Mussolini, quelques fautes qu'il eût commises. Avec lui notre raison d'être disparaissait. D'autant que malgré les assurances de ce salaud de Badoglio, la trahison militaire des Italiens n'était plus qu'une question de jours. La guerre prenait pour l'Allemagne une très mauvaise tournure. Les censeurs interdisaient de l'imprimer. Mais Robert refusait de mentir à nos lecteurs si confiants, qui nous écoutaient, nous suivaient bouche bée. Il fallait donc supprimer de *Je Suis Partout* toutes les rubriques politiques, militaires, le consacrer entièrement à la littérature, aux

beaux-arts. Robert avait déjà esquissé des plans pour cette nouvelle formule.

Je m'étais déjà livré de mon côté à un sérieux examen de conscience. Oui, nous pouvions nous dire fascistes. Nos ennemis avaient été les premiers à nous appliquer le mot, pour nous injurier. Nous l'avions relevé, fait nôtre. Mais derrière le mot, quelles raisons y avait-il ? Aussi loin que je pusse remonter dans mes souvenirs d'adolescent et même d'enfant, j'avais méprisé la démocratie française. Sans doute, à Lyon, au sortir du collège des Pères, à dix-huit ans, sur les conseils d'un vague copain, je m'étais inscrit au groupe communiste « Clarté », par bravade anticléricale et anarchique. Quelques semaines plus tard, un ami véritable, à qui je racontais mon exploit, m'emmenait à une réunion contradictoire de *L'Action Française*. Les orateurs maurassiens tenaient des propos d'une véhémence raisonnable, qui donnaient corps à mes idées encore informes sur le monde. Un prolétaire communiste avait essayé d'y répliquer par quelques tirades d'une grammaire douteuse sur la lutte des classes et les volontés sacrées du peuple qui s'exprimaient par la glorieuse révolution russe. Le tout pour se faire clouer le bec par un des A.F. ; sans méchanceté, en trois phrases. « Tu veux être du parti de ce couillon ? » me dit l'ami. Non pas ! Je confessais ma propre sottise. Je ne savais pas encore que mon choix était fait pour la vie.

Je revoyais mon père, qui bien que notaire votait socialiste parce que les bien-pensants le faisaient bâiller et avait suivi la carrière du socialiste Mussolini, commentant pour moi fin octobre 1922 son journal quotidien qui annonçait le succès de la marche sur Rome : « Mussolini a réussi sa révolution en gardant les mains nettes de sang. C'est un magnifique succès. » Le Duce, en effet, était un révolutionnaire, ce qui sonnait bien aux oreilles d'un garçon de dix-neuf ans. Mais la poésie, la musique, la peinture faisaient déjà l'essentiel de ma vie. Puis je plongerais dans une tempête amoureuse et religieuse qui effacerait pour moi tout le monde extérieur. Durant ces deux années, je ne tolérerais d'ouvrir un journal que pour y lire la lettre de Maurras à Abraham Schrameck, ministre de l'Intérieur qui menaçait de graves sévices les camelots du roi : « Monsieur Schrameck, je vous ferai abattre comme un chien. » Mon goût pour cette prose dénotait peu de dispositions aux finasseries politiques et aux demi-mesures. Je n'oubliais pas « qu'avant la tempête » j'avais participé à plusieurs manifestations de *L'A.F.* au Quartier Latin, où la mode était alors vigoureusement antirépublicaine et antiplébéienne. Pour le transfert des cendres de Jaurès au Panthéon, le gouvernement avait eu la malencontreuse idée de loger au lycée Louis-le-Grand une délégation de mineurs de Carmaux. Les potaches s'étaient ligués contre les pauvres bougres pour leur faire un séjour infernal et en jeter

une dizaine dans le grand bassin du Luxembourg.

La première note politique qui m'eût paru digne de mon journal intime, au huitième cahier, en 1927, louait la virilité du Duce, son refus des illusions sur la nature humaine, sa réponse à l'interlocuteur anglais qui le jugeait bien pessimiste : « Un pessimisme intelligent vaut beaucoup mieux qu'un optimisme inintelligent. » Quand un hasard m'avait fait entrer en 1929 comme critique musical à *L'Action Française*, je m'y étais trouvé d'emblée chez moi. Puisque le retour à la monarchie était une chimère malgré les démonstrations de Maurras, quel pouvait bien être l'idéal de cette maison, sinon de préparer la révolution antiparlementaire et nationale, bref, le fascisme ? Le portrait dédicacé de son chef ornait d'ailleurs en place d'honneur le bureau de Maurras.

Un des maîtres favoris de ma première jeunesse, Élie Faure, avant de se tourner vers le communisme parce qu'il le croyait apte à faire le bonheur du peuple, avait loué dans son *Esprit des Formes* « l'énergie italienne si longtemps traînante et déchue », qui lui apparaissait « comme un des éléments qui donne à l'Europe moderne le plus d'accent ». Il revenait alors d'un séjour dans la Rome fasciste.

Les hommes de gauche, les intellectuels académisables nous avaient rétorqué la minceur doctrinale du fascisme. Mais je me rappelais ces propos vigoureux de Mussolini, dans un de ses premiers discours devant le Parlement, après sa victoire : « On nous a demandé des programmes, mais ce ne sont pas les programmes qui manquent en Italie, se sont les hommes et la volonté pour les appliquer. Tous les problèmes de la vie italienne, sans exception, ont été résolus sur le papier, mais la volonté de les réaliser par les faits a manqué. » Saoulé par les théoriciens stériles qui se chamaillaient autour des plans de leur république idéale, c'était là le langage que j'entendais le mieux. L'empirisme de Mussolini lui avait permis en douze ans de placer l'Italie anarchique, paresseuse, retardataire au rang des grands États modernes, dotée de puissantes industries, d'une agriculture en plein essor, d'une administration rajeunie et obéie.

Le Duce avait toujours professé des idées saines, réalistes. Par sa bouche, le fascisme s'opposait à la lutte des classes, fondait les classes sociales en une seule réalité économique et morale. Il optait pour la qualité contre la quantité, il refoulait le dogme démocratique qui assimilait le peuple au plus grand nombre d'individus et le rabaissait à ce niveau. Au lieu de berner l'électeur par l'octroi de droits illusoire, il l'aidait à accomplir un devoir. Il disait que la liberté abstraite n'existait pas, mais qu'il fallait conserver des libertés précieuses. Il affirmait l'inégalité irrémédiable, mais bienfaisante et féconde, des hommes qui ne peuvent devenir égaux par un fait mécanique et extrinsèque tel que le suffrage universel. Le fascisme surtout

restauroit, exaltait le civisme en persuadant le plus simple travailleur qu'il œuvrait à la prospérité et à la grandeur de la nation indivisible.

Le Duce, formé par Renan, Georges Sorel, Maurras, le socialiste Lagardelle, avait ardemment désiré l'accord latin avec la France. Elle lui avait répondu par le canal de Paul-Boncour – lui-même personnage de guignol – le traitant en pleine Chambre de « César de carnaval », par le député socialiste Renaudel, jetant à la figure d'un député fasciste, au cours d'assises internationales à Genève : « Dans un pays où il n'y a pas de liberté, il n'y a pas de justice. » Les F... du Grand Orient et de la Grande Loge ne pardonnaient pas à Mussolini d'avoir évincé les maçons des fascios, et toléré l'assassinat du député maçon Matteoti, au cours d'une tornade parlementaire qui avait failli le renverser. Ce sectarisme de la III^e République contenait les germes de la guerre idéologique.

Mussolini cependant avait osé le seul geste positif pour la paix et l'équilibre européens, mobilisant en 1934 ses troupes sur le Brenner afin d'interdire à Hitler l'annexion de l'Autriche. C'était l'amorce d'une politique de sauvegarde contre le bouillonnement nationaliste de l'Allemagne. Mais l'année suivante, toujours au nom de l'idéologie démocratique, les deux plus grandes puissances coloniales de la planète, l'Angleterre et la France, exigeaient à la S.D.N. des sanctions contre l'Italie surpeuplée parce qu'elle voulait se créer une colonie dans l'Éthiopie aux trois quarts sauvages, dont l'empereur, l'esclavagiste Hailé Sélassié, devenait du coup l'idole de la conscience universelle. Mussolini, malgré tout, en 1936, lors de l'ascension au pouvoir du Front Populaire, faisait encore des offres de rapprochement franco-italien à Léon Blum, qui lui signifiait en guise de réponse son mépris.

C'était bien la France qui avait jeté de force cet homme dans les bras d'une Allemagne dont les appétits l'inquiétaient, alors que toute notre gauche accrochée au mythe jaurésien de l'Allemagne mère du socialisme marxiste, ne doutait pas un instant que ses congénères prussiens, saxons et bavarois allaient au jour propice, précipiter Hider dans la poussière ! Si Mussolini s'était mis à déployer une francophobie rageuse, réclamant sur la place de Venise Nice, la Tunisie et la Savoie, ne fallait-il pas y voir un âcre dépit, avivé par le sentiment de l'alliance contre sa nature à quoi nous l'avions acculé ?

Devenu le second de Hitler, qui s'était d'abord présenté à lui en modeste disciple, le Duce avait mal tourné. Nous avons toujours fait la part chez lui de la théâtralité nécessaire au pays de Puccini et de D'Annunzio, et que compensait l'élégance de l'uniforme fasciste, cette chemise noire sur vareuse amande si seyante au teint mat, aux visages bien dessinés des jeunes Italiens. Pourtant, lors de mon passage au Cinquième Bureau, dans le printemps 1940, mes officiers, pour

m'éclairer sur « mon » Mussolini, m'avaient montré toute une collection de *L'Illustrazione Italiana*. Sur chaque couverture, s'étalait un Duce roulant des yeux féroces, projetant en avant une mâchoire menaçante, en bras de chemise sur une batteuse de blé, casqué et botté pour exécuter le pas de l'oie, les poings aux hanches sur fond de forum, en surcoût de marin à la proue d'un torpilleur, et dans chacune de ces incarnations d'une grandiloquence consternante pour moi. Je ne pouvais me résoudre à croire que la dictature égarait fatalement ceux qui l'exerçaient.

Fier de son œuvre intérieure, exaspéré par le mépris des démocraties, Mussolini s'était entiché d'une idée nietzschéenne, démentie par les tranchées fétides de 1914-18, encore plus périmée à l'âge des bombardements aériens : la noble nécessité de la guerre, qui virilisait les peuples. On concevait qu'il l'eût opposée à la métaphysique vagissante de la paix éternelle, de mode vers 1930. On ne comprenait plus qu'il se fût acharné à la mettre en action, après qu'il eut été le sage initiateur de Munich, qui renversait le plan des démocrates bellicistes. S'il avait voulu se comporter avec l'Allemagne en vrai camarade de combat, il aurait dû attaquer la France le 3 septembre 1939. Mais il savait combien cette guerre était impopulaire dans son pays. En mai 1940, j'avais dépouillé au Cinquième Bureau des centaines de lettres d'Italiens à leurs parents émigrés, interceptées par le contrôle postal, toutes emplies de gémissements sur l'éventualité d'un conflit avec la France, plaçant leur espoir dans le Saint-Père et la Madone pour conjurer cet affreux malheur.

Mussolini était trop intelligent pour ne pas avoir pesé qu'en décidant en juin 1940 d'attaquer la France vaincue, tombée à terre, il prenait figure de chacal. Mais sa soif de venger, même basement, sans aucun risque, tant d'humiliations, l'avait emporté. Il voulait surtout ce qui était politiquement admissible, que l'Italie prît place à la table de la victoire et en tirât son profit. On savait que la mollesse des troupes italiennes aux alentours de Menton, et devant nos défenses des Alpes pourtant si pauvres, l'avait mis en fureur, mais rendu à son réalisme, fait redescendre « du rêve de sa vie, la gloire sur les champs de bataille », selon son gendre Ciano. Le Führer avait d'ailleurs fort contribué à rabattre ses visées. Les conditions d'armistice de l'Italie furent très modérées, au dépit de certains politiciens français, dont le pantin Lebrun, qui espéraient que leur dureté amènerait la rupture des négociations avec l'Allemagne, auxquelles ils ne pouvaient pas se résoudre, malgré l'anéantissement de nos armées. Au lieu de toute la rive gauche du Rhône, de la Savoie à Marseille, de la Corse, de la Tunisie, l'occupation italienne se réduisait à l'infime lambeau de territoire gagné au combat, et s'était faite durant trois ans, invisible ou

très amène quand il lui fallait absolument se manifester.

Après Caporetto et Guadalajara, les piteuses escarmouches contre nos fortins alpins, la déculottée en Grèce, la médiocre attitude de la plupart des unités en Libye, et maintenant la débandade en Sicile : les soldats italiens ne valaient pas grand-chose pour les guerres du xx^e siècle. Je m'abstenais cependant des sarcasmes habituels à l'endroit d'un peuple dont le sang coulait dans mes veines par mes aïeux maternels les Napolitains Tampucci, qui avait appris la poésie et la peinture à l'Europe, conduit l'épopée artistique et intellectuelle de la Renaissance, qui avait su faire aussi sa révolution contre une démocratie pourrie, alors que les poilus de Verdun et de la Somme, si valeureux sous les armes, s'en étaient montrés incapables. On ne pouvait lui en vouloir de ne pas ressusciter, après deux mille ans, la Rome des légionnaires, comme l'avait sans doute espéré le Duce. Ce peuple frugal et gai n'éprouvait aucun besoin de conquête. Son soleil lui suffisait. Ses gouvernants l'avaient précipité par deux fois, en 1915 et en 1940, dans des guerres dont il ne comprenait pas le but, qui ne lui apporteraient rien, et la seconde fois dans le camp de ces « Tedeschi » avec qui il n'avait pas un seul atome crochu, dont la race avait opprimé ses plus belles provinces durant plus de la moitié du xix^e siècle. On pouvait bien l'absoudre de faire cette guerre-là sans convictions.

Mussolini aurait dû le deviner. En se rangeant aux côtés de l'Allemagne combattante, il n'avait fait que lui imposer des charges inutiles, retarder son attaque contre les Soviets, en lui imposant de venir à son secours dans cette déplorable campagne grecque qu'il avait déclenchée de son propre chef.

Cependant, ni ses lourdes fautes d'Espagne ni celles de Russie n'avaient diminué la stature de Napoléon. Le Duce de 1922, de 1930, de 1934 restait un grand homme, malgré ses erreurs à vouloir entraîner l'Italie hors de sa destinée, de sa nature. Son sort présent était une tragédie qui nous endeuillait. Roosevelt pouvait fort bien se le faire livrer par le petit roi traître, l'exhiber aux États-Unis dans une cage en fer, l'abandonner aux crachats de la foule, de l'Atlantique au Pacifique. Mais après que nous avons développé avec amertume et tristesse ces considérations, je devais m'avouer que je déchiffrais mal la réaction de Brasillach au drame. J'aurais compris que notre ami nous dît : « La chute de Mussolini est pour l'Allemagne le commencement de la fin. Elle perdra la guerre, dans un grand fracas de catastrophe. Nous avons cru à sa victoire, fondé sur cette quasi-certitude toute notre action, pour que la France fit une meilleure figure à l'heure du grand règlement de comptes, parce que les buts de guerre de Hitler, avec la destruction du bolchevisme, étaient en grande partie les nôtres. Nous n'avons plus aucune raison de nous

accrocher à une cause fichue. Passons en Espagne, où nous possédons de nombreuses amitiés, où le régime nous accueillera bien, ne nous jouera jamais de mauvais tours. C'est la solution des vrais politiques, de Lénine quand il pensa, très logiquement, que Kerinski allait le faire fusiller en juillet 1917 et qu'il se cacha en Finlande. Elle nous laissera vivants et utiles pour d'autres tâches qui ne manqueront pas après une victoire des Russes. De toute façon nous conserverons notre liberté de jugement. » Je me serais sans doute rallié à ce réalisme. Mais je ne voyais pas du tout l'intérêt de publier encore *Je Suis Partout* en le bouleversant, en le défigurant, ce qui ne tromperait personne, et surtout pas nos ennemis après notre engagement forcené qu'ils ne nous pardonneraient jamais. Mieux valait se saborder, et se disperser dans la nature, de préférence dans la nature étrangère, car on pourrait craindre les repréailles des Allemands, qui ne manqueraient pas d'interpréter ce sabotage comme une trahison.

J'eus la faiblesse de ne pas soutenir franchement ce point de vue. Je me contentai d'exposer que *Je Suis Partout* devait continuer sans changement, ou disparaître, ce que les circonstances, si fâcheuses fussent-elles, n'exigeaient certainement pas.

Véronique partait pour Bucarest à la fin de la semaine. Je ne me séparais pas d'elle pour deux longs mois sans appréhension. Elle allait traverser une partie continuellement bombardée de l'Allemagne, mais ce voyage n'était pas une fantaisie, il lui tenait à cœur et je savais qu'elle ferait route avec Paul Morand qui partait prendre possession de son nouveau poste d'ambassadeur en Roumanie. Après son départ, je retournai le plus vite à Moras, où mon manuscrit m'absorba immédiatement.

On commençait à parler en Dauphiné des maquis qui se constituaient dans les bois, les montagnes, grossis par des garçons sans la moindre idée politique, mais qui ne voulaient pas être agrafés par le service du travail obligatoire et embarqués pour les usines allemandes. J'avais très peu conscience du danger que ces bandes pouvaient faire courir à un collaborateur aussi notoire que moi. J'étais allé voir à Aubenas, à bicyclette, une vieille Peugeot sans dérailleur, mais avec laquelle je parvenais à moudre mes cent kilomètres dans un après-midi, mon plus vieil ami, René Gontier, mon premier initiateur à la poésie durant nos années de collège, et qui avait publié juste avant la guerre chez Denoël un livre pittoresque et raisonnable, *Vers un racisme français*. J'étais revenu par la route désertique du col de l'Escrinet. Des gendarmes en patrouille, de mine soupçonneuse, m'avaient interpellé, Mon rucksack abritait un pistolet de 7-65. Je l'exhibai aux pandores qui faisaient mine de me fouiller, avec mon permis de port d'armes, rédigé en allemand. Ces gendarmes ne devaient pas encore appartenir à la résistance, et me reprochèrent seulement avec un air offensé de

posséder des papiers inintelligibles pour les autorités françaises. Mais en traversant Saint-Vallier, à la nuit tombée, j'évitai de justesse un groupe compact de jeunes maquisards qui prétendaient faire la police sur la nationale 7, et terrorisaient à grands hurlements un autre cycliste dont la conscience était sans aucun doute beaucoup plus pure que la mienne.

Robert m'expédiait à Moras lettres sur lettres, pour me convaincre très affectueusement que nous ne pouvions plus écrire d'articles politiques à *Je Suis Partout*. Je lui répliquais à la galopade par d'autres arguments auxquels je ne croyais qu'à moitié. La controverse s'embrouillait tellement qu'il me fallut faire un nouveau saut à Paris. Je m'aperçus que Robert avait changé d'objectif. Il ne s'agissait plus de transformer *Je Suis Partout* en journal purement littéraire, dessein chimérique comme je l'avais vu tout de suite, mais de l'abandonner en chœur. Robert, soudain, ne voulait plus travailler avec Charles Lesca, notre administrateur richissime, possédant des élevages et des usines de corned-beef en Argentine, – le journal ne lui avait coûté que 50 000 francs en 1936, quand la maison Fayard en avait suspendu la publication – et qui souhaitait prendre le titre de directeur. Outre cette ambition jugée inadmissible, Robert l'accusait de tripotages dans nos finances. Il alléguait précisément une histoire de pièces d'or, constituant une réserve commune, et qui n'avaient pas été distribuées.

On échappait ainsi au reproche de lâcheté qui devait tourmenter Robert. Mais le prétexte me paraissait aberrant. Les mauvaises langues disaient souvent que pour Lesca, qui avait passé la moitié de sa vie en Argentine et en Uruguay, *Je Suis Partout* était d'abord l'occasion de ne plus seulement rencontrer que des Sud-Américains dans sa maison d'Auteuil. Mais cette vanité l'avait conduit dans beaucoup de risques, courageusement affrontés. Il avait été arrêté avec Alain Laubreaux au début de juin 1940 par Georges Mandel, quand ce ministre assouvissait sur quelques journalistes la rage d'être en train de perdre sa guerre tant désirée. Il avait fait l'exode à pied, menottes aux mains, au milieu de la cohue des prisonniers de la Santé précipitamment évacuée, encadré par les gardes mobiles qui fusillaient les traînards. S'il voulait un titre honorifique pour marque de sa fidélité, je n'y voyais aucun inconvénient. De toute façon, nous resterions les maîtres de la ligne du journal, et de sa composition à laquelle Lesca n'entendait rien. D'autre part, c'était une sottise que d'attaquer la probité de cet archi-millionnaire, qui avait très sagement administré notre caisse. Trop sagement même. Deux ans plus tôt, je m'étais irrité de le voir maintenir nos minuscules appointements d'avant guerre, alors que nous triplions notre tirage, qui grimpait de semaine en semaine. C'était alors Robert qui l'avait vivement soutenu contre moi.

Mais notre ami s'entêtait dans sa mauvaise querelle, appuyé par

Georges Blond et surtout par Henri Poulain, notre secrétaire de rédaction, le seul de notre équipe qui fût sans talent de plume, Normand procédurier, tirebouchonné, animé contre Lesca d'une haine prolétarienne. J'aimais Robert, je comprenais son besoin de ne pas tromper nos lecteurs. Mais je me sentais incapable de prendre parti dans une bagarre aussi mal engagée.

J'allai voir Alain Laubreaux pour connaître son sentiment. Laubreaux était arrivé chez nous en 1936, venant de la gauche – il conservait la rubrique littéraire de *La Dépêche de Toulouse* radicale. Nous lui avions fait d'abord grise mine. Pour l'avoir vu embrasser à Saint-Germain-des-Prés un vieux socialiste à barbiche, lavallière et feutre noir, je lui attribuais des relations répugnantes. Mais il était patronné par Gaxotte, et sa faconde avait eu assez vite raison de nos préjugés. Après sa série de reportages dans *Candide*, publiée en volume sous le titre *La Terreur Rose*, on ne pouvait plus douter de son dégoût violent pour les pantins du Front Populaire et leur phraséologie. Il ne comptait que cinq ou six ans de plus que nous, mais bien davantage dans l'ordre des générations littéraires. Comme Henri Béraud, dans le sillage de qui il avait débuté avant une brouille fracassante, il appartenait à l'école de la phrase oratoire, aux antithèses et aux grondements hugolesques. Nous n'en goûtions pas moins cette véhémence ornée, ces flux et reflux d'épithètes. Il possédait un génie du journalisme à l'emporte-pièce, bouleversait en quatre coups de crayon bleu nos mises en pages trop classiques, les corsait de ses calembours en français ou en latin dont nous nous esclaffions (sur moi, après *Les Décombres* : « Castigat ridendo Maurras »). Jaloux, susceptible, terriblement médisant, pouvant briser une amitié pour faire un mot, il était difficile à vivre. Je me flattais d'avoir été à peu près le seul de notre équipe qui n'eût eu aucune pique avec lui, alors que les occasions ne m'en auraient pas manqué si j'avais été aussi pointilleux que lui. Sa chronique dramatique de *Je Suis Partout* était son cheval de bataille, le socle de sa renommée. Il n'y montrait guère plus de discernement que d'équité. J'allais être obligé bientôt de lui faire rectifier son tir, au cours d'une longue discussion, à propos de l'émouvante *Antigone* d'Anouilh, dans laquelle il subodorait un éloge des maquis. Presque toutes les formes de talent l'inquiétaient, comme si elles lui eussent assigné sa vraie place de créateur qui était médiocre. Il avait commis en 1942 un mélo grotesque sur l'affaire Stavisky, *Les Pirates de Paris*, nul pour le dialogue, la progression et même la satire, monté à l'Ambigu avec trois chaises de paille et une table de bois blanc qui figuraient tour à tour un salon du grand monde, un hall de palace, un tribunal, joué en guignol par des cabotins fourbus. Il avait signé cette insanité du pseudonyme de Michel Daxiat, mais sur lequel personne ne se méprenait dans Paris. Il

avait pourtant poussé l'effronterie jusqu'à consacrer un de ses feuillets de *Je Suis Partout* à ce M. Daxiat, en débattant du faible et beaucoup plus amplement du fort de son ouvrage. Or Laubreaux, tout en étant haï dans le monde des théâtres et de la presse, y inspirait une telle terreur, que hormis une vague feuille socialiste pas un journal n'avait relevé son indécence. Une telle impunité me chiffonnait beaucoup pour nous tous. Si personne n'osait plus nous renvoyer la balle, la polémique deviendrait fade, ou même un peu dégradante.

Avec tous ses défauts cependant, Laubreaux pouvait atteindre à une verve grandiose dans l'éreintage, où il réglait de vieux comptes et qui déviait soudain sa critique théâtrale dans une orageuse et succulente digression. J'ai retrouvé de lui un portrait de M^e Maurice Garçon – quels griefs assouvissait-il ainsi contre ce pâle avocat ? je l'ai oublié – auprès duquel le plus sauvage vitriol de Léon Bloy n'est qu'un vinaigre assez anodin, et qui, republié dans un journal de 1972, provoquerait sur le lecteur de notre presse anémiée et chafouine la même stupeur qu'une bombe éclatant derrière son fauteuil.

Moins imprévisible dans ses humeurs, Laubreaux aurait dû prendre le parti de Robert. Après avoir été le compagnon de chaînes de Lesca, il lui avait voué une animosité vigilante, comparaît le grand sombrero que portait ce Basque d'Argentine au mancenillier qui stérilise le sol sous ses branches. Mais il ne désirait plus du tout se séparer, de ce personnage qu'il avait tant ridiculisé dans le privé. Comme moi, il jugeait que Robert faisait une fausse manœuvre. Et il y avait certainement aussi de la superstition dans sa virevolte. L'année précédente, un jour où nous nous promenions tous deux, il m'avait confié : « Brasillach m'inquiète. À trente-trois ans, sa perpétuelle nostalgie de la jeunesse enfuie, ce n'est pas naturel. Il porte un signe funeste. Je crains que sa vie ne soit courte. S'il y avait un retour de flamme qui nous mît en danger, lui il n'en réchapperait sûrement pas. » Je constatais maintenant que Laubreaux, sans me le dire, ne s'embarquerait pas avec ce compagnon « marqué ». Peut-être même éprouverait-il un secret soulagement à le voir s'éloigner.

Je regagnai encore une fois Moras, très irrité par ces voyages inutiles, que rendaient encore plus fastidieux la lenteur, l'irrégularité des trains sur les voies où se multipliaient les sabotages. Les communiqués de l'O.K.W. signalaient des raids meurtriers des bombardiers anglais et américains sur les grandes villes allemandes. Les événements d'Italie devenaient encore plus noirs. Le 3 septembre, les avant-gardes de Montgomery traversaient le détroit de Messine et débarquaient en Calabre. Les croisés de la démocratie envahissaient maintenant le continent. Le 8 septembre, Badoglio, signait l'armistice avec ces envahisseurs, consommant la trahison italienne. À cette nouvelle, la Corse se soulevait aussitôt contre ses maigres garnisons

allemandes. Le lendemain, l'Américain Clark prenait pied à Salerne. Pendant quarante-huit heures, je n'en menai pas très large. Puisque les débarquements, réputés impossibles dans les guerres modernes réussissaient aussi bien, les Américains n'allaient-ils pas surgir sur les côtes de Provence, qui ne devaient pas être solidement défendues ? Je serais coincé dans mon village, où je ne trouverais plus aucune sécurité. Les Morassiens venaient d'entendre ma condamnation à mort par la radio de Londres. Plusieurs vieux copains me refusaient violemment leur main, en proférant que j'étais indigne de la mémoire de mon père, qui avait été de son vivant l'homme le plus populaire, le plus respecté du pays. Pour me raffermir, j'écrivis d'un trait de plume et envoyai immédiatement à *Je Suis Partout* un article presque testamentaire, *L'Espérance est fasciste*. J'envisageais pour la première fois la défaite de notre camp, auquel nous refuserions de survivre : « Si notre sort devait être de boire la ciguë du juste... » Mais quoi qu'il arrivât, nos principes demeurerait et seraient repris. Les échecs n'altéreraient pas leur vérité. Dans mon esprit, ces lignes pouvaient être aussi un appel à la réconciliation dans notre journal, à l'unité retrouvée devant les menaces de l'ennemi.

Le 12 septembre, brusque bouffée de joie. Mussolini était délivré, arraché du Gran Sasso, à plus de deux mille mètres, par un superbe exploit du commando S.S. de Skorzeny, dont on apprenait ainsi le nom. À la radio italienne explosaient des harangues, des cris : « Il Duce ritorna a noi ! », suivis des fanfares de cirques qui célèbrent là-bas l'enthousiasme martial, l'héroïsme... Devant mon poste je vibraï à cette allégresse. L'événement ne résolvait rien dans la situation militaire. Mais quel excellent tour joué aux Anglais et aux Yankees, dont la proie s'échappait ! Bien des coups de théâtre étaient encore possibles. Je me félicitais de ne pas avoir flanché. Et puisque le Duce nous revenait, quelles raisons aurions-nous eu encore de prendre le grand deuil du fascisme comme le voulait Brasillach ?

Mon manuscrit, que je n'avais lâché qu'en grommelant pour chacun de mes voyages, profitait aussitôt de mon réconfort. Étrange jeu de bascule entre les grandes heures historiques, l'invasion de l'Italie, la catastrophe puis la revanche d'un des plus fameux chefs d'État du monde, et le trio de deux étudiants et d'une gamine de dix-huit ans, scrutant leurs méandres sentimentaux, s'interrogeant sur la grâce sanctifiante et fredonnant les thèmes de Tristan en buvant de la limonade tiède dans un caboulot lyonnais, aux vacances de Pâques 1925... Mais je me retrouvais aussitôt d'aplomb dans leur compagnie. Je savais où je les conduisais, j'avançais avec eux régulièrement, attentivement, à la cadence de deux à trois pages par jour et surtout par nuit.

Cependant, à Paris, le conflit interne de *Je Suis Partout* demeurait

aussi aigu. Je recevais de Robert des lettres de plus en plus véhémentes contre Lesca. Mon papier sur l'espoir fasciste était tombé dans un puits d'indifférence. Les « conjurés » n'avaient plus d'oreille pour les bruits étonnants du monde et de la guerre. Un « sanhédrin » – nous appelions ainsi nos réunions importantes – allait se tenir rue de Rivoli à la fin du mois pour vider le débat. Dans la dernière semaine de septembre, j'achevais donc mes vacances et je rentrais à Paris pour tout l'hiver, sans me douter que je ne reverrais plus Moras avant treize ans.

J'étais encore indécis sur le parti que j'allais prendre, divisé entre le souci de ne pas décevoir l'amitié de Robert et l'amertume de rompre avec un journal que j'avais contribué à ressusciter deux fois, où je m'étais battu avec tant d'ardeur, durant huit ans, dont nous avions fait notre drapeau pour nos amis et nos ennemis. Mais je n'étais pas insensible non plus à la tentation d'abandonner une partie douteuse, de me préoccuper enfin d'assurer ma sécurité, et de m'enfermer dans ma littérature, devenue ma seule passion, ma seule ambition.

Cette journée de fin d'été était magnifique. Ce rapide filait assez bien. Au wagon-restaurant, plein d'officiers et de troupiers allemands fort détendus, je déjeunai en face d'un « Fallschirmjäger » de vingt ans, qui portait l'insigne de la campagne de Crète. Je me fis raconter par lui dans un allemand que je comprenais presque entièrement cette victoire de 4 500 blancs-becs comme lui, tombant du ciel, sur 30 000 Angliches solidement armés et retranchés.

En gare de Dijon, notre train fit une longue pause. Un convoi d'artillerie allemande était à l'arrêt devant nous, sur la voie descendante. On savait que l'O.K.W. paraît énergiquement à la défection italienne, expédiait des troupes d'élite vers la Calabre. Les artilleurs portaient comme l'Afrika Korps la chemise et le short de couleur sable. Près d'un canon un jeune gars athlétique, casqué, les mollets nus, le mousqueton contre la cuisse, montait la garde sous le soleil. Non, ce n'étaient pas les images d'une armée qui baisse les bras. Mon train repartit. Je restai debout dans le couloir. L'Allemagne, malgré ses revers, conservait sa puissance de réaction. Sans doute, elle ne pouvait plus gagner militairement la guerre. Mais elle avait encore bien des moyens pour ne pas la perdre. L'histoire va rarement en ligne droite. Ce serait peut-être au dernier quart d'heure que nous autres, les « collabos », aurions à jouer le rôle décisif qui nous avait toujours échappé. Allais-je désertier quand l'aventure se corsait ? Cela ne me ressemblait pas. Et puis, quitter *Je Suis Partout* quand nous y récoltions enfin le profit de tant d'années d'abnégation, d'articles à trois kopecks, qui nous mettaient au ban de la presse... À mi-chemin entre Dijon et Paris, je me cognai les poings l'un contre l'autre. Arrive qui plante, c'était dit. Je ne quitterais pas le journal. Et j'éprouvai aussitôt le plus

À peine étais-je rentré qu'un de nos plus solides amis, notre chroniqueur médical le docteur Paul Guérin, tombait grièvement blessé en sortant de sa maison, quai d'Orsay, par les balles de plusieurs communistes. Il avait eu l'artère axillaire coupée, s'était vu mourant d'hémorragie en quelques minutes, allongé sur les dalles du hall. Puis il avait compris qu'un caillot venait de se former providentiellement, arrêtant le sang. Avec beaucoup de flegme, il avait dirigé son transport dans une clinique proche, où on l'avait aussitôt opéré. Il échappait à la mort, mais perdait aux trois quarts l'usage de son bras droit. J'étais particulièrement lié d'amitié avec lui. Je savais qu'il était persuadé depuis 1941 que les Allemands perdraient la guerre, mais qu'il n'avait pas voulu nous quitter, par fidélité à ses idées. C'était le premier de notre bande qui fût victime d'un attentat. J'espérai un moment que cette agression ramènerait les dissidents au sentiment de solidarité, au besoin de serrer nos rangs. Mais Guérin leur importait peu. Ils étaient butés. Ils ne voulaient plus rien entendre, sinon de fuir *Je Suis Partout*, de le démolir. Pour passer immédiatement à *Révolution Nationale*, l'hebdomadaire de Lucien Combelle, puisque telle était leur dernière décision. Abandonner pour une feuille chétive un journal célèbre, en pleine prospérité, qui était notre œuvre. On ne pourrait pas les accuser de désertion, mais leur manœuvre n'avait plus le sens commun. Ils ne se mettaient pas à l'abri. Ils offraient à l'ennemi le spectacle réjouissant d'une scission. Je n'y comprenais plus rien. J'étais persuadé que Robert seul aurait fait réflexion sur l'illogisme de son attitude. Il agissait sous l'ascendant de Poulain, difficilement explicable par la médiocrité de ce personnage qui n'avait d'autre don que sa casuistique, et profitait, pour l'entortiller, du désarroi moral, de la délicatesse intellectuelle de notre ami.

J'avais eu le tort de ne pas rompre catégoriquement avec cette cabale. J'étais maintenant tiraillé des deux côtés. Robert, sentant mes réticences, voulait m'arracher une promesse qui ne pouvait plus passer ma bouche. Cousteau m'invitait à dîner, et me disait : « Je n'ai pas à te flatter. Tu sais très bien qu'avec *Les Décombres* et ta chronique de cinéma tu es devenu le pilier du journal. Je pense que tu es trop raisonnable pour t'en aller, et je compte beaucoup sur toi. Si tu t'en vas, ce sera une catastrophe. Mais je ferai paraître *Je Suis Partout*. Même si je devais rester seul, je le rédigerais de la première à la dernière ligne. J'y suis absolument décidé. »

Le « sanhédrin », dans le grand salon de la rue de Rivoli, fut

consternant. Je desserrai à peine les dents. J'étais humilié pour nous tous. J'en voulais beaucoup aux conjurés de nous faire dégringoler, nous les plus purs et les plus durs, à cette parodie d'assemblée démocratique. Il y eut débat ! On émit un vote « nègre blanc » digne d'un congrès de radicaux. Cousteau, Jeantet, moi-même et deux ou trois autres, nous renouvelions notre confiance à Robert, qui avait exposé ses griefs aussi malaisément que possible, mais nous ne parlions pas de le suivre, et nous ne désavouions pas formellement Lesca, à qui nous n'avions du reste rien de positif à reprocher.

Robert, Blond et Poulain restaient isolés, visiblement dépités. J'avais les nerfs à fleur de peau. Ils m'entraînèrent jusqu'à une terrasse de café devant la Comédie-Française. Ils savaient déjà que j'étais décidé à publier dans le prochain numéro de *Je Suis Partout* un éditorial sur l'attentat contre mon ami Paul Guérin, et s'y résignaient de mauvaise grâce : « Mais tu ne leur donnes plus le cinéma, n'est-ce pas ? Ta place est retenue à *Révolution Nationale*. On attend ton Vinneuil pour la fin de la semaine. » Cela devenait un vrai siège, je ne parvenais plus à placer un mot. Quand ils commencèrent à se fatiguer, je leur dis : « Écoutez, je suis un homme libre. Cette séance de tout à l'heure m'a horripilé. Que *Je Suis Partout* finisse ainsi, je n'arrive pas à l'admettre. Je rentre chez moi pour réfléchir posément et voir ce que j'ai à faire. »

Je le savais déjà, mais je ne pouvais pas me résigner à une rupture, qui me navrait, avec Robert, et je ravalais les sèches cruautés que j'avais sur la langue.

Je me déplaçais dans notre appartement solitaire de Neuilly. Véronique prolongeait d'un mois encore son séjour en Roumanie. J'étais plus impropre que jamais aux besognes domestiques. Un camarade du journal, Bozonnat, qui servait d'adjoint à Lesca, entendant que je me plaignais de mon veuvage, me dit : « Viens donc habiter quelque temps chez nous, à Rueil. La maison est grande. Il y a plusieurs chambres d'amis, tu choisiras celle que tu voudras. Tu pourras écrire jusqu'à cinq heures du matin si ça te chante. » J'avais accepté, à la condition que je fixerais moi-même le prix de la pension.

Cette famille de modestes bourgeois était charmante. Une admirable grand-mère passait huit heures par jour à son fourneau, préparait des frichtis succulents. Elle pétrissait et cuisait chaque matin le pain blanc, disparu même des plus fastueux restaurants. J'en dévorais près de deux livres par jour. J'étais très affamé après deux mois de régime Spartiate à Moras où ma mère se débrouillait mal, entre les épiceries dégarnies et les paysans qui ne vendaient plus rien, accumulaient des réserves comme pour une interminable disette. On respectait dévotement mon travail, dans ma chambre à la fenêtre ouverte sur de grands arbres.

J'approchais de la 500^e page de mon manuscrit, et je n'avais pas accompli, je le savais, le quart de ma route. Je commençais à m'alarmer, non pas de ces proportions, mais de mes minuties psychologiques. « Déplier l'éventail », selon ma règle initiale, c'était fort bien. Mais à force de dépliages, ne tomberait-il pas en miettes que personne n'aurait la patience de reconstituer ? Par une sorte de pressentiment, je n'avais emporté avec mes papiers qu'un seul livre, dans l'édition de la Pléiade, *Lucien Leuwen*, jamais lu encore, lacune inqualifiable chez un stendhalien de vocation, à mettre sur le compte de ma vie harcelée. J'avais demandé à Cousteau de me le prêter. Je lui consacrais un moment de ma matinée, où, couche-tard, je suis toujours un peu creux. Bouquin exquis d'abord de vivacité, de

désinvolture, d'impertinente pertinence, quand j'eus attaqué les chapitres sur la passion muette de Lucien et de M^{me} de Chasteler, ce diagramme infinitésimal des moindres frémissements de deux sensitives, je fus tout à fait rassuré sur mon propre travail. Stendhal m'encourageait à pousser aussi loin qu'il me plairait mes analyses, pourvu que la fioriture littéraire n'y empiétât pas sur la réalité vivante : il me battrait toujours en minutieuses subtilités, ses « miniatures », disait-il.

C'étaient des jours pleins, féconds, où rien ne détournait du labeur. J'allais me dégourdir un peu en emmenant la petite fille de la famille dans les allées de la Malmaison, en lui expliquant les souvenirs napoléoniens du musée. Je ne consacrais guère plus d'un quart d'heure de bavardage par jour aux événements d'un automne si serein et lumineux dans cette banlieue. Nous nous inquiétions surtout de l'aggravation des bombardements anglo-américains sur l'Allemagne. Les ripostes de la Luftwaffe semblaient faibles. Mais on parlait d'une arme secrète de représailles, foudroyante, que l'Allemagne se préparait à déclencher : « C'est peut-être en ce moment, disait Bozonnat, l'heure H pour la grande dégelée sur la gueule des Angliches. » Tels étaient les soucis et les espérances, en cet octobre 1943, de deux collaborateurs décrétés, que la destruction instantanée de Londres aurait comblé d'aise.

À *Je Suis Partout*, le départ des dissidents ne nous avait pas fait perdre un lecteur. Nous avions bien fanatisé notre public. Cousteau devenait rédacteur en chef à la place de Robert, Lesca prenait son titre convoité de directeur, purement honorifique, comme prévu. Nous inaugurons même un conseil d'administration d'une dizaine de membres, qui examinerait deux fois par mois les affaires aussi bien que la matière du journal. Je prenais beaucoup de goût à m'occuper de nos finances, alors que je n'ai jamais rien entendu aux miennes.

* * *

Véronique rentrait au début de novembre. Elle rapportait des trésors dans ses valises, des petites côtelettes de porc fumé, de gigantesques salamis, du café qui embaumait, du chocolat, du tabac au miel (la Roumanie, alliée de l'Axe, regorgeant en tout temps de denrées, était une vraie Suisse d'Orient), mais aussi de sombres images de l'Allemagne pilonnée par les forteresses volantes. Elle avait traversé Mannheim en ruines, les voyageurs allemands dans le train ne parlaient que des destructions. Nous avions une demi-douzaine de jeunes cousins officiers sur le front de l'Est. L'un d'eux avait été tué, un autre blessé à Stalingrad. La Garde de Fer s'était fait décimer intrépidement dès le début de la campagne. Bucarest restait cependant

bourdonnant de vie, de parties fines, de galanteries, d'élégance.

À Alger, De Gaulle éliminait le grotesque Giraud. Comme nous l'avions observé dès l'été 1940, autour de Londres se reconstituait la III^e République des jours les plus fétides, celle du Front populaire. Le magot André Le Trocquer, le plus caricaturalement sectaire des socialistes, recevait le portefeuille de la Guerre dans le Comité français de Libération nationale, présidé maintenant par le seul De Gaulle. Les communistes (Giraud avait élargi leurs vingt-sept députés incarcérés en 1939 dans le sud-algérien) redevenaient les arbitres politiques, avec Florimond Bonte, Waldeck Rochet, le sinistre André Marty, l'exécuteur de Staline durant la guerre d'Espagne, où on l'appelait « le boucher d'Albacète ». Ils allaient bientôt pénétrer dans le Comité, grâce à De Gaulle qui saluait dans chacun de ses discours « notre héroïque alliée, la grande Union soviétique ». Ils possédaient leur presse, où ils exigeaient une épuration impitoyable qui remplissait déjà les prisons de tout le Maghreb. Bogomolov, ancien ambassadeur d'U.R.S.S. auprès de Pétain durant les premiers mois de Vichy, était accrédité auprès de la France libre, reconnu par Moscou, et flanqué par Vichinsky, le procureur sanglant des procès de 1937-38. Les bourgeois gaullistes, tricolores des pieds à la tête, avaient de quoi trembler dans leurs culottes, si toutefois, dans leur idolâtrie, ils étaient encore capables de ce réflexe. Hélas ! la Propaganda-Staffel, stupidement, avait confisqué toutes les photos de cet « ex-général », qui deviendrait dès la libération la providence des caricaturistes. Les nôtres étaient obligés de lui prêter la silhouette d'un aristocratique bravache, élégamment sanglé, à monocle et culotte à la Saumur.

L'hiver n'amènerait sans doute aucun événement militaire d'importance. Les Allemands, encore très vigoureux, stoppaient les Alliés en Italie, entre Naples et Rome. Dans ce secteur s'installait une guerre de siège qui convenait très mal aux Américains. On voyait dans le métro des affiches ironisant sur leur marche d'escargots en direction de Rome. À l'Est, les Russes avançaient par à-coups, mais on ne redoutait pas de drame comparable à la débâcle de la Wehrmacht en décembre 1941 et à la défaite de Stalingrad.

La situation en France nous préoccupait davantage. J'avais rencontré à Moras durant l'été un diplomate de carrière, M. de Commynes, dont la mère possédait une gentilhommière dans notre commune. Il revenait de Yougoslavie : « Vous n' imaginez pas, disait-il, les horreurs qui se commettent là-bas. Communistes, collaborateurs, monarchistes, Croates, Serbes ; ils s'étripent tous entre eux. On parle de centaines de milliers de morts. » Je me demandais si notre pays ne marchait pas sur les traces de ces sauvages. Presque chaque jour arrivait de province la nouvelle d'un crime odieux. Des médecins maréchalistes étaient appelés de nuit pour un cas urgent, et

trouvaient à la place du malade des assassins. À Voiron, deux galopins de l'École professionnelle, massacraient les sept membres de la famille Jourdan, chez qui, déguisés en miliciens, ils venaient boire le café et entendre la radio de Vichy. Ils avaient tué même la grand-mère de quatre-vingt-deux ans et le dernier né de quinze mois. Qu'attendait-on, nom de Dieu, pour rendre la pareille à ces salopards ? La Milice, qui existait depuis bientôt un an, semblait avoir pour mission principale d'enterrer ses morts. Serait-ce encore, comme la Légion des anciens combattants, le Service d'Ordre Légionnaire, une de ces cohortes paralytiques, bêlant des slogans moralisateurs, images de l'activisme selon Vichy ? J'avais rencontré Joseph Darnand en août 1940 dans la capitale balnéaire, écoutant sans dire ni oui ni non, derrière la fumée de sa pipe, nos diatribes antigaulistes et nos premières palabres sur la possibilité d'une collaboration avec le vainqueur. Il était resté muet pendant trois ans. Nous respections son passé de soldat d'élite. Mais je connaissais ses attaches d'avant-guerre avec la Cagoule, qui m'avait tant exaspéré par sa puérilité brouillonne, sa copie des méthodes du Deuxième Bureau, elles-mêmes burlesques. Nous craignions que Darnand, brave et fidèle subalterne, ne fût manœuvré, sans y voir la moindre malice, par les truqueries de Vichy.

Au début de décembre, on apprenait l'assassinat de Maurice Sarraut, l'âme encore plus que son frère, l'homme-gorille Albert, du radicalisme maçonnique. Mais pour avoir fait reparaître sa *Dépêche de Toulouse* il était également honni par les gaullistes et les communistes, une feuille clandestine l'avait inscrit sur la liste noire. Les soupçons se portaient cependant sur des miliciens toulousains, que René Bousquet, secrétaire général du Ministère de l'Intérieur, donc maître de la police, faisait coffrer. Nous protestions dans notre journal, à l'aveuglette, de leur innocence. Mais je ne tardai pas à savoir, par des tuyaux sûrs, qu'ils avaient bien fait le coup, et j'en étais irrité. Je reconnaissais dans cet attentat la marque de *L'Action Française*, dont sortaient beaucoup de miliciens, qui demeurait recuite dans sa théorie et ses rancunes, bouchait ses oreilles au formidable remous du drame mondial. Je pensais qu'il y avait des repréailles bien plus urgentes à opérer que contre Maurice Sarraut, vieux franc-maçon sans doute : mais les maçons étaient divisés, on en retrouvait dans tous les bords, et plus nombreux dans le nôtre que chez les gaullistes. La vieille droite, selon sa tradition, quand elle se décidait à frapper, dirigeait mal ses coups.

Cousteau et Lesca avaient résolu que nous tiendrions un grand meeting salle Pleyel, sous le titre « Nous ne sommes pas des dégonflés. » Je jugeais cette devise lourdement et inutilement désobligeante, sinon insultante pour Robert, qui avait commis des maladresses, mais qui ne se dégonflait pas, puisqu'il écrivait à

Révolution Nationale des éditoriaux de la même encre que les nôtres, je m'apercevais avec tristesse que chez Cousteau l'amitié était superficielle, qu'en balance avec l'occasion d'une bravade elle ne pesait pas lourd pour lui. Comment pourrais-je encore garder quelques liens avec Robert après cette espèce de provocation ? Mais j'étais la vedette de la vieille équipe, il me fallait bien la suivre. Et j'aimais parler en public, j'ignorais le trac, ma voix cuivrée portait loin. Sans aucune allusion aux dissidents – Cousteau, lui, ne s'en privait pas – je vociférai dans le pur ton hitlérien des imprécations contre la bourgeoisie qui frétillait en jalonnant de petits drapeaux rouges sur la carte l'avance des bolcheviks. Je fourrai dans ma harangue des citations de Baudelaire :

..... le diable

Fait toujours bien tout ce qu'il fait.

À la fin, je ne tirais plus de mon larynx à vif que des hurlements rauques, mais qui, paraît-il, dramatisaient de façon saisissante mon discours.

Darnand était nommé le 31 décembre secrétaire au Maintien de l'ordre. Déat me demanda de l'accompagner avec quelques personnalités parisiennes chez Laval, pour que nous lui exposions nos idées sur l'installation en zone nord. Je n'avais pas revu l'Auvergnat depuis le mois d'août 1940 à Vichy. Il nous reçut dans je ne sais plus quel ministère où il tenait ses assises durant ses séjours à Paris, peut-être Matignon. Il avait la figure de plus en plus gitane, terreuse, les dents de plus en plus noires. Il portait assez cérémonieusement veston noir, pantalon rayé, avec des bottines à tige de drap clair, selon la mode de 1920. Il fumait des gitanes à la chaîne, et sa jambe gauche trémulait constamment sous la table. Mais si nerveux et harassé qu'il fût, il restait maquignon, louvoyant. Il reconnaissait l'utilité de la Milice mais voulait qu'elle se manifestât le moins possible, surtout à Paris. Tel, en 1935, il votait à Genève les sanctions contre l'Italie coupable de vouloir s'approprier l'Abyssinie, mais en clignant affectueusement de l'œil vers le délégué italien, pour lui indiquer que sa sympathie à l'endroit de la sœur latine demeurait intacte. Cette méthode était bien anachronique pour le temps de fer où nous nous enfoncions.

Nous faisions des découvertes plutôt tardives. *Je Suis Partout* avait publié durant deux ou trois semaines des échos très méchants, accusant de double jeu un haut fonctionnaire de Vichy, que je ne désignerai pas, sinon par des initiales fictives, car il se démena plus tard très amicalement pour me tirer de prison. Un intermédiaire, qui appartenait à la douteuse bande de Luchaire, avait cordialement prévenu Cousteau que cette campagne pourrait nous apporter des

désagréments, et s'offrait à lui ménager un rendez-vous qui l'instruirait. Dès le lendemain de la rencontre, Cousteau nous en fit le compte rendu :

— J.... (l'intermédiaire) est venu me chercher avec une énorme bagnole américaine, la seule probablement qui roule dans Paris. Le chauffeur était un horrible voyou, la deffe sur l'œil. J.... le tutoyait très affectueusement. Nous nous arrêtons dans une rue, près de l'avenue Kléber, la rue Lauriston. Un gros immeuble bourgeois. Dès la porte, on plonge en plein film de gangsters. Partout des types aux gueules effrayantes, des vrais figurants pour *Scarface*, gardant les couloirs, les pieds sur les tables dans des enfilades de pièces, plusieurs en bras de chemise, des pétards longs comme ça sur la hanche. D'autres, pas plus jolis, en uniformes de Frisés. J.... m'introduit chez le chef : un officier de S.S. de près de deux mètres. Il se présente : « Capitaine Lafont ». Avec cet accent-là, aucun doute, c'est un Français. Très cordial, souriant, mais tout à fait catégorique : « Vous vous en prenez à H.V. C'est un de mes meilleurs amis. Je n'admets pas qu'on dise du mal de lui. Il faut que vos attaques cessent, immédiatement. Sinon, je serais obligé de vous faire des ennuis, et ça serait dommage. »

Cousteau concluait :

— Vous savez que je ne me laisse pas intimider facilement. Le capitaine Lafont est sûrement un frère-de-la-côte. Mais je suis persuadé qu'il ne blague pas. Je propose donc que nous arrêtions les échos sur V... Ça n'engage pas notre honneur, et ce serait trop bête de se faire descendre à un coin de rue par un estafier, qui pour comble serait sans doute habillé en vert-de-gris.

Nous décidâmes à l'unanimité l'interruption des échos.

Je rencontrai Claude Roy dans un bistrot près de Saint-Philippe du Roule. Il était en 1937 le benjamin de notre équipe, notre poussinet, notre blondinet frisé, écrivant à *Je Suis Partout* des articles littéraires anodins, attendrissants et émerveillés, où il imitait Brasillach qui le chouchoutait volontiers. Quelque temps après Munich, il devait faire son service militaire, et il était amoureux. Il me suppliait de le faire affecter dans la région parisienne pour ne pas être trop séparé de sa blonde, assez jolie en effet. Par un de mes vieux amis, capitaine à la direction des blindés au ministère de la Guerre, j'avais pu le faire incorporer, à sa grande joie – et quel flot de gratitude ! – au régiment de chars de Versailles, le 503^e, où les officiers, presque tous nos lecteurs, l'avaient reçu à bras ouverts. Pour être vivement déçus par ce conscrit nationaliste, multipliant les sottises, se laissant prendre à copier au concours des officiers de réserve dont on l'avait exclu avec bruit. J'avais passé le premier soir de guerre, le 3 septembre 1939, avec lui, Pierre Boutang et le lieutenant Thierry Maulnier, qui jurait

de ne pas écrire une ligne sur cette stupide équipée. Pour que l'insanité de cette heure fût parfaite, nous quatre pacifistes irréductibles, bras dessus, bras dessous, nous chantions à pleins poumons, le long du boulevard Saint-Germain enténébré, des chansons de route de la biffe, « Ich hatt einen Kameraden » et le « Horst Wessel Lied. » Je déplorais cependant *in petto* que par mon entremise notre agnelet blond s'en allât à cette guerre ignoble dans l'arme la plus exposée.

Nous avions su par le « Bulletin du Consulat » – les lettres que, mobilisés, nous envoyions à *Je Suis Partout*, et dont Laubreaux nous expédiait aux uns et aux autres, un « digest » – que le benjamin, dans son bataillon de chars, où il servait une mitrailleuse contre avions, essayait tant bien que mal de combattre avec humour la tristesse et l'angoisse qui perçaient soudain dans ses dernières lignes. J'avais appris qu'à l'annonce de l'armistice, ivre de joie, il s'était mis à sauter en battant des mains et en criant : « Je suis vivant ! Je suis vivant ! » Ce n'était pas moi qui reprocherais ce réflexe à un garçon de vingt-cinq ans, persuadé de l'ignominie de la guerre où il aurait pu périr. Fait prisonnier avec son unité, il s'était astucieusement faufilé, des bandages-bidon entortillés autour du crâne, dans un train de blessés que les Allemands renvoyaient aux hôpitaux français. Il avait surgi avec ses faux pansements au *Petit Parisien*, dans le bureau de Laubreaux, qui l'embrassait, le nourrissait, l'abreuvait et l'expédiait dare-dare en zone non occupée, loin des patrouilles « feldgrau », muni d'argent et de faux papiers.

J'avais quitté un garçon gentil, chaleureux, trop peloteur, courbé jusqu'à l'obséquiosité devant l'autorité et les talents encore fragiles de ses aînés. Je retrouvais un censeur tranchant, arrogant, me traitant de haut, ironisant sur notre bêtise, proférant qu'il ne pouvait plus ouvrir un de nos journaux sans avoir envie, dans son dégoût, de cracher. Je n'étais pas autrement étonné de cet état d'esprit, chez un rédacteur appointé depuis trois ans de la radio de Vichy – tout de même dans les services de Philippe Henriot, du très collaborationniste Paul Marion – et qui n'avait jamais, depuis ces trois années, adressé un signe. Mais j'ignorais encore – que n'ignorions-nous pas ! – qu'il avait découvert le catéchisme marxiste sous les ailes du ménage Aragon.

— Et Laubreaux, fis-je ? Tu n'iras pas malgré tout lui dire un petit bonjour ? L'été Quarante. Ton évasion. Tu ne t'en souviens plus ?

— Pfff ! Laubreaux ! Ce salaud ! Le pire de votre bande. Il sera le premier pendu.

* * *

Grâce à la rubrique dramatique que je conservais au *Cri du Peuple*,

nous avions nos deux fauteuils réservés à la Comédie-Française. Après l'avoir beaucoup snobé, je prenais goût à ce théâtre élégant, bien tenu – alors que ceux du boulevard de Montparnasse, de Montmartre ont toujours paru répugnants d'inconfort et de vétusté à un habitué des cinémas tel que moi – où chaque pièce était montée avec soin, les acteurs bien rodés. Nous y comptions beaucoup d'admirateurs, sinon de partisans, Maurice Escande, qui avait voulu fêter avec Laubreaux et moi son cinquantième anniversaire, le loyal et sobre Balpêtré, Martinelli, Mary Marquet, Pierre Bertin, Jacques Charon, Jean Desailly dans la jeune troupe. On les rencontrait, avec les vedettes de l'écran, dans le dernier métro, celui du Tout-Paris, on les félicitait, on bavardait des potins de leur maison(6).

Il fallait subir parfois des corvées, *Rodogune*, pour la représentation d'adieu d'une vieille actrice plâtrée, Colonna-Romano, qui justifiait bien mon ancienne aversion pour cette scène. Je n'avais pas compris deux mots, en deux heures, de cette histoire de Parthes. Je reverrais vingt fois *Andromaque* ou *Phèdre* avec le même bonheur. Mais je suis bouché à Corneille. Sa Chimène est une insupportable enquiquineuse. Son *Polyeucte* est le guignol de la conversion. Et dès que l'on entre dans les tragédies moins répandues, les vers sont d'un tour iroquois, les intrigues indéchiffrables. Je ne connais pas d'écrivain aussi peu français que ce gongora de Normandie. Mais il y avait eu *La Reine Morte* de Montherlant, la fierté de Renée Faure, la délicatesse de Madeleine Renaud, et Yonnel, qu'on disait pompier, et qui était d'une vraie noblesse en roi Ferrante, avec quelle hauteur pour proférer sa fameuse sentence qui à travers son faible fils frappait tant de contemporains : « En prison pour médiocrité ! ». Monument enrubanné, en habit rose, Raimu jouait *Le Bourgeois Gentilhomme*, et l'ancien toulourou de café-concert se régalaient de la prose classique, il écrasait les meilleurs sociétaires de sa faconde admirablement contrôlée. Nous étions allés le complimenter dans sa loge. Ce vieux lion toulonnais, que j'avais entendu rugir ses insultes contre d'illustres metteurs en scène sur les plateaux de cinéma, était tout bénin, apprivoisant son énorme voix pour vous remercier, modeste devant Molière et cependant très fier de sa promotion. J'admirais son portrait profond, nu sous sa robe de chambre. Ce colosse n'avait plus que deux ans et demi à vivre.

Nous avions vu surtout *Le Soulier de Satin*, grand gala, avec une foule d'officiers allemands, férus de cette poésie. Le vieil antifasciste Claudel, au rebord de sa loge, considérait d'une mine épanouie cette fête franco-germanique. Je ne l'avais approché qu'une fois, en compagnie de Brasillach, pour une répétition de *L'Otage* par les Pitoëff, auxquels, sourd comme un pot, il répétait obstinément des indications de jeu saugrenues. J'étais très éloigné de sa littérature

comme de toutes celles – Hugo, Michelet, Péguy – où les mots dépassent la pensée, forment au-dessus de cette pensée banale une cloque, une excroissance parfois somptueuse mais vide. Mon admiration de vingt ans pour *Tête d'Or* n'avait pas résisté à une relecture récente : une épopée du pouvoir, de la conquête, sans l'ombre d'une idée sur le gouvernement des hommes ! *L'Annonce faite à Marie* restait touchante avec de jeunes acteurs encore ingénus, comme ce Michel Auclair qui disait si bien : « Ô ma fiancée à travers les branches en fleurs, salut ! » J'aimais bien, dans *Feuilles de Saints*, la page – le poème si l'on veut – sur les deux sous de tabac de Verlaine, « ce matelot laissé à terre et qui fait de la peine à la gendarmerie. » La suite du bouquin me tombait des mains. De même que *Connaissance de l'Est* où l'emphase trouvait le moyen de se coller comme une ventouse à des « choses vues », que les *Cinq Grandes Odes*, *L'Art poétique*, *Positions et Propositions*, ces bondieuseries, cette théologie de frère convers, entortillées dans une rhétorique arrogante. Cependant, je devenais très suffisamment claudélien pour le *Soulier de Satin*, fatras sans doute, mais épique, cosmique, où l'on sautait du milieu de l'océan déchaîné en Espagne, de la campagne romaine à l'Escorial, de la forêt vierge américaine à Prague, du golfe du Mexique au Maroc, où les croquants s'appelaient Maltropillo et Mangiacavallo, les nobles dames Dona Musique et Dona Sept-Épées, où une négresse dansait nue en chantant une chanson du patois caraïbe, un Chinois servait de Sancho Pança à un gentilhomme, pour faire place à l'Ange gardien de Dona Prouhèze avec ses ailes dans le style de Bernin, et à la Lune, à Saint-Jacques, Saint-Nicolas, Saint-Boniface et même Saint-Adlibitum, qui tenaient des propos rustiques ou flétrissaient l'hérésie. Habitué des soirées wagnériennes, trouvant toujours trop court le théâtre parlé, je n'étais pas effarouché par les quatre heures de ce spectacle. Les acteurs jouaient de tout leur cœur. Marie Bell était émouvante. Jean-Louis Barrault, n'étant pas livré seul à ses turlutaines, avait encore du talent.

Et cette histoire d'amour sublimé me renvoyait à mes amoureux mystiques, hantés par leur sacrifice futur, bref à mon livre, dont je ne m'arrachais plus qu'avec humeur, pour quelque plaisir certain, pour quelque alléchante festività que ce fût.

Il avait acquis désormais une masse suffisante pour que je ne pusse plus douter qu'entre lui et moi, désormais, ce fût une question de temps et de travail. Dans ce travail je m'enfonçais voluptueusement opiniâtrement.

Je m'étais découvert avec surprise une grande facilité de plume pour mes dialogues de mysticisme et de dévotion. Pour le chapitre des « Langues de feu », sommet de ce que j'appelais la courbe d'orthodoxie de mon principal personnage, Michel, je me dédoublais, moi mécréant

confirmé, au point de m'émouvoir comme ce garçon, d'éprouver ses appétences, ses frémissements quand il était tenté par la vocation religieuse. Mes documents « d'origine » m'embarraisaient beaucoup, rendaient parfois mon travail aride, tout en me fournissant des détails irremplaçables. Mais dès que je m'en libérais pour imaginer, tout s'organisait et foisonnait sous ma plume avec la plus agréable rapidité.

J'avais fait des emplettes de poids, les Évangiles du Père Lagrange, ceux de Loisy, d'énormes bouquins sur la gnose, conseillés par un vendeur de la librairie Rive Gauche, vieux maboul évêque de je ne sais plus quelle secte hérétique. J'y jetais des coups d'œil gourmands, je m'y serais volontiers enfoncé durant des semaines. Mais le besoin de pousser plus loin mon histoire ne m'en laissait pas le temps.

Je résolvais sans effort des difficultés qui m'avaient effrayé à l'avance. Mais je trébuchais, faute de pratique, sur des petits problèmes simplement artisanaux, articulations, opportunité d'une ellipse, situations qui se reproduisaient.

J'abordais un chapitre dans lequel je n'avais pas grande confiance, une espèce de vaudeville catholique, la parodie de l'aventure mystique, d'une puérité peu soutenable, mais qui faisait partie de mes enchaînements, et révélait la naïveté spécifique de mon « saint », Régis. Je démarrais lentement, à mon habitude, je tisonnais sans grande conviction parmi des cendres presque froides. Tout à coup, après minuit, le feu repartait, crépitait, me réchauffait si bien que je bouillonnais de lyrisme jusqu'à cinq heures du matin, en plein bonheur. Ces nuits-là, je me relisais, me dégustais sur-le-champ, alors que d'ordinaire je rassemblais mes feuilles à la fin de la séance sans leur accorder un regard, et que je répugnais de revenir sur elles le lendemain.

J'allais employer près de deux mois à cet épisode d'un intérêt douteux, ne m'amusant qu'à de petites scènes récentes, d'après nature, que j'y insérais, et à mes essais dans un vocabulaire érotique encore fort peu usité, sinon dans le commerce de la pornographie.

Un nouvel hiver de guerre s'achevait. Les raids de la Royal Air Force et des forteresses volantes américaines sur Paris se multipliaient. Les Allemands avaient installé une Flak très puissante, dont beaucoup de batteries avoisinaient Neuilly. J'écrivais souvent au son de ces canons, du rugissement des pièces lourdes, du double coup de fouet des 75 jumelés. Je grimpais sur la terrasse pour assister au spectacle, sans me préoccuper des éclats menus qui retombaient sur le ciment. Une nuit, j'assistai à la fin d'un gros avion pris dans un faisceau de projecteurs, devenant aussitôt la cible d'une artillerie innombrable, et s'abîmant brusquement, embrasant tout l'horizon par son explosion au sol. L'équipage n'avait certainement pas eu le temps de sauter en

parachute. Je savais que des Français recueillaient, cachaien des aviateurs anglais en détresse, et cette charité pour les tueurs de leurs compatriotes m'étonnait. Mais la brève agonie des hommes traqués dans les ténèbres à bord de leur appareil me serrait le cœur. Une autre fois, un matin, de mon perchoir, je vis des paquets noirs se détacher des ventres d'une escadrille, à quinze cents mètres peut-être de là, sur Levallois. Je compris tout à coup que c'étaient des bombes, et dégringolai à la cave de l'immeuble, déjà bourré de citoyens et de citoyennes, tandis que tous les murs du quartier tremblaient. Une autre fois encore, je musardais, essayant de découvrir les avions que poursuivaient les flocons noirs de la Flak. Soudain, j'eus la tête rentrée dans les épaules par un sifflement très proche, celui d'un obus perdu qui éclata contre la maison d'en face. Après cette manière de baptême du feu, je me risquai beaucoup moins sur la terrasse.

Les Fritz résistaient toujours aux alliés sur leur ligne fortifiée d'Italie. Mais les Russes, de poussée en poussée, les ramenaient à la frontière polonaise. Je devenais très sceptique sur le moral d'une armée qui depuis près de dix-huit mois, à part des coups de boutoir sans lendemain sur le front d'Ukraine, se battait constamment en retraitant. On apprenait par bribes des détails terrifiants sur les bombardements des villes allemandes, que les communiqués de l'O.K.W. ne signalaient qu'avec un laconisme administratif : cent mille morts peut-être à Hambourg, des pluies de plaquettes au phosphore qui enflammaient jusqu'au bitume, les citadins qui couraient vers les abris cernés par ces rideaux de feu, brûlés vifs au milieu des rues.

En France, les maquis s'étendaient, multipliaient les pillages, les assassinats. La mollesse de la répression nous indignait. Les préfets et les sous-préfets devenaient suspects, ou carrément acquis à la dissidence, que les gendarmes rejoignaient par fournées. Avec ses jeux de balance et ses grosses ruses, Vichy laissait dégringoler tout le pays dans l'anarchie. Irrité par nos récriminations, Darnand demanda à Lesca, à Cousteau et à un autre journaliste de constituer une cour martiale. Les trois juges improvisés se trouvèrent, nous dirent-ils, en face d'un militant communiste, un bougre de quarante ans, ferme sur ses jambes, souriant sans arrogance, avec la certitude qu'il allait mourir, n'ayant pas tué, mais commis plusieurs sabotages, et se déclarant prêt à recommencer. Les journalistes devant sa bravoure, n'eurent pas le cœur de prononcer une sentence contre lui, le renvoyèrent à la police française, et Darnand tonna contre la sensibilité des intellectuels.

Les personnages renseignés imputaient les revers du Reich à des erreurs dans l'usage des nouvelles séries d'avions. Mais elles allaient être réparées, et la Luftwaffe pourrait bientôt couper la route aux flottes aériennes des démocraties. Des optimistes assuraient que les

savants allemands avaient mis au point des armes secrètes implacables, et de la plus effrayante puissance de destruction, qui entreraient en service à l'heure *optima*. À la terreur de Roosevelt et de Churchill riposterait une terreur centuple. Bien que ces prédictions participassent du vieux « rayon de la mort », je ne leur opposais pas une incrédulité complète. J'avais rencontré peu avant la guerre un ingénieur qui travaillait sur le premier cyclotron français, et se prétendait capable avant peu de faire sauter toute la rive gauche de Paris. (Et après tout, les Américains étaient en train de préparer leur rayon de la mort, la bombe H dont les physiciens allemands n'ignoraient pas le principe.)

Mais les mois passaient sans qu'aucune riposte hitlérienne se dessinât. Les jeux étaient faits, je ne pourrais rien changer à la situation des armées en guerre, non plus qu'à ma position personnelle. J'atteignais au fatalisme. Mon livre m'y disposait beaucoup, par la contention, la concentration qu'il réclamait. Je participais le moins possible à toutes les bruyantes et dramatiques affaires qui dérangeraient mes trois étudiants. J'en avais d'ailleurs à peu près perdu le goût. L'exécution de Pucheu, ignoblement trahi par ce lâche imbécile de Giraud qui l'avait accueilli dans la dissidence, fusillé à Alger par De Gaulle sur les instances des communistes, ne nous laissait aucun doute sur le sort que nous réserveraient ces ennemis-là si nous tombions entre leurs mains, et l'inutilité d'une pitoyable volte-face(7). Je savais qu'à moins d'une extraordinaire péripétie militaire – tous les choix politiques étaient déterminés depuis trois ans par la carte des opérations – nous ne gagnerions plus personne à notre cause. Je voyais cette guerre sous l'aspect d'un fléau imbécile, où le rôle le plus sanglant et le plus absurde était tenu par les Américains, qui démolissaient l'Europe pour livrer aux Russes ce qui en resterait. Les barbares, n'arrivant pas à faire plier les fantassins allemands de Cassino, couvraient de bombes l'Italie, « la mia cara Italia », la Mère, la nation-musée. On apprenait les raids sur Pise, sur Parme, sur Vérone ; en trois lignes, moins que pour le renouvellement des cartes de matières grasses, la destruction des fresques de Mantegna à Padoue. Celles de Piero della Francesca à Arezzo, sommet du Quattrocento, avaient peut-être déjà succombé. Il ne subsisterait sans doute plus, à la fin de cette campagne, une seule fresque italienne. L'indifférence autour de moi à ces désastres aggravait mon deuil et ma froide colère. J'incriminais la fureur juive. Ce pourrait être la matière d'un autre livre de honte et de vengeance, sous le beau titre pris à Brueghel, *Margot l'Enragée*. J'ouvrais un carton sous ce vocable, j'y enfermais des pincées de notes, des photographies de civils en bouillie, de monuments anéantis.

J'essayais de réduire mes besognes de journaliste. Sous la direction

de Cousteau et de Laubreaux, que Brasillach ne tempérait plus, *Je Suis Partout* prenait un tour assez déplaisant, moins politique que fanfaron, et avec une inflation des échos dénonciateurs, sur des renseignements souvent mal contrôlés. Cette rubrique m'échappait. Si j'ai tartiné dans le journalisme à peu près sur tous les sujets, je n'ai jamais su faire un écho : dans mes rares essais, ils remplissaient toute une colonne... Aujourd'hui encore, ces textes anonymes de dénonciation sont considérés comme un opprobre dans l'histoire accidentée et à bien des égards courageuse de *Je Suis Partout*. Ce n'est pas moi qui les défendrai. Mais à vrai dire, qu'attend-on du militant, dans quelque parti ou régime politique que ce soit, sinon qu'il « fasse du renseignement », en d'autres termes qu'il dénonce l'identité, les agissements des adversaires ? C'est le critère essentiel de sa conviction, de sa fidélité. Les communistes devraient être les moins chatouilleux sur ce chapitre, liés qu'ils sont à la Russie soviétique où l'on a longtemps cité en exemple de civisme les enfants qui cafardaient les idées antimarxistes de leur parents, où les indicateurs de police coiffent toujours chaque immeuble. Sans aller plus loin, chez nous, en 1961 et 1962 la dénonciation des activistes de l'O.A.S., a été érigée par le gouvernement en devoir national. Et avec un plein succès. On ne saurait dire cependant que les gens de l'O.A.S., qui luttèrent contre l'abandon de treize départements français, travaillaient contre la patrie. Seule la lubie d'un vieux potentat les transformait en ennemis publics. Ce qu'il serait juste d'ajouter, c'est qu'au début de 1944, dans l'état du conflit mondial, notre fidélité à la politique de collaboration, inspirée d'abord par l'intérêt de notre pays, devenait aussi une lubie, et qu'à l'égard des malins ou des prudents qui la désavouaient, nous aurions pu pratiquer quelque libéralisme. Mais j'appartenais à une équipe qui n'avait plus comme doctrine que de jouer les gros bras. Puisque j'avais choisi de la suivre, ce n'était pas pour m'y singulariser. Je subissais donc sa contagion, malgré mon scepticisme intime, mais à cause de lui je participais de moins en moins à l'élaboration du journal.

Je soignais ma chronique cinématographique, parce que la qualité des films français (Clouzot, Carné, Autant-Lara, Grémillon) le méritait. Je publiais un éditorial une ou deux fois par mois, pour garder le contact avec mes lecteurs, sans avoir grand-chose à y dire qui ne fût déjà dans *Les Décombres*, d'où la quasi-nécessité de le dire encore plus fort. Politiquement, je ne m'intéressais plus qu'aux bruits de compromis russo-allemand qui circulaient avec persistance, s'amplifiaient à chaque pause – et il y en avait de durables – de l'offensive des armées rouges. Ce serait une fameuse aventure, ni plus ni moins surprenante que tant d'autres péripéties de ces quatre dernières années. (Pour ceux qui riraient de ma naïveté, je rappellerai

qu'à la même époque Churchill et surtout Roosevelt tremblaient de voir Staline rompre le combat, et que le vieux tyran entretenait habilement cette peur par des doléances, des menaces qui se répercutaient jusqu'à Paris.) Mon seul véritable espoir était là, fragile sans doute, mais excitant pour l'imagination. Les deux grands adversaires se tenant pour quittes, le danger d'une bolchevisation de l'Europe par écrasement à l'Est de la Wehrmacht serait écarté (après tout, les Soviétiques ayant libéré leur territoire, leur principal but de guerre serait atteint). Les Anglo-Américains, incapables de se battre seuls, resteraient sur leur cul, et les gaullistes avec eux. Les communistes abandonneraient les maquis de l'intérieur qui n'auraient plus qu'à se disperser. Les clans de la finance anglophile, perdants sur tous les tableaux, ne pourraient plus rééditer leur manœuvre de 1940 qui avait étouffé toute chance de renouveau français. D'ailleurs, instruits par l'expérience, nous saurions y veiller ! La route serait enfin ouverte à la vraie révolution européenne, fasciste ou nationale-socialiste, peu importait le mot. Oui, je retrouverais du cœur pour participer à ce grand chambardement. On pouvait le lire, en filigrane de mes éditoriaux où j'esquissais des programmes sociaux, où je fulminais contre le grand capitalisme, les nations nanties qui faisaient aux régimes populaires une guerre exterminatrice. Je prenais langue avec les socialistes allemands ralliés à Hitler. Je me situais de plus en plus à l'extrême-gauche de la collaboration, ma place logique. Antichrétien et anticlérical de toujours, antimilitariste depuis que j'avais vu à l'œuvre de près les cerveaux de l'armée, occupé à écrire un livre où je pulvérisais toutes les valeurs bourgeoises, j'avais toujours été fourvoyé dans la vieille droite, comme le démontrait bien mon tableau de *L'Action Française* dans *Les Décombres*. Je me disais encore que compromis à l'Est ou pas, « l'Histoire n'allait jamais jusqu'au bout », et qu'une faille finirait bien par se produire dans la rigueur des événements.

Je croyais avoir beaucoup réduit, pour me consacrer à mon roman, mes besognes de journaliste. Mais à les récapituler je m'aperçois qu'elles restaient nombreuses. Je fournissais toujours en copie *Le Petit Parisien*. Je n'avais pu refuser ma prose au journal des volontaires S.S. français, *Devenir*. Et de sympathiques fouineurs, qui collectionnent bien mieux que moi mes écritures, m'ont apporté récemment des dossiers complets d'articles tout à fait sortis de ma mémoire, entre autres des papiers sur la peinture, pour une *Chronique de Paris*, dont je ne parviens pas à me rappeler l'aspect, ni qui la dirigeait. J'y décelais le début d'une offensive de l'art abstrait, conduite par les marchands qui s'apprêtaient à conquérir avec ces douteuses nouveautés la naïve clientèle américaine, tout en se prévalant de résister ainsi à l'oppression nazie. Certes, Hitler qui chassait Van Gogh et Matisse des

musées allemands cultivait le goût le plus pompier. Mais on pourrait difficilement nier, en 1972, que ses diatribes contre « l'art dégénéré » ne mériteraient pas d'être relues devant les « tableaux », constitués d'une serpillière trouée et traversée d'une ficelle, ou d'un cadavre de chat écrasé, décollé du bitume au couteau, présenté sur les cimaises des galeries d'avant-garde au milieu d'une composition de mégots, de boîtes de conserve rouillées, d'arêtes de poissons, en attendant des étrons séchés.

Sans me flatter, j'avais acquis une assez remarquable puissance de travail. Tout en dépêchant quatre ou cinq articles copieux par semaine, je couvrais chaque mois quatre-vingts à cent pages très élaborées de mon manuscrit. Et j'ébauchais encore, pour me détendre, un vaste système des beaux-arts, où je voulais exposer que la peinture, la sculpture, la musique, le cinéma, la poésie obéissent à quelques principes identiques.

J'abordais maintenant le second versant de mon roman, après un « colpo di scena » qui faisait basculer mon garçon Michel dans une mécréance furibonde. Si volontiers que je me fusse dédoublé quand il subissait l'attrance de la mystique, maintenant, très allègrement, je me retrouvais avec lui « chez moi ». Je respirais beaucoup mieux dans un air retentissant de ses avalanches de blasphèmes. Les « bonheurs » d'écriture et d'invention se succédaient. J'allongeais encore mes séances nocturnes. L'auteur des *Décombres* n'avait encore été qu'un bon journaliste porté à l'incandescence par la défaite. Mais on allait un peu voir maintenant de quel bois était bâti l'écrivain !

On entrait dans le mois de mai. Les bruits d'un débarquement possible des Anglo-Américains sur les côtes françaises couraient un peu partout. Nous les accueillions avec sérénité. Le mur de l'Atlantique existait, le pays grouillait de troupes allemandes. Les démocrates trouveraient à qui parler s'ils tentaient l'aventure, et cette éventualité devait les incliner à de sages réflexions.

Lesca, Laubreaux, Cousteau et moi-même, nous allions conférencier à Bordeaux, invités par le maire, notre ami Adrien Marquet. Quarante-huit heures de vacances que j'avais bien le droit de m'octroyer au milieu de ma chauffe. Je prenais pour la première fois le rapide électrique « Drapeau », et m'émerveillais de ce modernisme qui avait résisté à la régression générale vers le gazogène ou le cheval. Marquet tenait à assurer notre sécurité, et nous flanquait chacun d'un inspecteur de police. Cousteau, dont toute la famille était de Bordeaux et des environs, rigolait de ces précautions. Les Bordelais pratiquaient de très longue date la plus bourgeoise prudence. Marquet devait nous confirmer d'ailleurs que sa ville était la seule, parmi les grandes, où il n'y eût pas eu, depuis le début de l'occupation, une seule ébauche d'attentat contre un militaire allemand ou un collaborateur. Mon flic

était un tout jeune stagiaire, très intimidé par sa mission. Il se croyait tenu de marcher à dix pas derrière moi, tout en se demandant si ce n'était pas bien impoli pour la « personnalité parisienne ». Je le fis venir près de moi, je cassai la glace en lui disant que je n'avais pas l'intention de m'offrir une tournée des Grands Ducs à Bordeaux, qu'il irait donc se coucher bientôt. Que d'ailleurs je pouvais me débrouiller seul, et j'exhibai mon 7/65 d'Herstal. Humiliation : il n'était armé que d'un 6/35 tout juste bon à effrayer les chiens.

De notre conférence, je n'ai plus de souvenirs, sinon que le public assez nombreux garda une placidité prudente, que ne secouèrent pas un instant nos propos qui, tout en se tenant à un bien moindre diapason que nos frénésies parisiennes, étaient suffisamment aventurés en ce printemps 1944 pour susciter au moins la surprise. Les Bordelais gardaient une neutralité impeccable, comme si la Gironde formait une enclave protégée par statut international contre toutes les tempêtes historiques. Ils applaudissaient les discoureurs parisiens avec la même politesse discrète et détachée qui eût été de mise si ces animaux rares, au lieu de les inviter à se dresser contre la dissidence terroriste, de célébrer le Reich, rempart de l'Occident et d'ironiser sur le bluff du débarquement, les avaient entretenus d'une mission anthropologique chez les Esquimaux.

En revanche, les réceptions privées furent très chaleureuses. J'y appris que les bons bourgeois bordelais pratiquaient encore les orgies à la manière du XVIII^e siècle, par compagnies qui se cloîtraient pour trois ou quatre jours dans une villa bien abritée, avec du liquide et du solide de choix, et des dames non vénales mais joyeusement consentantes à toutes les fantaisies et tous les partages. On me conviait pour l'été prochain à une de ces parties, où l'on projetterait, puisque j'appartenais à la gent cinématographique, quelques films de mise en train qui feraient sauter les boutons des braguettes les plus moroses.

Adrien Marquet nous invitait à déjeuner dans un restaurant fameux de la ville, sur les allées de Tourny. Je n'ai pas oublié le fumet des ballottines de dinde au foie gras, qui célébrait le retour de chefs-d'œuvre culinaires exilés depuis cinq ans. Les bordeaux qu'on nous servait étaient dignes de faire contester aux bourgognes leur royauté. Le patron, que je félicitais, me dit qu'il avait particulièrement apprécié mon allocution de la veille. Mais il ajouta presque aussitôt que pour lui le prochain débarquement et son succès ne faisaient aucun doute. Et il écarquilla des yeux stupéfaits, quand je lui dis que cette éventualité serait fâcheuse pour un restaurateur très justement connu, qui recevait chaque jour le maire le plus collaborationniste de France, ses amis fascistes et ces messieurs de la Kommandantur.

Je me revois encore, dans les derniers jours de mai, à une terrasse du boulevard Saint-Michel, reconnu par un petit groupe d'étudiants qui s'approchèrent de ma table et que j'invitai à boire un verre. Ils avaient tous lu *Les Décombres*, trouvaient ça très rigolo, m'en citaient des phrases. Mais ils étaient intrigués par ma tranquillité de flâneur, dégustant sa halte au soleil. Ne craignais-je pas de mauvaises rencontres dans ce quartier Latin où l'on collaborait fort peu ? Et le débarquement qu'on disait imminent ne m'inquiétait-il pas ?

— Je ne crois pas beaucoup à ce débarquement, répondais-je en souriant. Mais que les Américains et les Anglais s'y décident, ce sera très probablement leur plus lourde gaffe.

Mon assurance ne semblait pas convaincre les étudiants. Mais ils étaient très gentils. Leurs yeux, leur ton signifiaient que si après tout Rebatet disait vrai, on s'accommoderait sans trop de peine de ce traître sans façon, qui engueulait cocassement les généraux, les cardinaux et le pape. L'un d'eux, le plus jeune, le moins bien habillé, avec des lunettes sérieuses, visiblement puceau, mais le plus brillant, puisque à dix-neuf ans il achevait sa seconde année de lettres et de droit, considérait même que De Gaulle était un guignol, et les communistes de sales faux jetons avec leur plastronnade patriotique. Il avait dans la tête d'aller faire du camping pendant quelques jours, en forêt, dans l'Yonne. Ce projet me paraissait bien peu de saison : « Les forêts sont très peuplées, ce printemps-ci. Et pas du meilleur monde. » Mais le garçon affirmait qu'il connaissait des coins très calmes, et qu'au reste des rencontres un peu bizarres corseraient la petite expédition.

Un soldat allemand montait le boulevard sur notre trottoir, extrêmement voyant par son débraillé, son allure flapie. Il passa devant nous, traînant les jambes dans ses bottes sales, le dos rond, le calot informe, une barbe de cinq jours. Sur la manche de sa vareuse déboutonnée, encrassée, fripée, je distinguai l'écusson tricolore des volontaires de la L.V.F.

— Pour un défenseur de la civilisation occidentale, celui-là ne vous fait pas trop honneur, dit rondement un de mes jeunes gens.

Dans quel asile de nuit, pour quel espoir de gamelle avait-on ramassé ce clochard, qui traînait certainement depuis plusieurs jours son uniforme sous les ponts ?

Il arrivait ce que je venais de redouter. Cinquante mètres plus haut, des étudiants agraifaient le minable flageolant, l'encerclaient. L'un d'eux brandissait déjà une patte d'épaule arrachée. Je me levai. Le garçon à lunettes m'emboîtait résolument le pas :

— C'est dégoûtant. Ils sont à vingt contre ce pauvre type.

Mais un autre soldat allemand, un vrai, jeune, grand, impeccable, traversait à toute allure le boulevard en direction de l'attroupement, qui se disloquait, s'évaporaît aussitôt. Le clochard était ahuri, et de surcroît piteusement aviné. Le Fritz le prit sous son aile et disparut rapidement avec lui.

* * *

J'avais attaqué un chapitre de mon manuscrit dont je me purléçais depuis longtemps à l'avance, le seul dont le titre fût arrêté : *Éphémérides du Péché Mortel*. Je lui avais attribué la forme du journal intime, une facilité, mais dont je m'inquiétais peu, car la matière abondait chaque jour, drue, provocante à souhait. Une courte note, dans mes documents, indiquait la silhouette d'une très jeune fille, vêtue de bleu marine, suivie de loin, un soir, quelques instants. Pour me détendre un peu, après des bottées de sarcasmes et de haineuses apostrophes, j'amplifiais cette image, j'organisais une vraie poursuite de cette collégienne, cette pucelle à travers Lyon. Elle illustrait bien la hantise érotique dans laquelle j'avais plongé mon garçon Michel.

Le 6 juin, vers neuf heures du matin, je n'avais pas ouvert ma radio. J'appris le débarquement sur la côte normande par le jeune cycliste de *Je Suis Partout*, venu chercher ma chronique cinématographique que j'achevais. La nouvelle me laissait très calme, comme je l'écrivis dès avant midi, pour prendre date, à un de mes amis dauphinois. C'était la forme de l'événement décisif que j'avais souvent appelé. Ou bien nous y retrouverions des atouts formidables, ou bien nous perdriions sans recours la partie. Le vent de l'Ouest, mon vieil ennemi cette fois favorable, soufflait par rafales dans un ciel bas, poussant des nuages plombés. Les aviateurs et les fantassins de M. Eisenhower avaient un fichu temps pour le début de leur aventure.

Je battis pendant deux jours le pavé, les bars à journalistes, en quête de tuyaux. Dans la soirée du 6, on annonçait sur les Champs-Élysées que les Anglo-Américains étaient rejetés à la mer. Mais la source de la nouvelle apparaissait très vite douteuse : l'officine de Radio-Paris, où Jean-Hérolde Paquis, l'homme du slogan « L'Angleterre, comme Carthage... », chroniqueur militaire improvisé, aux déductions aussi fougueuses que fragiles, était depuis vingt mois constamment démenti par des faits qui ne lui apprenaient rien.

En somme, les envahisseurs (ainsi écrivions-nous) étaient parvenus, dès la première journée, à créer une tête de pont. L'O.K.W. annonçait bien la destruction d'un grand nombre de planeurs, mais qui de toute façon étaient sacrifiés. En revanche, pas un bâtiment au tableau de

chasse. L'énorme flotte alliée avait dû cependant représenter une fameuse cible pour la Luftwaffe. Mais il était sans doute encore trop tôt pour que la riposte allemande pût se déclencher avec toute sa force.

À *Je Suis Partout*, Cousteau était venu me dire : « Darnand mobilise la Milice. Toi et moi, nous sommes les deux plus solides du journal, tous deux service armé. Il me semble que notre place est à la Franc-Garde. J'ai déjà signé mon engagement, reçu mon uniforme. Il ressemble fâcheusement à celui des poulets. Mais tant pis ! Je vais partir demain ou après-demain pour une expédition contre le maquis, en Bretagne. »

Je n'avais jamais été inscrit à aucun parti politique. Pour m'y décider, la saison me paraissait tardive. Mais j'appartenais au clan qui ne s'était pas dégonflé, je ne voulais pas rester en arrière du Gascon Cousteau. Je fis savoir à Darnand que je me tenais à sa disposition pour la tâche où il me jugerait le plus utile. Je reçus mission d'aller haranguer les jeunes miliciens d'une unité de la Franc-Garde casernés au lycée Saint-Louis. Après la harangue, où je les invitai à rendre « leur uniforme populaire », on m'incorpora en m'habillant d'une vareuse bleue, d'un pantalon serré à la cheville qui ressemblait en effet beaucoup à celui des « hirondelles », les agents cyclistes. Un bérêt remplaçait toutefois la casquette. Puis, avec les gradés, j'allai boire un verre sur le Boul' Mich ! Ces jeunes gens à qui je venais de conseiller la discrétion faisaient sonner leurs pistolets sur la table de marbre du café, en vouant très haut à la corde et au peloton tout ce qui se permettrait de ne pas marcher droit, sans épater pour autant le flegmatique loufiat qui nous servait des demis.

Je regagnai Neuilly à vélo, dans mon costume de milicien. Le long de ma route, aux endroits les moins passants, plusieurs citoyens, après avoir pris garde qu'ils n'étaient pas observés et que j'étais bien seul, brandissaient le poing vers moi en roulant des regards indignés. J'en avais de bonnes, avec la popularité de cet uniforme...

Le lendemain, la presse diffusait un communiqué du bureau de Darnand sur la composition du nouvel état-major parisien de la Milice et les attributions de ses membres. Mon nom y manquait. Toutes les petites cérémonies de la veille étaient mentionnées, sauf ma visite à Saint-Louis. Y avais-je tenu des propos insuffisamment réglementaires ? Ou bien d'anciens camelots du roi faisaient-ils campagne contre « l'insulteur de Maurras » ? Les questions de préséance ne m'avaient jamais turlupiné. Mais le désaveu était flagrant. J'écrivis sur-le-champ à Darnand une lettre de démission, en l'assurant de mon entière estime, que les gaffes de ses services n'entamaient pas. Sur quoi, je me sentis plus léger. Je ne devais jamais recevoir de réponse. J'avais été milicien pendant vingt-quatre heures.

Quatre jours s'étaient écoulés depuis l'aube du débarquement, et l'invasion, par lentes poussées, gagnait un peu de terrain. Les stratèges expliquaient qu'on les laissait s'agglutiner pour mieux les écraser. J'aurais préféré de beaucoup une poussée, toutes forces réunies qui les reflanquât au bouillon cul par-dessus tête. Et toujours aucune annonce de bateaux coulés, d'avions abattus. La bataille qui se déroulait à 220 kilomètres de Paris engageait bien cette fois le sort de tous les « collabos ». Pour me garder de sang-froid au cours de cette péripétie à laquelle je ne pouvais rien, je rouvrais chaque soir mon manuscrit. Je reprenais la poursuite de cette collégienne aux boucles blondes, à la chaste petite jupe plissée, aux yeux limpides, que son extravagante dépravation ferait nommer bientôt Gaupette. Ma littérature galopait derrière elle en pleine liberté, toute pudeur effacée, transformée en caméra qui enregistrerait sans hésitation chaque geste, chaque tressaillement du poursuivant, tandis que la caméra intérieure inscrivait chaque saut de ses espérances, de ses déconvenues, de ses supputations, de son désir. Pour le piquant du contraste entre cette frivolité et le tumulte de l'événement historique, je notais en marge de ma prose : « 10 juin 1944, bataille de Normandie ».

Le 12 ou le 13, Dominique Sordet organisait chez La Pérouse un de ces grands déjeuners-débats qui ne servent jamais à rien. Il y avait là le gratin de la collaboration, Philippe Henriot, Marcel Déat, Henri Béraud tonnait contre la lâcheté d'Horace de Carbuccia qui venait de saborder son *Gringoire*, Jean-Hérolde Paquis, Benoist-Méchin, Drieu La Rochelle, Cousteau, Lesca, Laubreaux, moi-même. La température était étouffante. On avait ouvert les fenêtres de notre salon sur la rue des Grands-Augustins. Aux fenêtres d'en face – et la rue n'est pas large – se pressaient d'innombrables curieux, qui cherchaient à reconnaître Philippe Henriot. Une grenade dans le tas, et quel massacre, quelle décapitation ! Mais on n'entendait même pas une raillerie, une insulte. Rien que des citadins béants, nous contemplant de leurs yeux bovins comme des phénomènes de ménagerie.

Le lendemain, on apprenait que Londres avait été bombardé par un engin nouveau, une sorte de torpille aérienne à très longue distance, une « Vergeltungswaffe », arme de représailles ; le V₁. Était-ce enfin l'apparition des fameuses armes secrètes ? Pourquoi celle-ci n'avait-elle pas frappé huit jours avant la concentration de l'armada prête à franchir la Manche ? La cruauté de ce V₁ destiné à écrabouiller les Londoniens nous troublait peu. Il n'était pas plus aveugle que l'« aera bombing » au phosphore sur Hambourg. Quant à son efficacité militaire, je me sentais sceptique, après un bref mouvement d'intérêt. Nous avions eu trop de désillusions avec l'Allemagne guerrière depuis dix-huit mois. Cependant chez le coiffeur où je me faisais rafraîchir la crinière, on bavardait avec animation de l'événement. Les clients

étaient impressionnés. Je dis : « Les Angliches ne doivent pas être à la noce. Mais ils ne l'ont pas volé. » Le patron, levant ses ciseaux et roulant de gros yeux patriotiques, riposta : « Peuuh ! c'est encore une de ces inventions boches. C'est kolossal, et ça foire. Comme la Grosse Bertha en 1917. » On allait apprendre très vite que ce merlan avait raison. Les Londoniens encaissaient avec flegme les V₁ qui ne volaient ni assez vite ni assez haut, et que la chasse ou la D.C.A. détruisaient souvent bien avant leur arrivée au but.

Nous avions décidé à *Je Suis Partout* d'interviewer les principaux chefs politiques de la collaboration. Comme j'étais « le plus à gauche », j'allai voir Marcel Déat au ministère du Travail, dont Vichy avait fini par lui concéder le portefeuille. Il parlait lui aussi des « envahisseurs » qui délivraient les Normands en les écrasant sous leurs bombes, et dont les affaires n'étaient pas tellement flambantes : « Les Anglais sont enfermés à Caen comme dans un bocal. » Ce qu'il jugeait plus grave que tout, c'était l'inertie de Vichy, où l'on affectait de considérer en spectateur le drame qui ravageait une province française et dont le sort de l'Europe dépendait.

Doriot affichait le même optimisme, en usant de termes plus diplomatiques à l'endroit des Vichyssois. Mais si les Anglais piétinaient à Caen, les Américains se faufilaient très bien à travers le Cotentin, selon le même itinéraire que Rommel quatre ans presque jour pour jour plus tôt, dans son fameux raid sur Cherbourg. Les Américains marchaient aussi sur Cherbourg, complètement isolé, et qui ne pouvait plus que tomber à brève échéance. Ils allaient posséder un grand port pour leur liaison avec l'Angleterre. Mais ce n'était qu'un atout accessoire, puisqu'ils construisaient déjà un port artificiel à Arromanches où même les blindés pouvaient débarquer. L'imagination était du côté de ces industriels, alors qu'elle était en panne chez les généraux du Reich. Car on ne pouvait s'expliquer autrement l'incapacité à la contre-attaque d'une armée aussi puissante, riche de tant d'exploits. La plus brillante initiative d'un de ces généraux, ç'avait été de brûler un village limousin, Oradour-sur-Glane, avec tous ses habitants, comme par hasard très pacifiques. Nous venions d'apprendre cette performance, qui nous traumatisait sévèrement. À qui ferait-on croire encore que ces incendiaires, ces brûleurs de femmes et de gosses, nous défendaient contre les barbares ? Le général, disait-on, s'était trompé de village. Je commençais à fourrer ses congénères dans le même sac de mon antimilitarisme que tous les étoilés français. Oui, c'était une erreur terrible que de laisser de grands desseins politiques dépendre de cette secte-là.

Le 28 juin, deux jours après la chute de Cherbourg, à cinq heures du matin, Philippe Henriot était assassiné dans son appartement du ministère de l'Information, rue de Solférino. J'avais eu peu de goût,

dans ses débuts, pour ce catholique dégingandé, aux oreilles décollées, député des bien-pensants bordelais, défenseur de la Famille et de l'Autel. Avec les insanités du Front Populaire il était devenu un vrai militant, l'un des plus énergiques opposants à la Chambre. J'avais fait sa connaissance en 1937 au « marbre » de *Je Suis Partout* où il me félicitait pour un de mes papiers les plus féroces sur la cérémonie inaugurale de l'Exposition. Le pacte germano-soviétique lui avait inspiré dans l'hiver 39-40 quelques articles d'un antihitlérisme vertueux. Comme beaucoup d'entre nous, l'attaque de la Russie par les Allemands en avait fait un collaborateur convaincu, tout de suite engagé sans réserve dans ses éditoriaux de *Gringoire*. Avant lui, la radio gouvernementale, chafouine, timorée, débitait une tisane insipide, dans l'indifférence générale. Depuis deux ans, Philippe Henriot, par la seule vertu de ses allocutions, en avait fait un superbe instrument de combat. Radio-Paris, géré par les Allemands improvisés journalistes, qui redoutaient avant tout d'être expédiés à la première gaffe sur le front de l'Est, s'était discrédité par sa monotonie, qu'entre-coupaient uniquement les méchants coq-à-l'âne de quelques obscurs cabots ou la chronique militaire de Jean-Hérolde Paquis. Celui-ci, à force de dégoiser péremptoirement des pronostics toujours démentis, de claironner des victoires qui restaient dans les limbes et un châtiment de l'Angleterre devenu mythique, s'était bien acquis une espèce de réputation, mais de clown. Philippe Henriot représentait le seul concurrent de poids à la remuante et gouailleuse équipe londonienne de la France Libre. Il était impeccablement renseigné, il ne prétendait pas que la Wehrmacht fût invincible. Il pouvait traiter de sujets complexes, telles que les conférences interalliées, sans pédantisme, directement, clairement, à la portée du paysan, du mécanicien, du petit retraité. Il disait des vérités faciles à contrôler sur l'imbécile collusion des généraux réactionnaires et des communistes les plus retors, la dislocation fatale de l'Empire français, les scandales du marché noir, le banditisme des maquisards qui pillaient les fermes, les bureaux de poste et de tabac. Il fustigeait les faillis de 1936 et de 1940 qui prétendaient refaire une France grande et glorieuse dans les comités de De Gaulle. Il rappelait aux nigauds les carrières sinistres ou burlesques de ces rebâtisseurs. Il usait d'une bonne langue, familière ou dure dans la polémique sans aucune vulgarité. Et sa voix était présente, bien timbrée, jamais théâtrale. Il s'imposait par le talent. Les indifférents, les indécis, les adversaires même avaient pris goût à écouter cette réussite de l'éloquence et de la sincérité. Que les Anglo-Américains eussent différé de six mois leur débarquement en continuant à pilonner les villes françaises, et le parti gaulliste, grâce à Henriot, eût perdu les deux tiers de ses effectifs. Au fond, les gens de Londres avaient bien tardé à faire abattre un tel tribun.

Je me rendis au ministère de l'Information. Le chef de cabinet de Philippe Henriot, notre ami Roland Lapeyronnie, qui avait participé à tous les banquets de *Je Suis Partout* sans y signer jamais une ligne, était en larmes. Je lui dis assez rudement qu'il aurait mieux valu, même contre le gré de son patron, qui se moquait de ces précautions, faire garder solidement sa porte nuit et jour par un groupe de miliciens. Les tueurs, à l'aube, n'avaient eu aucune peine à neutraliser les deux ou trois agents qui battaient la semelle sur le trottoir, devant le ministère. Il leur avait suffi de monter à l'appartement, de frapper. Henriot leur avait ouvert lui-même, pour recevoir trois rafales de mitraillettes à bout portant. On l'avait allongé sur un lit de parade, dans le vieux costume marron, très fatigué, que nous lui avions toujours connu. Et Radio-Londres le traitait quotidiennement de vendu. On voyait sur le tapis clair la large tache mal effacée de son sang. Sa femme, une mère de famille quelconque, qui avait assisté à l'exécution, paraissait plus abasourdie qu'émplorée.

Les assassins rôdaient donc autour de nous. À qui le tour ? Ma sécurité ne m'avait jamais préoccupé. Je sortais constamment seul, dans un quartier où l'on pouvait repérer sans peine mes habitudes. Les allées les plus écartées du Bois étaient mes promenades favorites. Souvent, au milieu de la nuit, je parcourais près d'un kilomètre, aller et retour, dans l'avenue de Neuilly totalement déserte, pour poster mes articles par pneumatique. Il aurait été si facile de me descendre, qu'il fallait bien, puisque j'étais toujours debout, que ma mort n'eût pas été décidée. Les communistes avaient eu des comptes plus urgents à régler, et d'abord ceux de leurs traîtres, Clément, Gillon, appointés par la police, passés chez Doriot et liquidés sans bavures. Je méprisais les gaullistes bourgeois. Plusieurs familles de mon immeuble appartenaient notoirement à cette catégorie. Elles se contentaient de me fusiller du regard dans l'escalier, et encore seulement depuis que l'affaire de Normandie tournait mal. Jamais un mot hostile chez les fournisseurs qui n'ignoraient rien de mon identité. J'avais simplement fait savoir autour de moi que j'étais armé. Et depuis quelque temps, dans mes pérégrinations nocturnes, j'avais le doigt sur le cran d'arrêt de mon pétard. Je devais apprendre plus tard que c'était ma rue, mon quartier qui vivaient dans la terreur du loup-garou de *Je Suis Partout*, promis chaque semaine par les voix de Londres au trépas. Il faut croire que je percevais cette trouille environnante, malgré son mutisme, d'où ma sérénité de piéton. Toutefois, l'assassinat d'Henriot m'incitait à compléter mon arsenal. J'allais posséder, outre mon automatique, un Colt, un énorme revolver français d'ordonnance, et une redoutable grenade quadrillée, que Véronique, peu familiarisée avec l'infanterie trouvait « très jolie ». De toute façon, je ne me laisserais pas buter chez moi les mains vides, comme le pauvre Philippe Henriot.

Je n'avais guère vu se manifester le patriotisme de mes concitoyens que par leurs ricanements, un matin où défilait sur l'avenue, en tenue de campagne, avec des voiturettes à chevaux, une troupe de vieux fantassins allemands, qu'à leur barda on pouvait supposer en marche vers la bataille : « Qu'est-ce qu'ils vont déguster sur la route de Quarante Sous ! » Je devais reconnaître que l'aspect de ces territoriaux anachroniques et tirant déjà la jambe était peu propice à relever le moral des champions de l'Europe nouvelle. Étaient-ce là tous les renforts que la Wehrmacht pouvait envoyer au feu ! Je m'étonnais que l'activité militaire fût si peu visible dans Paris devenu une ville de l'arrière pour la guerre motorisée. On apercevait surtout de loin en loin des chauffeurs qui trifouillaient des moteurs de camions rétifs. C'avait été un événement unique que le passage d'une cinquantaine de chars « Tigre », dont deux ou trois étaient d'ailleurs tombés en panne. Le bruit courait qu'ils avaient été anéantis sur la route par les avions alliés bien avant d'atteindre la zone de combat. L'obstination des Allemands à démentir la rumeur prouvait que ce détachement était une rareté.

Nous allions prendre des nouvelles sérieuses chez le chef de la Propagandastaffel, Eich, un confrère très francophile. Il ne dissimulait pas son anxiété. Hitler avait fait un bref voyage en France, reçu des chefs d'unités qui lui avaient dit tout cru : « Mon Führer, nous sommes sur cette saloperie de front-là dans une situation merdeuse, « scheissende ». Du moins les Russes, depuis quelques semaines, bougeaient peu. Serait-ce le signe d'une trêve plus ou moins tacite à l'Est, d'un essoufflement des Rouges qui laisseraient les armées capitalistes les relayer ? Eich secouait la tête : « Non, pas du tout. Ils ont massé quatre cents divisions. On s'attend d'un jour à l'autre à ce qu'ils reprennent l'offensive, très violemment. »

Tout était donc joué. L'hypothèse absurde jusqu'à l'automne 1941, très discutable même après Stalingrad, était devenue une réalité. Les Allemands avaient perdu militairement la guerre. Nous autres, les collaborateurs, nous perdions bien plus encore, à commencer par notre honneur, non pas à nos yeux – je ne pouvais me reprocher mon option encore timide de l'été 1940, encore moins celle de juin 1941 – mais pour ceux du camp démocratique qui depuis bientôt quatre ans nous promettaient la potence, et allaient savourer la volupté de nous réclamer des comptes.

Il restait cependant dans notre clan des optimistes, qui écoutaient avec une moue de dédain les bulletins victorieux de Londres, et calculaient que les Anglo-Américains avaient un mois de retard sur leur horaire. Sans doute les Fritz étaient des soldats d'une autre trempe que les Yankees, et se battaient pied à pied, mais à reculons. Depuis un an, pas un seul épisode heureux pour changer, ne fût-ce que

quelques jours, la face de leur retraite monotone comme l'interminable partie de deux joueurs dont l'un ne se rend pas, mais est dominés ans relâche, et plus encore à chaque nouveau coup. L'héroïsme inutile ne m'inspirait plus que de l'humeur.

Peut-être existait-il une solution diplomatique. Mais je voyais mal que les « collabos » y trouvassent un sort favorable.

J'avais beaucoup développé l'histoire de Gaupette, terminé les *Ephémérides du péché mortel*. J'étais maintenant devant un chapitre très complexe, et qui prendrait certainement d'immenses proportions, l'ordre intimé à Régis par son confesseur jésuite de rompre avec Anne-Marie. Il me faudrait au moins deux grands mois pour l'édifier. Dans deux mois, quels événements Paris aurait-il vécus ? Et je n'avais plus la tête à un travail médité. Dans la première semaine de juillet, je fermais mon manuscrit. Dans ma course entre la littérature et la guerre, la guerre avait gagné.

Le 8 juillet, nous apprenions l'exécution de Georges Mandel, remis par les Allemands à la milice et abattu dans la forêt de Fontainebleau. Pour une fois, la milice avait travaillé utilement, liquidé notre plus implacable ennemi. Je me sentais vengé de la torture morale que j'avais endurée par lui au début de juin 1940, en pensant à ce qu'il avait éprouvé lui-même durant sa dernière heure, se voyant périr à la veille de la victoire des siens et de sa propre revanche(8).

Des camarades de Radio-Paris s'étaient glissés jusqu'au front de Normandie. Ils revenaient effarés par la suprématie de l'aviation alliée, maîtresse absolue du ciel, omniprésente, démolissant comme à la cible chars et camions, interdisant tout mouvement dans le jour à l'arrière des lignes : « C'est mai 40 à l'envers, et à la énième puissance, un chaos que les bombes tournent et retournent encore. »

À *Je Suis Partout*, nous trompions notre impuissance devant l'événement par une agitation déboussolée. Je dis « nous » mais pour ma part, je ne faisais que suivre le mouvement, trop convaincu de la vanité de quelque initiative que ce fût. Le journal mis au diapason de la rage meurtrière qui croissait de jour en jour depuis le 6 juin, réclamait furieusement des représailles contre les maquis. Laubreaux et Cousteau prenaient directement pour tête de turc Laval, accusé de mollesse criminelle, d'intrigues souterraines avec les gaullistes. Je ne percevais plus le moindre sens politique à ces exercices que Brasillach n'aurait jamais admis. Laval était dans le même bateau que nous, promis au même sort de vaincu. De quelle autorité, de quels moyens disposait-il encore dans un pays où les quatre cinquièmes des citoyens n'attendaient plus que l'arrivée maintenant certaine des Américains, balayant Vichy et l'occupant. Mais le sage Dominique Sordet lui-même prenait le mors aux dents, faisait circuler une pétition qui dénonçait le gouvernement « fasciné par l'hypothèse d'un prochain établissement

des Anglo-Américains en France » (il était difficile de négliger cette hypothèse !), réclamait le retour à Paris d'un gouvernement élargi « par l'entrée des éléments indiscutables », et « des sanctions sévères allant jusqu'à la peine capitale à l'égard de tous ceux dont l'action encourageait la guerre civile ou compromettait la position européenne de la France ».

Les mauvaises nouvelles de la bataille se succédaient, comme dans ces maladies où tous les organes capitulent les uns après les autres. Le maréchal Rommel, le seul chef allemand qui fût peut-être encore capable de prodiges, était grièvement blessé sur une route normande dans le mitraillage par avion de sa voiture. Je rencontrai un ancien camarade du Quartier Latin, ingénieur des mines, qui avait travaillé dans une grande société pétrolière. Il connaissait ma position politique, me regardait et me parlait d'un ton apitoyé : « Les Allemands sont courageux et tenaces. Mais pour alimenter une bataille comme celle de Normandie, il faudrait un fleuve d'essence. Et elle leur est mesurée au compte-gouttes. Leur essence synthétique n'est pas utilisable pour les chars et les avions. Elle dégingue les moteurs des camions. Tandis que les alliés ont installé à travers la Manche un pipeline qui leur débite un million de litres par jour. » Au regard de ces irréfutables précisions, toutes les supputations stratégiques n'étaient que de la vaine littérature.

Paris demeurait placide d'aspect, mais les signes de détraquement se multipliaient. Les droits communs détenus à la Santé, s'imaginant sans doute que les Américains étaient aux portes de Paris, se révoltaient. La milice accourue fusillait les meneurs par paquets.

J'avais vu en projection privée, dernier film de la saison, un documentaire, *Les Chevaux du Vercors*, de mon ancien camarade, le poète Paul Gilson. Les séquences insistaient emphatiquement sur les libertés, dans leurs galops toute crinière déployée, de ces chevaux sauvages, dont, bien que Dauphinois, je n'avais jamais entendu parler. L'allégorie m'échappait complètement : « quelle bizarre idée de film ! » Les combattants du Vercors étaient fort obscurs pour les Parisiens.

Le 20 juillet, vers midi, je sortais du métro à la Concorde, et je humai presque aussitôt dans l'air une curieuse agitation. Plusieurs chars « Tigre » étaient en position près de la Madeleine. Des troupiers allemands, mitrailleuse au côté, barraient des rues, d'autres patrouillaient en moto. Y avait-il eu un gros attentat, et la Wehrmacht s'apprêtait-elle à réagir brutalement ? Pourtant les badauds des trottoirs ne paraissaient nullement inquiets. Je n'eus qu'en fin de journée chez Sordet l'explication de ce remue-ménage, qui s'était étendu à tout le quartier de l'Étoile : une tentative de soulèvement d'un groupe de généraux allemands, lié semblait-il à un attentat

manqué contre le Führer : « C'était un putsch antihitlérien, disait Sordet assez secoué alors que je le connaissais si flegmatique. Il y a eu des espèces de coups de main contre les organisations du Parti. Nous l'échappons belle. Nous n'aurions pas manqué d'être parmi les premiers à faire les frais de l'opération. » Cela restait encore assez confus pour moi. Puis la radio annonça l'attentat de Stauffenberg. On entendit la voix de Hitler, stigmatisant les conjurés, insistant sur leur très petit nombre : « Eine sehr kleine Clique ! » On avait beau ne pas donner dans la superstition : que cet homme eût échappé à un tel péril cela ressemblait étrangement à un intersigne présageant que le maître de l'Allemagne n'avait pas terminé sa tâche, que son pays malgré les revers n'était pas prêt à s'agenouiller.

Le 28 juillet, mettant le comble à sa campagne contre Laval, Laubreaux publiait dans *Je Suis Partout* cette manchette : « Napoléon disait de Talleyrand, son ministre des Affaires Étrangères : C'est de la merde dans un bas de soie. Nous n'avons plus de bas de soie. » Dans le style des chansonniers ou du *Canard Enchaîné*, le mot était bon, l'auteur et les camarades s'en tapaient sur les cuisses. Mais sa portée politique était nulle. Et la riposte intervenait aussitôt. Sur les coups de téléphone furibonds de Vichy, Abetz faisait saisir notre journal. Nous hurlions au scandale ; les plus purs des fascistes interdits par un ambassadeur du Troisième Reich ! Nous étions d'ailleurs bientôt autorisés à paraître la semaine suivante, à la condition que Laval ne fût plus attaqué.

Le front de Normandie craquait du côté d'Avranches, sous la poussée d'une masse de chars américains, qui faisait voler en éclats le « bocal » de Déat. Des menaces se resserraient autour de moi, des coups de téléphone muets, qui se répétaient après que j'eusse fait changer mon numéro. J'avais reçu la visite suspecte d'un garçon et d'une fille inconnus, d'ailleurs très maladroits, incapables de fournir un motif quelconque de leur démarche, pendant que je les interrogeais sur le pas de ma porte, un pétard dans la poche de ma robe de chambre. Les réseaux employaient de fameuses godiches, si ces deux-là, comme tout l'indiquait, avaient reçu mission de s'introduire dans mon logis pour en repérer les dispositions. Mais cet appartement était facilement accessible par la terrasse, dont la fragile porte fermait très mal. La plupart de mes amis avaient suivi le conseil de ne pas coucher chez eux. Véronique et moi, nous allâmes donc chaque soir loger dans un hôtel réquisitionné de la rue de Marignan. Pour moi, habitué au travail nocturne, parmi mes papiers et mes bouquins, c'était déjà un commencement d'exil. Je voulais cependant conserver un lien avec mon travail de deux années sur *Ni Dieu ni Diable*, et j'avais emporté dans la chambre anonyme un volume d'histoire de l'Église ancienne.

Mai 1940 nous avait appris que dans la guerre motorisée, une fois la

percée accomplie, les choses allaient vite. On pouvait seulement supposer que les Allemands lutteraient plus longtemps dans leur retraite que les piètres Français tout de suite débandés.

Quelques jours vides s'écoulèrent. Je vaguais, désœuvré, m'efforçant de limiter mes pensées à l'instant. Je me souviens de deux jeunes parachutistes allemands, en tenue de combat, près de moi dans le métro, sans doute expédiés du front pour une vague mission durant vingt-quatre ou quarante-huit heures. L'un d'eux était placide, mais l'autre, plus petit, beaucoup moins robuste, portait la mort sur son visage tiré et navré. J'y lisais ses sensations : être jeté hors de la bataille dans la grande ville restée frivole et fringante, parmi les femmes fraîches et belles, pour savoir que le lendemain on sera replongé dans l'horreur, sous la pluie de fer et de feu. Celui-là n'en reviendrait pas. J'aurais voulu espérer que sa peur lui inspirerait de se perdre dans l'immense cité, se terrer jusqu'à la reddition obligée qui le sauverait.

Un des préposés de Radio-Paris, qui amorçait sa renversée à moins qu'il ne fût placé là depuis longtemps par les réseaux, diffusait le disque de la vieille chanson : « Quand tout renaît à l'espérance... J'aime à revoir ma Normandie », à la barbe des Fritz qui n'y voyaient aucune malice. Les communiqués de l'O.K.W. évasifs, compassés, systématiquement en retard de trois jours sur les faits, étaient devenus aussi dérisoires que ceux de Gamelin et de Weygand au printemps Quarante. On ne se renseignait plus qu'avec les bulletins victorieux de la B.B.C., comme avec les textes sarcastiques du supposé Ferdonnet quatre ans plus tôt.

Voilà que les Allemands déclenchaient en direction de Mortain une contre-offensive qui semblait très étoffée, pour couper l'étroit goulot par où s'engouffraient les blindés américains. Réussiraient-ils la manœuvre que les généraux français n'avaient même pas été fichus d'esquisser, du côté de la Somme, dans une situation analogue ? Mais que cette manœuvre venait tard ! Ils reprenaient cependant Mortain, Radio-Londres le reconnaissait. Mais le puissant fauve blessé ne pouvait aller plus loin dans sa charge. Succès sans lendemain, comme en Afrique du Nord après novembre 42, comme en Russie après Stalingrad, comme en Italie après le débarquement. La marée américaine reprenait son avance, à peine stoppée un instant, se répandait sur la Bretagne, sur la Mayenne, approchait du Mans.

Il ne restait plus à songer qu'au départ. Je m'étais décidé sans aucune hésitation. Je n'avais pas la moindre aptitude physique ou morale à la clandestinité, mes nerfs y claquaient vite. D'ailleurs, je ne connaissais aucun repaire utilisable, il était beaucoup trop tard pour s'en inquiéter. Mes amis les plus dévoués, dans le même bain que moi, ne pouvaient me servir. J'avais rompu avec tous les anciens

camarades qui n'étaient pas de notre bord. Véronique et moi, nous n'avions donc d'autre ressource que de tâcher de suivre dans leur retraite les Allemands qui commençaient à déménager leurs bureaux. Je rencontrais dans le métro le jeune comédien François Périer, avec qui je bavardais quelquefois dans la dernière rame, celle du retour des spectacles. J'avais fait sa connaissance aux examens du Conservatoire, que je suivais pour *Le Jour*(9), au début de juillet 1939. Bernard Blier, Jean Parédès, désopilant Mascarille, et lui dans le monologue de Figaro, avaient fourni un concours étincelant. Pour n'être gratifiés par le jury que de minces accessits, alors que le premier prix allait à un membre de la dévorante tribu républicaine des Casadesus, qu'aucun théâtre ne put utiliser. Les jeunes gens étaient fort en colère dans la cour de la vieille maison. Je les réconfortais, en leur assurant que dix scènes et tous les studios de cinéma étaient déjà ouverts à leurs talents, et je leur consacrai un papier aussi chaleureux que méchant pour les bonzes officiels et leur président, le compositeur Henri Rabaud, apte à tous les compromis derrière la noble austérité de sa barbe blanche. Les garçons m'en avaient su beaucoup de gré. Périer, très gai, me dit en éclatant de rire : « Comment, vous êtes encore ici ? Mais vous allez vous faire fusiller ! » Je dus lui répondre quelque chose comme : « Le feu n'est pas encore à la baraque. Et nous inspirons toujours une salutaire prudence à MM. les gaullistes. »

Laubreaux, notre gastronome, organisait malgré tout un des repas traditionnels de *Je Suis Partout*, dans un restaurant clandestin et sans doute très entruandé, du côté de l'Étoile. L'aspect morne et louche de la grande salle s'accordait avec nos pensées. Nous savions tous, sans trop le dire, que c'était la dernière de ces réunions qui depuis neuf ans avaient été si bruyamment joviales. J'étais assis à côté du vieux critique musical Émile Vuillermoz, qui m'inspirait des remords. C'était un homme de la gauche briandiste et plus ou moins maçonnique. Je l'avais traité avant la guerre de « diplodocus rouge », quand on le disait payé par les ambassades de la Petite Entente. Son pacifisme de meilleure qualité que celui de Georges Duhamel et de Romain Rolland, l'avait beaucoup rapproché de nous et réconcilié avec moi. Depuis le sabotage du *Temps*, à la fin de 1942, il ne possédait plus de chronique régulière. Je lui avais proposé d'écrire à *Je Suis Partout* au début de l'année, et il s'était dit ravi. Il n'avait guère pu nous donner qu'une dizaine de papiers, mais qui allaient lui valoir bien des désagréments.

Je publiai encore un éditorial à *Je Suis Partout*, au titre insolent : « L'espérance est nationale-socialiste ». C'était le pendant, et plus ou moins la redite de mon article de l'été 43, lors des affaires italiennes : « L'espérance est fasciste ». Je disais que le national-socialisme était un système de gouvernement moderne, que l'on ne rayerait pas du

xx^e siècle, et qu'à moins de se résigner à être absorbé par elle, l'Occident ne se défendrait pas contre l'U.R.S.S. par des moyens démocratiques. Laubreaux toujours par goût de la pétarade, accentuait la provocation de mon papier en l'affublant d'un bandeau de pur style hitlérien, défilé casqué, drapeaux à svastikas. Mais au point où l'on en était...

Tout le monde, y compris les gaullistes les plus acharnés, ignoraient la 2^e division blindée du Français Leclerc. On parlait peu des Anglais, qui n'avaient guère brillé dans leur secteur de Caen. Il n'était question que des Américains, incarnant à eux seuls les armées libératrices. On venait d'apprendre le nom du général de leur avant-garde blindée, Patton, qui fonçait dans le style du Rommel de 1940. J'allais laisser derrière moi quelques textes qui risquaient fort de devenir mémorables, pour des raisons exactement inverses de celles qui les avaient inspirés : « Un général yankee vaut-il un "Gefreiter" allemand ? La question mériterait d'être débattue, et le "Gefreiter" aurait des partisans sérieux... Les Allemands bouclent leur ceinturon pour la semaine qui va venir. Les Américains seront équipés pour 1945. Je crois qu'ils feront bien d'arrêter la guerre avant. Ils seront fin prêts pour gagner et reconquérir le monde quand il ne leur restera plus d'autre champ de bataille que le Pont de Brooklyn et la Cinquième Avenue. » (*Les Décombres*, p. 602). Mon plus vif regret – et peut-être le seul – était d'avoir si complètement méconnu la puissance industrielle des États-Unis, leur faculté d'improvisation hardie et organisée, qui, mieux pressenties, sans peser sur mon choix antisoviétique, aurait tempéré mes vaticinations. Cette lacune fatale, impardonnable au milieu du xx^e siècle, annulait dix années de lucidité politique.

À propos d'Américains, on commençait à voir dans le métro d'insolites voyageurs, bronzés comme des alpinistes, dans des vêtements civils qui de toute évidence ne leur appartenaient pas, et qui parlaient anglais très fort, avec de grands éclats joyeux, à deux mètres des soldats fritz inconscients ou indifférents.

J'entreprenais de mettre à l'abri mes meilleurs disques et mes livres préférés chez une famille de notre immeuble qui nous avait marqué de la sympathie. Le gamin de la maison, seize ans, très déluré, qui se régalaient déjà du *Mur* de Sartre, m'aidait activement au transfert, qui allait lui permettre de dévorer mes bouquins. J'accomplissais ces opérations avec une bonne humeur qui n'était pas feinte, mais n'allait pas tarder à fondre. Je faisais un dernier saut jusqu'à nos bureaux de *Je Suis Partout*. Je n'y rencontrais que notre secrétaire administrative, M^{lle} Colas, que nous appelions « la Sainte », à cause de ses dix années de travail acharné, de dévouement farouche à notre journal. Elle était assise près d'une cheminée, occupée à brûler des registres, des fichiers,

des kilos de papier : « Quel malheur ! disait-elle. Abandonner une affaire qui marche aussi merveilleusement ! » J'éprouvais brusquement quelle fin lamentable c'était pour ce journal qui avait représenté la moitié de notre vie.

Un de mes camarades de la drôle de guerre, André Gallier, qui tenait boulevard Saint-Marcel un restaurant où avait défilé tout le Paris fasciste, venait d'enlever de mon domicile avec un vélo-remorque une cargaison de dossiers et le manuscrit des *Décombres* pour les porter dans une cachette sûre. Ce déménagement n'avait pas échappé aux patriotes de ma rue. Je trouvai dans mon courrier une lettre non postée : « Tu fous le camp, salaud. Mais tu n'iras pas assez loin pour qu'on ne te remette pas le grappin dessus, à toi et à tes petits amis de la Gestapo. » Signé : la Résistance. Je connaissais si peu les mœurs de l'autre bord qu'il me semblait lire pour la première fois ce vocable de « Résistance ». Je me demandais qui il pouvait bien désigner dans ce Neuilly bourgeois et quiet, où n'avait jamais retenti un coup de feu, un propos malsonnant pour les patrouilles allemandes défilant sur une chanson bien rythmée. J'admiraais encore la crânerie de ces émules de Tartarin dans la « résistance », qui préféraient poursuivre à travers l'Europe un ennemi abhorré, alors qu'il était du matin au soir, sur les trottoirs du quartier, à portée de leurs mains et de leurs coups.

J'allais recevoir un autre message d'adieu, un coup de téléphone d'Henri Poulain, le véritable auteur, comme je l'ai dit, de la scission de *Je Suis partout* : « Alors, tu pars ? Vous partez tous ? Et bien, nous, nous restons. » D'un ton de défi. Nous, c'était d'abord Brasillach et lui, qui l'avait certainement encouragé dans cette décision. Je m'étais abstenu de toute attaque contre Robert. Nous n'étions pas brouillés. Nous nous étions encore revus récemment à la librairie « Rive gauche » qui nous comptait l'un et l'autre parmi ses administrateurs, à la table de Karl Epting, où nous avions parlé cordialement de l'Anthologie de la poésie grecque que Robert venait de publier et de m'envoyer. Mais le ton arrogant du damné Poulain signifiait bien cette fois la rupture, dans un tournant dramatique de nos existences. J'en étais violemment choqué. Je ne pouvais pas prévoir que ce coup de téléphone scellait à la fois le destin de Robert et le nôtre.

Tout se décomposait. Le métro ne fonctionnait plus. L'électricité n'était plus distribuée que de 22 h 30 à minuit. Les chemins de fer étaient en grève depuis le 10 août, le ravitaillement tendait vers le néant. Le 15 août en fin d'après-midi, nous vaguions, Véronique et moi, sur les Champs-Élysées tout scintillants de filles et de gaîté. Nous rencontrâmes René de Villefosse, conservateur du Petit Palais depuis Vichy, avec qui j'étais en relations cordiales, grâce surtout à nos goûts communs en peinture. Il me vit si sombre qu'il nous emmena tous

deux, avec son épouse, au Petit Palais, dans ses beaux appartements lambrissés de la Conservation. Il déboucha du champagne. Il me fit monter sur le toit pour admirer la vue. Mais le spectacle de Paris serein et superbe dans la lumière du soir d'été m'étouffa de tristesse. Pour la seconde fois depuis juin 1940 j'allais quitter ma ville menacée, sans savoir si je la reverrais un jour. Mais en 1940, je n'étais qu'un suspect, soldat roulé dans le flot de la déroute à laquelle je remettais mon sort, j'allais maintenant quitter Paris en proscrit. Et je ne pouvais même pas connaître l'apaisement du repentir, me dire que j'avais mérité cette déchéance.

À notre sortie du Petit Palais, dans la nuit tombée, les lumignons des cafés éclairaient une foule grouillante, où l'on distinguait des silhouettes insolites, bérets alpins, gros godillots cloutés, blousons : les maquisards, tels que nos dessinateurs les évoquaient depuis deux ans, sortis de leurs bois pour se répandre librement dans la capitale. La police s'était mise en grève le matin même.

Le 17 août 1944, vers sept heures du soir, j'étais en quête des dernières nouvelles à l'agence Inter-France de Sordet, dans l'immeuble du Palais Berlitz. J'apprenais que les Américains avaient atteint Chartres : une heure de voiture jusqu'à Paris. Il fallait se décider sur-le-champ, ou se laisser emporter par le flot de l'événement, qui ne m'épargnerait pas. Je rentrai à Neuilly aussitôt, sur le vieux vélo Peugeot de mes dix-sept ans, pédalant furieusement, dans la crainte de ne pouvoir achever mes préparatifs avant que la nuit sans électricité ne fût noire. Je demandai à Véronique, qui ne croyait pas le danger si pressant, de faire immédiatement deux grandes valises de vêtements. Il se pouvait que nous dussions partir dans la nuit, sans avoir le temps de revenir à notre logis. Pour ma part j'empilai dans une valise bleue plus petite, mon manuscrit de *Ni Dieu ni Diable* et les notes, les cahiers qui me permettraient de le continuer, si la chance nous favorisait d'un répit dans la catastrophe. J'y ajoutai quelques photos et souvenirs personnels que je rassemblais à la lueur d'une bougie, en pestant d'avoir, comme trop souvent dans ma vie, remis ces soins de jour en jour. Je ne sais plus trop qui nous aida – sans doute encore Gallier – au transport de nos bagages jusqu'à l'hôtel de la rue de Marignan. Nous suivions à pied. L'avenue de la Grande Armée grouillait dans les ténèbres de fantassins allemands en tenue de combat, débraillés, vannés, beaucoup dormant sous les arbres, le long des trottoirs. La déroute refluit sur Paris. N'allions-nous pas lever l'ancre trop tard ?

Nous n'étions pas depuis un quart d'heure rue de Marignan que Ralph Soupault le doriotiste m'y téléphonait : « On part cette nuit. Ordre du chef. Il n'y a plus un moment à perdre. Rendez-vous rue des Pyramides, le plus vite possible. » Le portier de l'hôtel, en nous voyant redescendre, se désolait : « Mais non, dormez donc encore cette nuit,

vous n'avez rien à craindre ici. » Notre fuite devait lui annoncer qu'il courait à une infortune imminente après quatre ans de courbettes à la clientèle vert-de-gris.

Nous dégringolons les Champs-Élysées, nous traversons la Concorde en coltinant douloureusement nos bagages. J'ai dû arrimer les plus gros sur ma bicyclette. Il n'y a plus de place en moi pour d'autre sentiment, d'autre idée que de fuir cette ville avant qu'elle ne se déchaîne et que sa populace m'écharpe. Pourvu qu'une stupide patrouille allemande ne nous arrête pas, ne nous fasse pas manquer le rendez-vous.

Rue des Pyramides, l'animation est grande devant le siège du P.P.F. Je reconnais des visages. On attend des camions de la Wehrmacht qui doivent nous emmener vers l'Est. D'une traction avant Cousteau et Jean-Hérolde Paquis jaillissent dramatiquement, mitrailleuse sur la hanche, canon pointé. De fait, ce rassemblement nocturne, au pied d'une telle maison, sans la moindre sentinelle, offre une fameuse cible à la « Résistance ». À présent, nous avons du moins ces deux mitrailleurs. Je constate que Soupault nous a trop bousculés. On ne partira certainement pas avant le jour. J'essaie d'aller au Grand Hôtel chercher une chambre où Véronique puisse se reposer quelques heures. J'y suis reçu comme un chien. Ausweis, carte de presse, passeport, rien n'y fait. Il n'y a plus de gîte pour nous. Le temps de notre pouvoir est fini. Dans le hall, je tombe sur Dominique Sordet, l'air absolument perdu. Son fidèle chauffeur vient de disparaître avec ses valises et la voiture : « Tout le monde est devenu fou », murmure-t-il. Très sottement, je lui demande s'il a mis en sûreté sa magnifique collection de disques. Il hausse les épaules : « Puch ! mes disques ! » Je l'engage à rejoindre avec moi les doriotes : « Si vous restez, vous allez être mis en pièces. » Mais il refuse. La trahison du chauffeur a brisé les ressorts de cet homme dont j'ai tant admiré le sang-froid. Le spectacle de sa noyade active encore ma volonté de sauver ma peau.

On se morfond longuement sur le trottoir des Pyramides. Des émissaires annoncent qu'ils ont vu sur les murs des affiches appelant Paris à l'insurrection. Qu'est-ce qu'on fout là ? Les camions arrivent enfin, vastes mais poussifs comme désormais tous les véhicules allemands. Des parlotes. L'embarquement est interminable. Il est plus de huit heures quand après beaucoup de ratés et de fausses manœuvres notre convoi prend la direction de l'Est. Les quartiers populaires, la banlieue sont calmes, engourdis même. L'aspect de notre caravane ne laisse aucun doute sur la qualité des voyageurs. Pourtant, c'est à peine si quelques passants nous jettent de loin une ou deux injures indistinctes.

Le contenu de notre camion est hétéroclite. Je suis le seul journaliste avec Henri Lebre, plein de flegme. Le gros est formé par

des femmes, prolétaires de chez Doriot, qui n'ont pas perdu l'accent et les allures du Front Populaire, et regardent Véronique de travers parce qu'elle a emporté son manteau de fourrure et qu'elle en prend soin. Notre commun malheur, dont ces gaillardes ne semblent d'ailleurs guère conscientes, ne créera pas la fraternité. Nous roulons dans la Beauce, à bien petite vitesse. La route est déserte. Halte pour quelque croûte. Nous sommes rejoints par un convoi de miliciens, en tenue de toile ocre, short et chemise, très gais, pareils à des boy-scouts en maraude, malgré les fusils mitrailleurs de leurs guetteurs, allongés sur les toits des camions, et qu'ils braquent à la blague vers nous.

Ai-je assez ricané sur la venette des millions de fugitifs hagards de juin 1940 ! Voici, dans la paisible campagne les heures de notre propre exode. Nous partons dans les fourgons des Allemands. Mais De Gaulle et ses séides vont arriver dans ceux des Américains. Que reste-t-il du vieux nationalisme ? Il n'y a plus en France que des collaborateurs.

Nous nous dirigeons vers Châlons-sur-Marne, singulier crochet pour se rendre de Paris à Nancy, notre point de chute. Nous dépendons bien de l'univers militaire, éternellement indéchiffrable dans ses décisions, qu'il soit habillé de bleu, de kaki ou de feldgrau. Il nous faut dix heures pour parcourir les 160 kilomètres de route, et il n'y a rien qui m'exaspère autant que la locomotion mérovingienne. Quelques optimistes parlent déjà avec gourmandise de l'excellent relais gastronomique et touristique de Châlons, La Haute Mère Dieu. En fait de Haute Mère Dieu, nous sommes logés, le ventre creux, sur de la paille, dans les salles d'une école primaire. Je ne suis pas offusqué par la paille, elle me rappelle mon bon temps de fantassin, quand je n'avais aucune existence politique. Mais pour nos Parisiennes, la plaisanterie est rude.

La journée suivante s'écoule en incidents ineptes. Un officier allemand se met à faire charger sur nos camions un énorme lot de caisses, d'archives sans doute si pesantes que quatre soldats peuvent à peine les manipuler. J'entends dire : « Les ponts-arrière n'y résisteront pas. » Ils ne cassent pas tout à fait, mais deux camions tombent en panne dans une côte un peu longue. Par une série de manœuvres extravagantes, un taciturne croquant et moi, nous restons seuls à garder les véhicules en pleine cambrousse, armés chacun d'un fusil de chasse, parce que les bois proches fourmillent, dit-on, de maquisards. Les seuls suspects que nous apercevons sont les occupants d'une camionnette ornée mystérieusement d'un grand drapeau blanc claquant au vent et assez sinistre de loin. Ces voyageurs semblent épouvantés par nos flingues. Enfin après des va-et-vient absurdes, la caravane se reforme. Nous arrivons à Nancy, la nuit tombée. Nous sommes parqués longtemps sur une place, mangeant un croûton. Nous

apprenons que le confrère allemand, administrateur de *L'Écho de Nancy*, poivrot mais très francophile, qui devait nous accueillir, vient d'être tué par un milicien en sentinelle qui a pris peur dans le noir. Devant l'inertie de notre troupe, je pars avec Véronique à la recherche d'un gîte quelconque. La patronne d'un hôtel de bonne apparence nous accueille avec une mine rayonnante, qui signifie clairement que pour elle la déroute des « Collabo » est l'avant-garde des chers Américains. Elle n'a à nous proposer pour l'instant, avec force amabilité, que deux matelas sur le plancher d'une espèce de débarras. Ce soir, c'est presque une aubaine.

À peine suis-je allongé, la lumière éteinte, que le désespoir m'envahit. Je suis terrassé par l'humiliation, dans la plus terrible catastrophe de mon existence. Je n'éprouve toujours pas le remords qui m'eût peut-être soulagé en transformant dans une colère contre moi-même ma douleur. Je n'aurais jamais pu prendre le parti des faillis de la Troisième République, des capitalistes anglomanes, des étourneaux militaires, de ce De Gaulle avec sa harka de communistes, qui allaient chanter des *Te Deum* avec des postures de vainqueurs. Mon choix n'a rien eu de vil : la collaboration d'abord pour épargner à mon pays les pires conséquences de la défaite que nous avions prévue, ouvrage de nos pires ennemis les antifascistes de tout poil, ensuite par horreur du bolchevisme. Je n'ai brigué aucune place. J'ai gagné de l'argent uniquement par ma plume, pour défendre ce que je croyais vrai, et infiniment moins que des dizaines de milliers de trafiquants, d'industriels fournissant en matériel de guerre maintes divisions de la Wehrmacht. Mais j'ai défié la fatalité, et maintenant elle m'écrase. Je suis rejeté pour jamais dans le camp des traîtres. Ma vie est brisée, ma littérature tuée. Mon exaspération, durant notre stupide véhiculage, m'a aidé à ne point sentir les plaies. Elles me brûlent toutes à présent, les arrachements, les mille liens tranchés, Paris perdu, qui m'a vomi, ma mère que je ne reverrai pas. Des détails qui devraient être insignifiants dans ce cataclysme, portent mes souffrances au paroxysme : tout ce que j'ai abandonné aux pillards dans notre appartement de Neuilly, mon capital de notes, de documents sur toutes choses, amassé depuis vingt-cinq ans, les lettres de mes morts, le *La Fontaine* illustrée par Grandville et quelques autres livres qui me venaient de mon père, seuls souvenirs de lui que je possède. Je voudrais tout oublier, tout effacer. C'est impossible. Le malheur m'étouffe, me mord. Le mauvais sommeil ne me calme pas, peuplé de cauchemars chaotiques, sans cesse coupé par les plus cruels réveils en sursaut.

Au jour, Nancy est cependant une étape assez plaisante, avec l'élégance de sa place Stanislas, la vitalité de ses grandes rues. Lesca et Laubreaux nous rejoignent bientôt. Nous tenons nos assises au

meilleur restaurant de la ville, chez Walter, entre les grilles dorées de la place Stanislas. Nous contribuons à assécher sa cave. Mais je suis désœuvré. On apprend que les Américains et les Français débarqués sur la côte des Maures progressent presque l'arme à la bretelle par la route Napoléon et la vallée du Rhône. Paris est libéré presque sans combat, les Russes ont envahi la Roumanie dont le roi Michel a déclaré la guerre aux Allemands et aux Hongrois. Cette retraite, à laquelle nous aurions pu songer en dernier ressort, nous est coupée, comme je le craignais bien depuis un certain temps.

Deux ou trois audacieux éclaireurs sont retournés à Paris et en rapportent des brassées de journaux. Voici *Le Figaro*, et les dessins féroces de Sennep où Pétain, caniche tenu en laisse par Hitler, Doriot, Déat, Darnand, « repliés » sur des sacs de soldats fritz remplacent le Blum et le Thorez de 1936. Voici *L'Humanité*, trépignante, écumante : « À chaque Parisien son Boche ! » Je suis recru de dégoût. Dans notre camp, la déroute la plus amère. Dans l'autre, le triomphe des moscoutaires, le Front Populaire de la revanche, la ruée de la canaille jouant les matamores dans le dos des Allemands, après quatre années de frousse. C'était bien d'ailleurs ce que nous attendions, prédisions. Oui, les regrets sont impossibles. Comment aurait-on pu s'allier à cette vilénie ? Notre instinct a été bon, qui nous a commandé d'échapper avant tout à cette chienlit sanguinaire, qui dresse déjà les listes de ses proies, martyrise ses prisonniers cueillis au hasard. On affirme que Maurice Chevalier a été fusillé par un commando de cocos.

Mais les Américains sont à Troyes, à Châlons. Aucun combat retardataire ne leur est livré. Traduisant la liesse générale, la fin des interdits teutons et entre autres celle du jazz, l'orchestre du restaurant Walter joue *le New-Saint-Louis-Blues* avec des syncopes irrésistibles. Le chef se fait d'ailleurs rappeler à la discrétion. Les camions de la retraite allemande apparaissent dans Nancy. C'est bientôt la débâcle, avec les cyclistes isolés, les fantassins fourbus, de-ci de-là des chars perdus. Il va falloir fuir de nouveau, pour un autre sursis, de combien de temps du reste ? À la cadence de la déroute qui a dévalé en trois semaines de la Normandie aux portes de l'Alsace, la guerre peut aussi bien être terminée dans un mois. À la Kommandantur, un diplomate allemand parle, au milieu d'une assistance hétéroclite et désordonnée. Ce n'est pas un nazi, mais un vieil aristocrate plein de distinction, avec une jambe raide – blessure de 1914 – et le deuil de la patrie sur sa figure navrée. Il dit que la situation de la Wehrmacht ne peut plus être redressée sur le sol français, qu'il faut évacuer Nancy d'urgence.

Le signal est donné. Nous partons, cette fois pour l'Allemagne, et par le rail. Le Sonderführer Moras est chargé de nous accompagner. Une chance. Journaliste parisien, nous avons eu à la Propaganda-Staffel les meilleurs rapports avec notre confrère Moras, paisible

intellectuel, très francophile, si peu militariste qu'il porte malgré son grade un uniforme en drap de troupe. C'est à peu près le seul officier allemand que j'ai fréquenté, amusé par son nom qui est celui de mon village natal du Dauphiné, puis attiré par son aménité et sa culture. Je vais voir avec lui la locomotive qui va nous emmener, et dont le chauffeur exulte à l'idée de rentrer enfin dans le Reich.

Mais il faut toute la nuit pour former le convoi. Au petit matin, quand nous embarquons, nous constatons que la S.N.C.F., par une discrète manifestation de résistance, nous a réservé un wagon pénitentiaire, aux fenêtres garnies de gros barreaux, qu'empuantissent, par surcroît de raffinement, les cabinets bouchés. Et voilà que derrière cette voiture trois soldats allemands en uniforme noir des « panzern », prétendent accrocher un wagon plat sur lequel ils ont juché un char lance-fusées qui doit être réparé en Allemagne. Le char refuse de se laisser caler, déborde sur la gauche, sur la droite. Un sous-chef de gare prédit que si l'énorme engin n'arrache pas un pont au passage, il écrabouillera notre wagon. Enfin, le char se soumet à peu près aux normes du gabarit. Nous nous ébranlons, en direction du nord, de Metz, encore un singulier détour militaire pour aller de Nancy à Strasbourg.

Mon compartiment est plus homogène que les camions. Nous sommes quatre journalistes, Cousteau, Algarron, rédacteur en chef-adjoint du *Petit Parisien*, Jean-Hérolde Paquis, moi-même et nos épouses. Les camarades crânent, font de l'esprit, organisent un bridge. Je ne sais pas le bridge, je déteste d'ailleurs tous les jeux de cartes, et je rumine une trop grande humiliation pour feindre. Je m'en prends aux Allemands. Ils perdent la guerre parce qu'ils n'ont ni voulu ni su prendre la tête de la révolution fasciste en Europe, de l'Ukraine à la Bretagne. Ils nous ont bernés, trahis. C'est un peuple marqué par la fatalité. Il aurait fallu s'en tenir à l'effroi que j'éprouvais quand je vis pour la première fois en 1933 la photo de Himmler, de ces yeux morts derrière le binocle. Mais alors, rester les bras croisés durant toute la grande guerre, après nous être battus comme nous l'avions fait de 1936 à 1940 ? C'était impensable, déshonorant. Nous sommes bien plus profondément déshonorés aujourd'hui, mais aux yeux de ceux que nous avons toujours méprisés. L'ignominie est sur le monde, dans tous les camps. Depuis deux mois, maquisards, miliciens, commandos de la Wehrmacht et des S.S. ont été saisis d'une folie sanglante dont je ne suis en rien responsable. Mais elle m'éclabousse, me teint en monstre. Et maintenant ce voyage, cette descente dans l'infamie. Comment aurais-je pu m'imaginer que le destin me réservait d'aussi sombres jours, aussi cruels, ô combien ! à vivre ? Et il serait vain de confier ces réflexions de l'abîme à mes compagnons, qui semblent écarter toute pensée, en mâchant des lambeaux de jambon et de

saucisson, maintenant à moitié pourris, nos seuls vivres, que Véronique a emportés de Neuilly.

J'ai tout le temps de m'enfoncer dans ma méditation. Notre train roule au pas, franchit huit à dix kilomètres, puis stoppe pendant deux heures, en pleine campagne ou aux abords d'une gare. Les signaux sont fermés, le mécanicien ne peut les franchir. Mais s'ils sont fermés par un sabotage.

Un train nous croise, trois ou quatre wagons de troupiers, quatre ou cinq chars sur des plateaux, tiré à pleine vitesse par sa locomotive en direction de l'Ouest. Les doriotistes de notre wagon-poubelle saluent frénétiquement les feldgrau qui agitent leurs bonnets : « Tu as vu ? Ah ! dis-donc, eux ils traînent pas ! Et quel matériel ! Qu'est-ce qu'ils vont mettre aux Amerlos dans le coin de la gueule ! » Nos ingénus ne seraient pas plus enthousiastes s'ils avaient assisté au passage de trente divisions allemandes fonçant à la contre-attaque. Le petit détachement de blindés sera la seule force offensive que nous rencontrerons entre Paris et la frontière du Reich.

Notre voyage semble vouloir s'achever dans une assez grande gare, près de la frontière de la Lorraine annexée. Nous y découvrons au bout d'un moment de halte, avec une extrême anxiété, que notre locomotive a été décrochée du convoi, court au loin le guilledou. Le chef de gare prétend qu'il a besoin de cette locomotive pour un autre train. Nous assiégeons Moras pour qu'il intime ses ordres à ce cheminot. Mais le sonderführer Moras, charmant confrère, n'est pas homme à dégainer son pistolet pour le coller sur le ventre d'un fonctionnaire récalcitrant. Les Lorrains de l'endroit, émus par l'aspect de notre wagon pénitentiaire, se figurent d'abord que nous sommes des déportés, nous adressent des signes amicaux. Mais ils comprennent peu à peu que nous appartenons à une autre catégorie de voyageurs, difficile à identifier, en tout cas suspecte, avec cet officier allemand qui leur parle familièrement. Ils s'accrochent aux barrières du passage à niveau pour essayer de résoudre l'énigme.

Alerte. Deux avions anglais apparaissent. Il faut nous écarter du train qu'ils vont probablement viser. Je trimbale dans l'herbe la valise au manuscrit. Le reste de notre pauvre bagage va-t-il s'envoler en fumée ? Mais les Anglais ont découvert une proie plus intéressante que nous dans un bois, à un kilomètre, un train de munitions, paraît-il. Ils piquent plusieurs fois sur cet objectif, on entend leurs bombes. Ils s'éloignent. La locomotive infidèle finit par nous revenir, et après encore un long repos, se décide nonchalamment à nous véhiculer.

Nous arrivons à Metz, aux dernières lueurs du soleil. Nous voyons aussitôt que c'est bien le dernier endroit pour faire étape. Il a été bombardé sévèrement dans la journée. Des rails tordus se dressent vers le ciel, des hangars sont éventrés, des wagons de marchandises

renversés, les roues en l'air. Sur les quais de l'énorme gare, c'est le vent de la panique. L'ordre d'évacuation de tous les services de la ville vient d'arriver. Des centaines d'employés des Reichsbahne, armés de fusils, se forment en colonne, glapissent des mots d'ordre. Des milliers de « feldgrau » trimbalant de gros bagages s'empilent dans les salles d'attente, aux abords. La nuit tombe sur le tohu-bohu. Qui va se soucier dans ce sauve-qui peut, d'aiguiller notre train-fantôme ? Notre locomotive s'est empressée de disparaître. Nous sommes invités à descendre nos bagages du wagon-prison, qui nous apparaît alors comme l'arche de salut. Ça sent pour nous la catastrophe irrémédiable, l'immobilisation définitive dans cette gare en folie, où les ordres de je ne sais qui sont venus stupidement nous enfermer. Après une heure de vaine attente, Moras m'annonce qu'il va falloir continuer le voyage sur des wagons plats, on entassera les bagages au milieu, on s'accroupira autour. J'ai un haut-le-corps. Moras me dit : « Il y va de votre vie. Les Américains seront probablement ici au petit matin. » Je réplique : « J'ai été soldat, je suis prêt à prendre la route dans un tombereau, à pied. Mais il y a autant de femmes que d'hommes parmi nous. On ne peut leur infliger une pareille épreuve, en pleine nuit, par cinq degrés peut-être de température. Il y aura des accidents mortels. Ma femme et moi, nous ne partirons pas dans de telles conditions. » Je suis si exaspéré, si las que pour moi ma peau ne vaut plus la peine d'être sauvée.

Enfin, à plus de minuit, on réembarque dans des wagons de voyageurs. Direction Strasbourg. Le train fait encore plus la brouette que dans le jour précédent. Mes nerfs sont tellement à vif que j'ai des espèces d'hallucinations. Par les vitres du couloir, je crois distinguer des tirs d'artillerie dans la campagne. Combat de chars ? Je n'en parle tout de même à personne...

Nous rentrons dans les Basses-Vosges. La locomotive paraît ragailardie. Elle s'offre encore de longues haltes, sous le clair de lune, au milieu des sapins. Mais elle repart d'assez bon cœur. Au matin, nous sommes en vue de Strasbourg. Un vieil Alsacien, qui a bien trente années d'espionnage derrière lui, fond en larmes en apercevant la flèche de la cathédrale. L'arrêt est relativement court, dans la gare intacte et très animée. Un jeune Strasbourgeois en uniforme vert-de-gris, avec la croix de fer m'aborde : « Vous êtes Français ? Bon dieu ! il y a longtemps que je n'en ai pas vu. Est-ce que ça va bientôt finir, leur histoire ? J'ai deux ans de Russie. C'est marre. » En riant et en désignant sa croix, je lui dis : « Mais vous êtes un très bon soldat de la Wehrmacht ! » « Bah ! me répond-il, contre ces salauds de Russes, on a tout de même plaisir à se battre. »

Nous prenons place dans un train allemand, bondé de Fritz chargés de provisions. On franchit le pont de Kehl. J'ai un peu honte de ma

violente satisfaction. Mais quoi ? n'est-ce pas celle que les émigrés de 1792 éprouvaient quand ils passaient la frontière après avoir échappé aux Républicains ? Les guerres idéologiques ont de ces étrangetés. Sur la rive droite du Rhin, le rythme du train, les gares coquettes, les villages parlent d'ordre, d'organisation toujours solide. La paix ! Le trajet jusqu'à Baden-Baden apparaît très court.

J'aimais bien Baden-Baden, où notre troupe s'éparpillait, les beaux arbres qui avaient vu passer Flaubert, Tourgueniev, Dostoïevski, les cascadelles des ruisseaux d'eau vive le long des avenues, les palaces. Je n'ai jamais été de ceux qui méprisent les villes d'eaux confortables, bien tenues, pour aller s'extasier devant deux ou trois fenêtres à meneaux dans des venelles moisies.

Nous autres les errants, nous restions en marge de ce luxe que quelques « durs » jugeaient inconvenant pour notre éthique et notre mission. Nous hantions le vaste hall du Park-Hôtel, lieu des rencontres et des parloles. Mais nous étions logés beaucoup plus modestement. À notre restaurant, surtout abondant en salades de concombres, la Gestapo avait éprouvé le besoin de nous faire surveiller par une jeune serveuse qui se disait Normande avec un superbe accent souabe.

La grande affaire, pour ceux que ces choses captivaient encore, c'était la convocation par Hitler, dans son quartier général de Prusse Orientale, de Fernand de Brinon, l'ex-délégué de Pétain à Paris, Déat, Doriot, Joseph Darnand et Paul Marion, le dernier ministre à l'Information de Vichy. Pour chaque clan, déatistes, doriotistes et miliciens, il s'agissait de savoir si son chef serait le Führer des Français d'Allemagne, désigné par le grand Führer. Les P.P.F., fort agités, ne doutaient pas que ce serait « le grand Jacques ». Au retour des pèlerins, je constatais avec une certaine affliction qu'ils se souciaient avant tout de maintenir l'équivoque, de conserver farouchement le secret de leur entrevue avec Hitler. Je n'avais pas parlé à Doriot, sachant d'avance que ses réponses seraient volontairement à double ou triple sens. Mais de mon ami Déat, le clair dialecticien, je n'avais pu tirer que ceci : « Il a des yeux étonnants, ce type. Il compte toujours beaucoup sur les armes secrètes. » Seul Paul Marion, charmant bohème, trousseur de jupons à la galopade, ancien élève des écoles de cadre de Moscou où il avait compris « que les communistes étaient pareils aux curés », n'ambitionnant rien, reconnaissait que

Hitler avait simplement voulu s'informer, et ne se préoccupait certainement pas de vouloir régenter la vie politique, qui n'avait du reste plus aucune importance, de l'émigration française. La fiction de légalité Pétain-Laval lui suffisait.

Cousteau, Algarron, Jean-Hérolde Paquis abandonnaient les mondanités de Baden-Baden pour aller en principe organiser sous l'égide de Doriot et de son ami le gauleiter Burckel un poste émetteur de radio à Bad-Mergentheim, une petite ville balnéaire. Ils m'avaient confessé qu'ils parlaient à l'aveuglette et comprenaient bien que j'attendisse les résultats de leur patrouille pour les rejoindre.

Le prophète Châteaubriant venait d'assister au départ pour les lignes d'une compagnie de S.S., et sa barbe grise rayonnait d'optimisme : « Ce sont les héros de l'Iliade. Ils portent le signe de la victoire sur leur front. »

J'apprenais que j'allais pouvoir loger avec Véronique au Park-Hôtel, dont le patron, gros Teuton à lunettes que l'on disait très francophobe, s'amadouait maintenant que la moitié des émigrés – et les plus débraillés –, avait quitté Baden-Baden. Nous emménagions dans un charmant petit appartement de deux chambres, aux murs et aux meubles pimpants, et où il y avait même une vraie table pour écrire, avec de l'encre, une rame de papier bleu. Je me sentais repris par des démangeaisons de littérature. Mais cette faveur ne pouvait être qu'accidentelle. Dix jours après, il fallait dire adieu à nos murs fleuris. On nous informait que notre hébergement, comme celui du gros de la colonie française, était prévu à Sigmaringen, où s'installait la Commission gouvernementale. Nous partions à bord d'une camionnette. Joli voyage, traversée de la Forêt noire, les vieilles maisons et les vieilles portes de Tübingen. Mais dès le premier aspect, Sigmaringen me rebutait. Le château des Hohenzollern – la branche qui avait régné sur la Roumanie – n'était qu'une vaste bâtisse de style indéfini. Autour, la banalité d'une petite ville recroquevillée, plutôt bourgeoise, ce que j'apprécie le moins, moi dont l'existence s'est partagée entre Paris et mon village natal. Une campagne n'offrant d'autre particularité que les détours d'un ruisseau d'à peine deux mètres de large, le Danube. Quelques vieilles maisons pittoresques vues de la rue, mais fort inconfortables à habiter, comme l'auberge « Zum Bären » où notre chambre était retenue, une chambre de douze mètres carrés, à moitié investie par les deux rustiques plumards de bois avec les classiques édredons d'une pesanteur de plomb, une armoire, deux mauvaises chaises, une table qui ne valait pas mieux, un lavabo. Il m'était tout à fait indifférent qu'on m'allouât un logis de subalterne, cela correspondait même fort bien à la discrétion que je comptais observer dans cette ville. Mais je prévoyais toute la maussaderie qu'allait engendrer cette niche étroite.

Le château battait pavillon tricolore, et il était gardé par des sentinelles en armes de la milice. Ses habitants avaient des lambris dorés au-dessus de leurs têtes, mais guère plus de confort que nous. Pétain et Laval se considéraient comme prisonniers, et se refusaient à tout rôle public. La Commission Gouvernementale, présidée par Fernand de Brinon, comprenait le général Bridoux, cavalier invétéré (à la Défense !), Darnand, Déat chargé des Affaires sociales, Jean Luchaire délégué à l'Information. Comme Marion, qui n'avait accepté aucun poste, je voulais me tenir autant que possible à l'écart de cette parodie, qui ne représentait même pas l'ensemble des émigrés, puisque Doriot, attendant toujours d'exercer le pouvoir sans partage, faisait encore bande à part, ayant sa radio à Bad-Mergentheim et son état-major près de Constance, dans l'île de Mainau, où allait reparaître *Le Petit Parisien*. Luchaire voulait avoir aussi son poste et son journal à Sigmaringen. Par bonheur, il avait fort peu de goût pour les hommes de *Je Suis Partout*, et ne me proposait directement aucune collaboration.

J'allais bavarder de temps à autre, en visiteur, dans les quelques bureaux qui s'entrouvraient avec trois chaises, une table et un calendrier. Cependant, ma situation devenait assez fausse. Le « Château » répandait le mot d'ordre que l'Allemagne ne pouvait héberger des oisifs, que chaque réfugié français devait avoir son activité. Pendant que je cherchais de nouveaux faux-fuyants, m'arrivaient une lettre et un télégramme du lieutenant von D..., avec qui j'avais été en rapports assez suivis à Paris. Von D..., bien que portant l'uniforme de la Luftwaffe, appartenait à la S.S. de Paris, il avait publié un petit journal, *Devenir*, destiné aux volontaires français de la Waffen S.S., et je lui avais donné deux ou trois articles. Il me proposait de travailler avec lui à la reparution de ce journal, et me fixait un rendez-vous à Hamm, où il était en permission dans sa famille. C'était au moins une occasion d'échapper quelques jours à la ronde déjà fastidieuse dans Sigmaringen, de voir un peu l'état de l'Allemagne dont nous étions entièrement coupés dans notre bourgade, et de me découvrir une besogne-prétexte.

Véronique n'a aucune envie de pérégriner. Je prends seul un placide train de nuit. Au petit matin, nous entrons dans la vallée du Rhin et je m'installe dans le couloir pour admirer à nouveau ce paysage symphonique. Je salue les charmants petits patelins au bas des vignes, Bingen, Sankt Goar, Boppard. Mais il en sort de gros panaches de fumée. Une vague de bombardiers alliés nous précède. C'est une chance pour notre train. Mais après deux ou trois de ces passages, que restera-t-il de la poésie rhénane ?

Voici Coblenze, dont j'ai arpenté tous les trottoirs quand j'étais soldat par ici. La gare est saccagée. Le quartier alentour est par terre.

Les fumées montent du centre. L'air sent le brûlé. Ce qui est louable, c'est que notre train ne s'attarde pas, comme si la situation était vraiment trop mauvaise pour autoriser la flânerie. Une accalmie vers Bonn, devant les Sieben-Gebirge, le dernier décor de légende avant l'entrée dans la géhenne industrielle. J'observe les puissantes batteries de Flak qui protègent le pont de Remagen, les pièces lourdes aux longs cols, avec six huit cercles de peinture blanche, les avions abattus. Mais à Cologne, on retrouve l'effroyable sillon des bombardiers. Düsseldorf, Duisbourg, Essen, gares sans verrières, aux bâtiments écroulés, aux quais labourés, sur lesquels retentissent les sirènes d'alerte, en fonds de tableaux les grosses cités avec des incendies allumés aux quatre coins, les perspectives de maisons sans toits, de murs déchiquetés. Nous sommes au cœur de la Ruhr, la cible numéro un de la Royal Air Force, des forteresses volantes américaines. Je crois constater que les usines, complexes énormes et inintelligibles pour moi de cheminées, de hauts fourneaux, de ponts métalliques, de réservoirs, sont beaucoup moins atteintes que les villes. Entre les usines aux vapeurs et aux ferraillements infernaux, des champs étroits, non moins sinistres, de choux et de pommes de terre, juste la surface indispensable pour que ne meurent pas complètement de faim les esclaves des fonderies et des puanteurs chimiques. J'imaginai le pire, mais mes cauchemars sont dépassés par cette laideur, cette désespérance à l'état brut, jusqu'au fond de l'horizon charbonneux.

Enfin Dortmund, où je dois changer de train pour Hamm. La tête encore toute étourdie, après la traversée du cataclysme, je m'installe dans un débonnaire wagon d'omnibus qui ne conduit certainement pas aux cités tentaculaires et foudroyées. Vite, que l'on quitte cette vingtième gare démantibulée par un tremblement de terre où je redoute qu'une nouvelle vague des assassins du ciel ne vienne nous rejoindre.

Mon omnibus s'ébranle à une délicieuse allure de tapecul pour cantons ruraux. En effet, les monstrueuses fabriques font place à des prés, des saules, des peupliers, des petits villages blancs et rouges d'où ne montent d'autres fumées que celles des cheminées pour la soupe. Je me reprends après la longue matinée de vertige, m'étire en fumant un de mes derniers petits cigares. Chaque tour de roue m'éloigne heureusement de la fournaise où il était d'ailleurs impensable que von D... tînt sa petite famille. Je souris aux arbres, oui, maintenant, nous sommes suffisamment à l'écart de la région catastrophique. Nous devons approcher de la bonne petite ville de Hamm. Tiens, un grand trou au milieu d'un pré. Serait-ce une bombe ? Oui, ça y ressemble bien. Quelque Amerlo en difficulté, qui se sera délesté au hasard ? Un peu plus loin, un autre trou, deux, trois, quatre, une dizaine. Ça devient inquiétant. Je me penche sur la portière. Hélas ! je vois briller

dans le soleil, au bout de leurs câbles, ces ballons captifs théoriquement destinés à empêcher les attaques en piqué sur les objectifs très menacés. Il y a au moins quarante ballons. Sur Hamm, objectif de première importance.

Le typhon des superforteresses a sévi sur la gare encore plus cruellement que sur toutes celles où je viens de passer. À peine en suis-je sorti, les sirènes de la « Vollalarm », que je n'ai jamais entendues mugir plus sinistrement, balaient l'avenue blafarde, dont plusieurs façades sont béantes, qui s'ouvre devant moi. Des prisonniers italiens surgis de je ne sais quel chantier courent à toutes jambes vers je ne sais quel abri. Je me heurte à une immense pancarte qui avertit en trois langues les ouvriers étrangers que tout acte de pillage dans les bâtiments bombardés est immédiatement puni de mort. Je suis en pleine panique. Je me dis : « Ce patelin est un guet-apens abominable. Je fous le camp. Je reprends le train illico. » Mais ce train, il va falloir l'attendre durant des heures peut-être, dans cette gare pilonnée et qui va l'être encore à coup sûr. Je marche au hasard devant moi. Si j'aperçois une entrée d'abri, tant mieux, sinon tant pis. Dans un endroit pareil, on ne doit guère être plus mal à l'air libre que dans les caves.

La sonnerie de fin d'alerte ne tarde d'ailleurs pas à retentir. Je suis effaré par l'ampleur des destructions. Deux maisons sur trois sont en ruines. Une poussière de démolitions recouvre tout, on en soulève des nuages à chaque pas. De vingt mètres en vingt mètres, il faut contourner un cratère de bombe, un éboulement. Les crevasses de la chaussée, de quatre à cinq mètres de profondeur, obligent constamment à rebrousser chemin. Les trottoirs, presque partout, ont été mis en morceaux, arrachés comme par des marteaux-piqueurs géants. On est assailli par des odeurs de gaz, de pourriture. Que restait-il des cinquante mille habitants de Hamm ? Je déambule presque seul à travers ce champ d'épouvante. Je demande à un des rares passants de m'indiquer la rue de von D... Il secoue la tête, les mains : « Alles Kaput ! » Ça ne me surprend pas. Par acquit de conscience, je voudrais cependant constater moi-même cet anéantissement. Je tourne et rôde encore un long moment, toujours au milieu des gravats, des tranchées et des pans de murs. Je redemande la rue. Elle est tout près, à main gauche. Parfaitement démolie, sauf sept ou huit maisons. Dont celle de von D..., une maisonnette plutôt, un rez-de-chaussée et un étage. Il est là, avec la famille au complet, M^{me} von D..., deux garçonnets de sept à huit ans, une robuste petite fille de trois ou quatre ans et le dernier né de quelques mois, plus une grand-mère, la mère de M^{me} von D... et la petite bonne Hildegarde. Leur accueil est si naturel, si détendu qu'en cinq minutes je trouve presque normal que cette nichée vive sereinement au cœur du désastre. Oui, Hamm a

beaucoup souffert, c'est la gare de triage de la Ruhr – mon coin tranquille ! – un réseau de cinq ou six kilomètres de voies, le long desquelles la ville a été construite ! Il y a au moins deux ou trois raids par vingt-quatre heures. Mais la radio qui fonctionne en permanence avertit à temps des degrés du danger. Puisque la maison est encore debout, pourquoi ne pas l'habiter ? J'acquiesce, en les félicitant de leur intrépidité. M^{me} von D... est une brune agréable, au visage un peu fatigué. Il me plaît qu'elle soit brune. Von D..., qui est plutôt blond aux yeux gris bleu m'agaçait à Paris par son exaltation du nordisme.

Nous entreprenons tout de suite un tour d'horizon : Sigmaringen, la retraite de Laval, la situation militaire, l'état présent de la Waffen S.S. française. Nous devons attendre ici un télégramme nous annonçant que nous pourrions rencontrer à Hildesheim un haut personnage de la S.S. avec qui nous déciderons de l'orientation du journal. Von D... est bien pourvu en cognac et en cigarettes. Nous palabrons en toute quiétude sifflant une demi-bouteille de Martell. Une ou deux alertes, mais qui n'obligent pas à s'abriter. Je partage la table très frugale. On a mis de côté pour moi un œuf, mais je tiens à ce que soit la petite fille qui en profite. Aurais-je pu croire en sortant épouvanté de la gare, que j'allais couler cette journée placidement bourgeoise ?

Le lendemain, au début de l'après-midi, Von D... et moi, nous bavardons à bâtons rompus devant la fenêtre de la salle de séjour, assis à un petit guéridon où nous terminons la bouteille de cognac : les Allemands boivent sec quand l'occasion se présente, et je leur tiens tête volontiers. La musique continue de la radio bourdonne en sourdine. Elle s'arrête. Von D... tend l'oreille à la voix monotone de la speakerine. Il se lève vivement : « Attention ! cette fois c'est sérieux. Il faut aller tout de suite au bunker. »

La famille est réunie en un clin d'œil. Nous sortons par le derrière de la maison. On entend le ronflement pesant des avions, certainement très nombreux. Le bunker, une de ces bizarres tours servant d'abris grâce à l'épaisseur de leur béton, s'élève à quelque deux cents mètres, après des jardins potagers. Von D... ouvre la marche avec les deux garçons et une valise, sans doute des objets et papiers les plus précieux. M^{me} von D... tient dans ses bras la petite fille. Pour moi, on m'a confié le bébé que je porte dans son moïse. La grand-mère est peut-être en retard. Je ne pensais pas que ce quartier ravagé contenait encore tant d'habitants. C'est une vraie foule qui trotte rapidement vers le bunker. Les explosions en chapelet retentissent. Tout le monde presse le pas. Le ronflement se rapproche, les explosions aussi. Le troupeau se met à courir. J'en suis empêché par mon nourrisson. Quand j'arrive au bunker, sa porte est obstruée par la bousculade effrayée. Brraum. Celle-ci tombe très près. Je sens le souffle. Sacredieu ! Si j'avais quelque autre fardeau que ce lardon, comme je le

poserais bien par terre pour jouer des coudes. Ça tombe encore plus près. Mais je suis investi de la dignité des Franzosen. Enfin, me voilà dans le bunker. Je rejoins la famille à un étage, dans la demi-obscureté. On croyait que j'étais entré parmi les premiers. Je n'ai pas à me vanter d'avoir presque essuyé les bombes à cause de mon moutard, c'est la routine quotidienne par ici. On s'accroupit dans l'ombre grise du sinistre bâtiment. Personne ne dit mot. On suit au son le bombardement qui paraît très serré. Un choc sourd ébranle le bunker, la lumière vacille, la foule a un bref gémissement. Un autre choc, plus violent. L'électricité s'éteint. Pas un cri. Mais l'angoisse muette est perceptible comme la pression atmosphérique lors d'un orage. On attend interminablement, prostrés. Un vague lumignon de secours s'allume. Enfin, au bout de deux heures peut-être, il y a un remueménage vers la porte. C'est la fin de l'alerte, que nous n'avons pas entendue. On sort à tâtons.

Dès que nous sommes dehors, von D... qui a pris les devants crie : « Dépêchons-nous ! C'est tombé près de la maison. » Un nuage de poussière se dissipe lentement. On court. Le grand bâtiment en face de chez les von D... est à moitié effondré. La petite maison a durement écopé. Une partie du toit a été soufflée, le mur de la façade montre une grosse blessure, les portes sont arrachées, les vitres et les fenêtres brisées. La vaisselle est en miettes, les meubles sens dessus dessous. On marche sur un lit de plâtras, de cailloux, des débris de verre et de porcelaine. Une énorme pierre de taille, crevant la fenêtre, a broyé les deux fauteuils, sur lesquels nous étions assis. De toute la pièce, il n'y a plus d'intact que l'un des fragiles petits verres à liqueur sur le guéridon fendu : classique fantaisie de la guerre et de ses projectiles. Le grand bâtiment en face est un établissement de bains. Il a été traversé par une torpille qui a éclaté dans la piscine intérieure. L'eau a amorti la déflagration, sinon tout ce qui reste de la rue aurait été anéanti.

J'ai les bras comme cassés devant le désastre de la petite demeure. Mais cette sensation m'est personnelle. Sans même avoir relevé l'inventaire du sinistre, les trois femmes ont empoigné des pelles, des balais. Von D... entreprend de relever les portes. Les deux petits garçons eux-mêmes remplissent des seaux de gravats. Ébahi, émerveillé par ce réflexe héroïque, j'essaie de me rendre moi-même utile, assez gauchement. À neuf heures du soir, le plancher est net, il n'y a plus un grain de poussière sur les meubles qu'on a remis debout quand ils ne sont pas trop cassés. Les fenêtres béantes sont barricadées. On prend triomphalement le café dans des tasses ébréchées, tout ce qui subsiste de la vaisselle avec quelques assiettes. Je n'ai pas entendu un seul soupir. Maintenant, les visages sont gais. Allons c'est un grand peuple, d'une inépuisable énergie, qui va perdre

cette guerre sans que ce soit le moins du monde sa faute, mais dont personne ne viendra jamais à bout.

Magnifiques Allemands. Mais la nuit est encore coupée par deux longues alertes, avec violentes lueurs d'incendies. J'ai à peine fermé l'œil. J'en ai plein le dos. Le télégramme de Hildesheim n'arrive pas. Il faut couler une fastidieuse journée dans la petite maison devenue inhabitable. Enfin, le troisième matin de mon séjour, von D... reçoit le télégramme et nous prenons le train. J'ai été fort apitoyé de laisser la jeune femme et les petits dans la chaudière à la merci des bombes. Mais personne ne manifeste d'émotion. Von D... commente pour moi les paysages westphaliens que je vois défiler d'un œil plutôt abruti. Verts lourds, lointains violacés, rien ne s'harmonise sur cette plate terre. Je ne m'intéresse qu'aux paysages qui ont engendré des peintres, la Toscane des collines et des cyprès derrière les portraits et les anges du Quattrocento, la campagne lumineuse avec la dentelle des Dolomites au loin, dans les fonds des Vénitiens, l'Allemagne du Sud et ses vallées avec les petits burgs juchés sur des rochers baroques, les forêts d'Altdorfer et de Cranach, l'immense ciel mouvant de Hollande, le gras Jura de Courbet, la Provence de Cézanne. On ne peut cadrer une seule image plastique dans cette Allemagne qui s'étire vers le nord. Et elle n'est pas davantage musicale, comme la Forêt noire de la Rhénanie. Le voyage est démesurément long pour un parcours de deux cent dix kilomètres. Nous sommes assoiffés, nous n'aurons plus rien à fumer. Nous traversons Hanovre. Variante de la sauvagerie. Sur une lieue, les murs de cette ville de près de cinq cent mille habitants sont debout mais cuits, rôtis, caramélisés. Il n'y a plus un toit, plus rien en dessous. Un défilé de carcasses vides. Chef-d'œuvre du phosphore. Combien de morts ? Je suis muet d'indignation. Von D... reste flegmatique.

À Hildesheim, nous nous rendrons tout droit à la S.S.-Hauptamt, un ancien couvent très vaste, à la sortie de la ville. Sur le toit rouge claque un gigantesque drapeau noir à runes d'argent. Ce magnifique pavillon de pirates m'enthousiasme. L'intérieur du bâtiment aux longs corridors dallés est très calme, monacal. On m'installe dans une grande chambre, austèrement meublée, sans clé. Rien ne ferme ici : un S.S. ne saurait voler. Le Kommandeur vient d'arriver, il nous attend dans la salle commune. C'est un homme de quarante à quarante-cinq ans, au visage fin, ouvert. Il se met à parler des Français avec von D... et quatre ou cinq autres officiers. Je comprends qu'il fait l'éloge de Laval, de Déat. Mais je ne peux suivre les détails, et malheureusement il ne sait pas un mot de français. Pendant qu'il continue de bavarder, une ordonnance lui apporte des œufs à la coque, du saucisson, qu'il mange très élégamment, et que je regrette de lui envier un peu, car depuis le matin nous n'avons pas pu nous mettre même un sandwich

sous la dent.

Je répare copieusement sur mon petit lit de camp ma nuit d'insomnie. Je vais me promener dans Hildesheim qui est une ville ravissante, presque entièrement du xv^e et du xvi^e siècle. Colombages, façades peintes, bois sculptés partout. Cela a réclamé sans doute beaucoup de restaurations, de raccords qui feraient faire la moue aux amateurs d'authenticité à tout prix. Mais d'âge en âge le style a toujours été respecté, et je préfère ces vieilles maisons bien récurées aux taudis médiévaux qui exhibent leur crasse originelle. Que de grands blessés en ville, qui ont perdu les deux mains, les deux jambes... Je croise un volontaire français de je ne sais quel service auxiliaire, portant sur sa vareuse noire le brassard hitlérien, l'écusson tricolore, et promenant avec lui son petit garçon de six ans qui brandit à la fois le drapeau rouge à svastika et le drapeau tricolore. Les passants se retournent, interloqués.

Je lie connaissance avec de jeunes officiers S.S., entre autres un Hauptsturmführer, (capitaine), un magnifique athlète d'un mètre quatre-vingt-cinq, amputé d'une jambe en Russie et qui béquille de l'humeur la plus joviale. Ces jeunes gens n'ont pas la raideur de leurs homologues de la Wehrmacht. Ils sont racés, distingués, ils ont une culture politique. C'est parmi eux que je rencontre les nationaux-socialistes les mieux dégagés du pangermanisme, les plus conscients de la mission européenne du fascisme. Que ne les ai-je connus plus tôt !

Un jeune confrère français, venu du socialisme à la collaboration, et qui s'occupe de nos volontaires, Marc Augier, me fait découvrir la plus étonnante curiosité de Hildesheim : une cinquantaine de S.S. anglais, prisonniers recrutés dans les camps, peut-être anciens adeptes de sir Oswald Mosley. Habillés et chaussés sur mesures, les plus élégants des dizaines de milliers de vert-de-gris que j'ai croisés depuis quatre ans. Toute corvée, tout maniement d'armes leur sont épargnés. On les conserve amoureusement sans qu'un pli de leurs beaux uniformes neufs, soit dérangé. Ils se laissent vivre avec un flegme magistral, parmi les gretchen extasiées qui roucoulent autour de ces alliés de luxe. Leur jeune Hauptsturmführer allemand, un peu confus de cette affectation plus qu'insolite, porte au col, en guise de runes, les trois léopards de Grande-Bretagne.

Cependant, le travail journalistique n'avance guère. Il se résume à quelques parlotes avec von D... et de temps en temps un ou deux autres officiers. J'ai esquissé une maquette sans doute trop peu germanique, car on la tourne et retourne avec perplexité. Je propose quelques thèmes d'éditoriaux, de reportages, de chroniques gaies qui n'emportent pas l'adhésion de mes Allemands. Ils voudraient bien grâce à moi introduire le « pikant » français dans le journal *Devenir*,

mais pour en orner le didactisme auquel ils tiennent par-dessus tout. Je vois mal comment opérer le mariage. Je n'arrive pas à leur faire comprendre que les quelques numéros antérieurs du journal que nous avons sous la main sont fort mal destinés à des militaires. Je dois être en train de me faire une fâcheuse réputation de légèreté, mais je ne m'en soucie guère : j'ai compris que je n'aboutirai à rien ici.

Je ne tarde pas à m'ennuyer considérablement. Je n'ai pour toute lecture qu'une édition allemande de *Jean le Bleu* de Giono, que je traduis *grosso modo*, sans dictionnaire. Les Allemands ont raffolé de ce panthéisme diffus. D'ailleurs, Giono, ce pur Méridional, n'a-t-il pas les yeux bleus et le profil nordique d'un ténor wagnérien ?

Von D... parle sobrement des armes secrètes dans lesquelles il croit encore. Les V₂, beaucoup plus redoutables que les V₁, volent à plus de 100 kilomètres de hauteur et à 5 000 kilomètres heure, arrosent Londres depuis trois semaines. Mais cela réduit-il d'un seul avion les raids de mort sur l'Allemagne ?

J'ai épuisé mes tickets d'alimentation, personne n'est habilité à m'en fournir de nouveau à Hildesheim, et les S.S. n'admettent pas la fraude. Je souffre d'une faim canine que n'apaisent pas quelques invitations à la table spartiate de la Hauptamt. J'ai un bref espoir en entendant le gros officier qui préside les repas annoncer d'un ton glorieux : « Heute, Würste ! Aujourd'hui, saucisses ! ». Mais les saucisses ont dû fondre, car elles ne représentent plus qu'un petit bol de graisse fondue dont nous arrosions nos patates mal cuites. Je sais bien que le S.S. doit être entraîné à combattre le ventre creux. Cependant, nos amis officiers ont des mines prospères qu'ils ne peuvent tenir des menus de leur cantine. Et un jeune fripouillard de volontaire français, qui rôde parmi les subalternes du rez-de-chaussée, a constamment à la bouche le mot « organisieren », « chaparder ». Toutes les sociétés ont leur hypocrisie. La virile S.S. ne doit pas y échapper.

Von D... reçoit un télégramme de sa femme : « Alles gebrannt », toute la petite maison de Hamm a brûlé. Je préfère cette solution. Les enfants auront la vie sauve. La famille arrive le lendemain. Les deux garçons se mettent immédiatement à jouer dans la rue.

L'imprimerie nous soumet une maquette de double page pour *Devenir* dont von D... est assez satisfait, et qui me consterne par sa raideur massive. J'ai accouché d'un éditorial assez vaseux, la conviction me fait par trop défaut. Des journées s'écoulent sans que je puisse voir l'épreuve. Enfin, elle nous revient, de bout en bout inintelligible. On ne peut même plus parler de coquilles. C'est une série de non-sens hermétiques. Le linotypiste qui a composé mon papier est un Allemand qui ne sait pas un mot de français. C'est pour moi le coup de grâce, et le prétexte de me tirer d'une situation

absurde. Je dis à l'ami von D... mon regret de ne pouvoir prendre la responsabilité de *Devenir* « dans les conditions techniques présentes ». Qu'il engage quelques typographes français parmi les prisonniers transformés, et je pourrai revenir à Hildesheim pour y travailler utilement. De toute façon, s'il le souhaite, je lui enverrai quelques papiers de Sigmaringen. Je suis heureux que ce séjour m'ait permis de connaître un peu mieux la S.S. Toute mon admiration lui est acquise. C'est l'élite de l'Allemagne, de l'Europe. Mais dans les travaux intellectuels, nos méthodes divergent un peu trop. Pour l'instant, je vais aller faire un tour à Berlin. Von D... est très compréhensif. Il est désolé des contretemps. Pour la trois ou quatrième fois, il me conjure de n'avoir aucun contact avec la S.D. qui va certainement s'installer à Sigmaringen : « Ces policiers ne sont pas des gens de chez nous, vous comprenez. Nous sommes des soldats. Nous n'avons rien de bon à attendre d'eux. »

On ne peut pas dire que le gigantesque drapeau corsaire, sur le toit, claque au vent d'automne. Il tonne réellement comme un canon.

Je retrouve la plaine prussienne, violâtre. Je vois d'assez loin brûler Brunswick, où j'avais toujours l'intention de m'arrêter, pour les Rembrandt de son musée et surtout le grand portrait de famille. Je passe, chez Arrigo Beyle, en gare de Stendal, qui me semble être une petite villasse fort banale et chétive.

À Berlin, je touche enfin des tickets d'alimentation et sors de la famine. Je mange des grenouilles au restaurant. Des grenouilles sur une table allemande : il faut que la pénurie soit sévère. La ville est terriblement éprouvée. Des quartiers entiers sont rasés. Je rencontre Laubreaux, Lesca et M^{me} Lesca. En m'accompagnant à la maison où j'aurai un lit, Laubreaux me débîne implacablement Lesca, alors que de toute évidence il s'accroche à notre capitaliste à cause de sa réserve d'or qui permet bien des manœuvres. Il me fait passer en pleine nuit par des rues tragiques où les bombardements ont entassé ruines sur ruines, puis broyé à nouveau le tout. D'horribles odeurs cadavériques flottent : « Il est naturellement impossible, commente Laubreaux, d'extraire les morts de ces amas de pierres et de béton. Personne n'en sait le nombre. Ça pourrait là-dessous. » J'ai écrit *Les Décombres* en songeant à la France rossée, démantibulée. Et je suis maintenant au milieu des décombres allemands, combien plus terribles. Ô Allemagne ! pays pour mourir !

Dans le train de retour, les voyageurs s'interrogent les uns les autres sur le sort de telle ville, tel quartier. J'entends cinquante fois le refrain : « Alles Kaput ! »

En montant de la gare au centre de Sigmaringen, je croise plusieurs Français que je connais seulement de vue et qui me dévisagent avec stupeur. Je ne tarde pas à m'expliquer ces regards. Les télégrammes et

les cartes que j'ai envoyés à Véronique ne lui sont pas parvenus. Le bruit s'est répandu que j'avais disparu sous un bombardement à Berlin, La Commission gouvernementale – plus exactement Luchaire – a considéré que mon trépas rendait ma chambre libre, et sans le moindre commentaire a expédié au « Bären » des prétendus policiers pour en déloger la « veuve » *manu militari*. Véronique a solidement résisté, demandé de quel droit des Français pouvaient procéder à une expulsion en territoire étranger. Les autorités allemandes du pays l'ont vigoureusement soutenue, et nous conservons notre logis, qui du coup nous apparaît moins minable.

J'ai encore un voyage à faire. Les camarades de Bad-Mergentheim veulent me voir, et ont délégué un agent de liaison pourvu d'une voiture pour m'amener chez eux. Agréable randonnée à travers les forêts du Jura souabe dorées par l'automne. Bad-Mergentheim est d'aspect encore plus mesquin que Sigmaringen. Le poste de radio dirigé par Jean-Hérolde Paquis se nomme Radio-Patrie. On m'invite à un copieux déjeuner, poisson et canard (j'apprendrai plus tard que c'était pour m'appâter, mais que l'ordinaire de la popote est minable). Cousteau ne me cache pas que les effectifs de la station sont très minces et que l'on aurait grand besoin de mon concours. J'assiste aux émissions de la journée. C'est le décalque de Radio-Londres d'avant le débarquement. Le thème général est que les Français souffrent affreusement de l'occupation américaine... Radio-Patrie leur annonce leur prochaine libération..., évidemment par un retour victorieux de la Wehrmacht. L'indicatif du poste est le refrain de l'hymne doriote, « Libère-toi, France, libère-toi ! » joué au piano par Paquis. J'affecte un sourire encourageant, mais je suis consterné. Comment le besoin de ne pas s'avouer vaincu, de crâner encore peut-il conduire à une pareille inconscience du ridicule ? La chronique militaire, la spécialité de Paquis, hélas ! me laisse sans voix. C'est rééditer le grotesque des vieux généraux journalistes de 1940 qui exposaient que les divisions blindées allemandes lançaient des pointes de cavalerie sans importance stratégique, et que Hitler étant en retard de huit jours sur son calendrier avait perdu la bataille. Je suis bien fâché que les Allemands aient reçu une frottée énorme et sans doute décisive, mais c'est de l'enfantillage que de chipoter sur cette évidence, voire de nier, de s'obstiner à prendre les généraux américains pour des apprentis, et de dessiner finement une manœuvre enveloppante mettant à mal les Soviétiques qui viennent d'entrer en Prusse Orientale. Je préférerais aller travailler en usine plutôt que de participer à cette lamentable parodie. Pour avoir voulu jouer les gros bras plus longtemps que les autres, les camarades en seront-ils moins déconfits le jour de l'inévitable capitulation ? Dès le lendemain matin, je m'esbigne avec des cordialités évasives.

Il ne me restait plus maintenant qu'à m'adapter le moins mal possible à la vie de Sigmaringen. Vie de demi-prison, piétinement des bandes de Français entre les trois auberges rustiques du lieu, « Zum Löwen », « Zum Bären » « Zum Alten Fritz », pour retrouver dans chacune le « Stammgericht », le plat unique, nauséuse pâtée de choux rouges, de rutabagas, avec deux ou trois petites pommes de terre plus ou moins avariées. Un grand désastre était d'arriver le matin à la pâtisserie Schön trop tard pour y déguster avec l'ersatz de café, deux petits pains blancs, une coquillette où il entrait peut-être du vrai beurre, et quelques cuillerées de « Kunsthonig », miel artificiel.

Les indigènes, fort réactionnaires, descendants des laquais du château, ne comprenaient rien à cette invasion de Français mal nippés, mal argentés, à ce qui avait bien pu les chasser de leur pays. Nous nous sentions totalement étrangers aux petites mœurs de ces gens.

La milice était installée dans un camp, sous les sapins, à deux kilomètres de la ville. On discutait sur son drapeau. Darnand, paraît-il, proposait de lui donner un drapeau kaki... Les chefs miliciens du Midi, royalistes, catholiques, souvent titrés, s'étaient repliés avec leurs nombreuses familles, des flopées de petites demoiselles chaussées de godillots, et qui remplaçaient leurs manteaux par des capotes de fantassins(10).

Nos misérables rations allemandes sont un peu améliorées, grâce à deux garçons bouchers français, prisonniers « transformés », dont nous avons fait la conquête dès le premier jour. On arrive à fumailler quand ce ne serait que du tabac vert haché. Un répit de quelques mois nous est accordé. Maintenant que j'en suis à peu près sûr, je m'ennuie. Se remettre au roman ? Véronique me le suggère. Je lui objecte, je m'objecte à moi-même la disparition de ma bibliothèque religieuse, réduite à la *Vie de Jésus* et à un volume de Litzmann, celui qui se trouvait à l'hôtel de la rue de Marignan. Aborder dans de telles conditions des chapitres de l'hiver 1925-26 pour lesquels je prévoyais un immense déploiement d'exégèse et de théologie, de grandes plongées dans le Somme, dans Loisy, dans Lagrange ! Je ne peux même pas me procurer un Nietzsche, soit en français, soit au moins en allemand, dans tout Sigmaringen. Et cette chambre bouchée par nos deux lits, où je ne puis faire quatre pas (j'ai la vieille habitude de fabriquer mes phrases en marchant, j'ai couvert des kilomètres, la nuit, dans mon grand bureau de Neuilly). Mais puisque je suis vacant, autant vaut noircir du papier. Si peu de bonnes pages que je doive

rédiger, ce sera toujours ça qui ne sera plus à faire.

Dans cette Souabe de malheur, je ne parviens même pas à retrouver du papier de format commercial, celui dont je me suis toujours servi. Je ne puis me procurer que de la copie d'écolier, réglée, de dernier ordre ; encore me le vend-on feuille à feuille. Comme encre des pastilles qui, fondues, donnent une eau bleuâtre. Je les emploie à quadruple dose, mais je n'arriverai jamais à obtenir une encre homogène.

Je dois achever d'abord *Les Éphémérides*. Je me remets en selle avec la scène du mariage, qui termine le chapitre.

J'ai lié connaissance avec un jeune commissaire à l'information, du nom de S..., de culture surtout scientifique, mais intelligent, ouvert à la philosophie. C'est mon confident favori durant tout cet hiver. Nous abattons ensemble des kilomètres dans la campagne couverte de neige. Je lui ai parlé de mon travail qui m'a entièrement repris. J'essaye sur lui, en la lisant à haute voix, la *Confession*, un des rares morceaux qui puisse être détaché de l'ensemble. Je ne la donne pas encore comme définitive ; à mon sens, cette scène peut être encore poussée en profondeur. C'est la première épreuve publique de mon livre. Succès complet. Je me suis persuadé moi-même, en lisant avec conviction, que ces pages sont vivantes, écrites comme je l'ai souhaité.

J'ai accès à la bibliothèque du Château des Hohenzollern, 80 000 volumes dont les propriétaires ne lisaient certainement jamais rien, un symbole de la dégénérescence mentale de ces grandes familles, les nombreux rayons historiques, obligatoires comme les collections d'armures, le XVIII^e siècle français au complet, magnifiquement (l'époque où les petits cours lisaient Voltaire), le XIX^e réduit à quelques Balzac, à Zola, Maupassant et Alphonse Daudet ; Baudelaire absent, pas un seul exemplaire de Nietzsche (y a-t-il eu une princesse, possédant Proust, Gide et Dostoïevski dans sa table de chevet ?) Les ouvrages d'art, du moins, sont assez nombreux et somptueux, entrés sans doute automatiquement ou par tradition obligatoire dans ce château (la famille avait possédé une assez brillante collection de tableaux et de tapisseries, en partie dispersée, qui avait dû la maintenir en rapport avec la librairie et le commerce d'art). Je puis enfin emprunter et compulsier à loisir des volumes comme l'histoire de la peinture italienne de Venturi, la série du *Panthéon*, les grandes études sur la peinture allemande qui ont tant manqué à ma culture artistique, cette culture qui aurait pu être si brillante, puisque dans ce domaine je retiens tout (il est vrai que l'obligation où j'ai presque toujours été, faute d'argent, d'emmagasiner à la sauvette mes documents, a dû entraîner ma mémoire).

Tout compte fait, je n'ai pas tellement à me plaindre de cet exil souabe, qui devait si mal commencé. Je suis déchargé de toute

besogne alimentaire, je puis partager toutes mes journées entre des photographies de tableaux inconnus et ma propre littérature : la vie que j'ai si souvent souhaitée, depuis plus de vingt ans. Si elle pouvait m'être accordée jusqu'à la fin de mon livre... J'arrête toujours le moins possible mes réflexions sur la guerre, malgré la tournure catastrophique qu'elle prend à l'Est. Je n'ai plus aucun espoir, je ne veux pas gâcher le dernier répit par des angoisses inutiles

Quand un matin du début de novembre 1944, le bruit se répandit dans Sigmaringen : « Céline vient de débarquer », c'est de son Kränzlin que le bougre arrivait tout droit. Mémorable rentrée en scène. Les yeux encore pleins du voyage à travers l'Allemagne pilonnée, il portait une casquette de toile bleuâtre, comme les chauffeurs de locomotives vers 1905, deux ou trois de ses canadiennes superposant leur crasse et leurs trous, une paire de moufles mitées pendues au cou, et au-dessous des moufles, sur l'estomac, dans une musette, le chat Bébert, présentant sa frimousse flegmatique de pur Parisien qui en a connu bien d'autres. Il fallait voir, devant l'apparition de ce trimardeur, la tête des militants de base, des petits miliciens : « C'est ça, le grand écrivain fasciste, le prophète génial ? » Moi-même, j'en restais sans voix.

Louis-Ferdinand, relayé par Le Vigan, décrivait par interjections la gourance de Kränzlin, un patelin sinistre, des Boches timbrés, haïssant le Franzose, la famine au milieu des troupeaux d'oies et de canards. En somme, Hauboldt était venu le tirer cordialement de ce trou, et Céline, apprenant l'existence à Sigmaringen d'une colonie française, ne voulait plus habiter ailleurs.

La première stupeur passée, on lui faisait fête. Je le croyais fini pour la littérature. Quelques mois plus tôt, je n'avais vu dans son Guignol's Band qu'une caricature épileptique de sa manière (je l'ai relu ce printemps, un inénarrable chef-d'œuvre, Céline a toujours eu dix, quinze ans d'avance sur nous). Mais il avait été un grand artiste, il restait un prodigieux voyant.

Nous nous sommes rencontrés tous les jours pendant quatre mois, seul à seul, ou en compagnie de La Vigue, de Lucette, merveilleuse d'équilibre dans cette débâcle et dans le sillage d'un tel agité. Céline, outre sa prescience des dangers et cataclysmes très réels, a été constamment poursuivi par le démon de la persécution, qui lui inspirait des combinaisons et des biais fabuleux pour déjouer les manœuvres de quantité d'ennemis imaginaires. Il méditait sans fin sur des indices perceptibles de lui seul, pour parvenir à des solutions à la fois aberrantes et astucieuses. Autour de lui, la vie s'enflévrant aussitôt de cette loufoquerie tressautante, qui est le rythme même de ses plus grands bouquins. Cela aurait pu être assez vite intolérable. Mais la gaieté du vieux funambule emportait tout.

Le « gouvernement » français l'avait institué médecin de la Colonie. Il ne voulait d'ailleurs pas d'autre titre. Il y rendit des services. Abel Bonnard,

dont la mère, âgée de quatre-vingt-dix ans, se mourait dans une chambre de la ville, n'a jamais oublié la douceur avec laquelle il apaisa sa longue agonie. Il pouvait être aussi un excellent médecin d'enfants. Durant les derniers temps, dans sa chambre de l'hôtel Löwen, transformée en taudis suffocant (dire qu'il avait été spécialiste de l'hygiène !) il soigna une série de maladies intrinsèquement célinesques, une épidémie de gale, une autre de chaudes-pisses miliciennes. Il en traçait des tableaux ébouriffants.

L'auditoire des Français, notre affection le ravigotaient d'ailleurs, lui avaient rendu toute sa verve. Bien qu'il se nourrit de peu, le ravitaillement le hantait : il collectionnait par le marché noir les jambons, saucisses, poitrines d'oies fumées. Pour détourner de cette thésaurisation les soupçons, une de ses ruses naïves était de venir de temps à autre dans nos auberges, à l'« Altem Fritz », au « Bären », comme s'il n'eût eu d'autres ressources, partager la ration officielle, le « Stammgericht », infâme brouet de choux rouges et de rutabagas. Tandis qu'il avalait la pitance consciencieusement, Bébert le « greffier » s'extrayait à demi de la musette, promenait un instant sur l'assiette ses narines méfiantes, puis regagnait son gîte, avec une dignité offensée.

— Gaffe Bébert ! disait Ferdinand. Il se laisserait crever plutôt que de toucher à cette saloperie... Ce que ça peut être plus délicat, plus aristocratique que nous, grossiers sacs à merde ! Nous on s'entonne, on s'entonnera de la vacherie encore plus débectante. Forcément !

Puis, satisfait de sa manœuvre, de nos rires, il s'engageait dans un monologue inouï, la mort, la guerre, les armes, les peuples, les continents, les tyrans, les nègres, les faunes, les intestins, le vagin, la cervelle, les Cathares, Pline l'Ancien, Jésus-Christ. La tragédie ambiante pressait son génie comme une vendange. Le cru célinien jaillissait de tous côtés. Nous étions à la source de son art. Et pour recueillir le prodige, pas un magnétophone dans cette Allemagne de malheur ! (Il en sort à présent cinquante mille par mois chez Grundig pour enregistrer les commandes des mercantis noyés dans le suif du « miracle » allemand.)

Dans la vaste bibliothèque du château des Hohenzollern Céline avait choisi une vieille collection de la Revue des Deux Mondes, 1875-1880. Il ne tarissait pas sur la qualité des études qu'il y trouvait : « Ça, c'était du boulot sérieux... fouillé, profond, instructif... Du bon style, à la main... Pas de blabla. » C'est la seule lecture dont il se soit jamais entretenu devant moi. Il était extrêmement soucieux de dissimuler ses « maîtres », sa « formation ». Comme si son originalité ne s'était pas prouvée toute seule, magnifiquement.

De temps à autre, quand nous nous promenions tous deux sans témoin, le dépit lui revenait de sa carrière brisée, mais sans vaine faiblesse, sur le ton de la gouaille :

— Tu te rends compte ? Du pied que j'étais parti... Si j'avais pas glandé à vouloir proférer les vérités... Le blot que je me faisais... Le grand écrivain

mondial de la « gôche »... Le chantre de la peine humaine, de la connarderie absurde... Sans avoir rien à maquiller. Tout dans le marrant, Bardamu, Guignol, Rigodon... Prix Nobel... Les pauvres plates bouses que ça serait, Aragon, Malraux, Hemingway, près du Céline... gagné d'avance... Ah ! dis donc, ou c'est que j'allais atterrir !... « Maî-aître »... Le Nobel... Milliardaire... Le Grand Crachat... Doctor honoris causa... Tu vois ça d'ici !

Bien entendu, il ne fut pas question un seul instant d'employer Céline à une propagande quelconque, hitlérienne ou française. Moi-même, tout à fait indifférent aux bricolages « ministériels », je passai l'hiver à compulsuler les livres d'art du Château et à grossir le manuscrit de mon roman, les Deux Étendards.

Nous devons en grande partie ces privilèges à notre ami commun, le cher Karl Epting, qui avait dirigé l'Institut allemand de Paris, le vrai lettré européen, demeuré d'une francophilie inaltérable, même après les deux années de Cherche-Midi dont il la paya.

Outre cette amitié précieuse, la mansuétude de tous les officiels allemands était acquise à Céline. Et il la fallait très large, pour qu'ils pussent fermer leurs oreilles à ses sarcasmes. Car Louis-Ferdinand était bien le plus intolérant, le plus mal embouché de tous les hôtes forcés du Reich. Pour tout dire, il ne pardonnait pas à Hitler cette débâcle qui le fourrait à son tour dans de si vilains draps. C'était même le seul chapitre où il perdit sa philosophie goguenarde, se fit hargneux, méchant. Par réaction, par contradiction, l'antimilitariste saignant du Voyage se recomposait un passé, une âme de patriote à la Déroulède. Ah ! l'aurai-je entendu, le refrain de son fait d'armes des Flandres, « maréchal des logis Destouches, volontaire pour une liaison accomplie sous un feu d'une extrême violence », et du dessin qui l'avait immortalisé à la première page de l'Illustré National.

— En couleurs... Sur mon gaye... Au galop, le sabre au vent... Douzième cuirassiers !... Premier médaillé militaire sur le champ de bataille de la cavalerie française... C'est moi, j'ai pas changé. Présent !... qui c'est qui me l'a tiré ma balle dans l'oreille ? C'est pas les Anglais, les Russes, les Amerlos... J'ai jamais pu les piffer, moi les Boches. De les voir se bagotter comme ça partout, libres, les sales « feldgrau » sinistres, j'en ai plein les naseaux, moi, plein les bottes !

— Mais enfin, Louis, tu oublies. Ils sont chez eux, ici !

— J'oublie pas, j'oublie pas, eh ! fias ! C'est bien la raison... Justement... Les faire aux pattes, sur place ! Une occasion à profiter, qui se retrouvera pas... Au ch'tar, les Frizous, tous, les civils comme les griviers. Au « Lag », derrière les barbelés, triple enceinte électrique... Tous, pas de détail. Voilà comment je la vois, moi, leur Bochie.

Il écumait, réellement furieux. Alors qu'il reniflait des traquenards sous

les invites les plus cordiales, qu'il se détournait d'un kilomètre pour éviter une voiture dont le numéro ne lui paraissait « pas franc », il se livrait devant les Allemands à son numéro avec une volupté qui écartait toute prudence. Karl Epting avait projeté de constituer, pour notre aide, une Association des Intellectuels français en Allemagne. Un comité s'était réuni, à la mairie de Sigmaringen. Céline y avait été convié, en place d'honneur. Au bout d'une demi-heure, il l'avait transformé en pétaudière dont rien ne pouvait plus sortir.

Un dîner eut lieu cependant le soir, singulièrement composé d'un unique plat de poisson et d'une kyrielle de bouteilles de vin rouge. De nombreuses autorités militaires et administratives du « Gau » s'étaient fait inviter, friandes d'un régal d'esprit parisien. Il y avait même un général, la « Ritterkreuz » au cou. Céline, qui ne buvait pas une goutte de vin, entama un parallèle opiniâtre entre le sort des « Friquets », qui avaient trouvé le moyen de se faire battre, mais pour rentrer bientôt chez eux, bons citoyens et bons soldats, consciences nettes, ne devant des comptes à personne, ayant accompli leur devoir patriotique, et celui des « collabos » français qui perdaient tout dans ce tour de cons, biens, honneur et vie. Alors, lui, Céline, ne voyait plus ce qui pourrait l'empêcher de proclamer que l'uniforme allemand, il l'avait toujours eu à la caille, et qu'il n'avait tout de même jamais été assez lourd pour se figurer que sous un pareil signe la collaboration ne serait pas un maléfice atroce. Mais les hauts militaires avaient décidé de trouver la plaisanterie excellente, ils s'en égayèrent beaucoup, et Ferdinand fut regretté quand il s'alla coucher.

Les Allemands passaient tout à Céline, non point à cause de ses pamphlets qu'ils connaissaient mal, mais parce qu'il était chez eux le grand écrivain du Voyage, dont la traduction avait eu un succès retentissant. Le fameux colonel Boemelburg lui-même, terrible bouledogue du S.D. et policier en chef de Sigmaringen, s'était laissé apprivoiser par l'énergumène. Il fallait bien d'ailleurs que Céline fût traité en hôte exceptionnel pour être arrivé à décrocher le phénoménal « Ausweis », d'un mètre cinquante de long, militaire, diplomatique, culturel et ultra-secret, qui allait lui permettre, faveur unique, de franchir les frontières de l'Hitlérie assiégée.

Il n'avait pas fait mystère de son projet danois : puisque tout était grillé pour l'Allemagne, rejoindre coûte que coûte Copenhague, où il avait confié dès le début de la guerre à un photographe de la Cour son capital de droits d'auteur, converti en or, et que ledit photographe avait enterré sous un arbre de son jardin. L'existence, la récupération ou la perte de ce trésor rocambolesque n'ont jamais pu être vérifiées. Mais sur la fin de février ou au début de mars, on apprit bel et bien que Céline venait de recevoir le mythique « Ausweis » pour le Danemark.

Deux ou trois jours plus tard, pour la première fois, il offrit une tournée de bière, qu'il laissa du reste payer à son confrère, le docteur Jacquot. À la nuit tombée, nous nous retrouvâmes sur le quai de la gare. Il y avait là

Véronique, Abel Bonnard, Paul Marion, Jacquot, La Vigue, réconcilié après sa douzième brouille de l'hiver avec Ferdine, deux ou trois autres intimes. Le ménage Destouches, Lucette toujours impeccable, sereine, entendue, emportait à bras quelque deux cents kilos de bagages, le reliquat sans doute des fameuses malles, cousus dans des sacs de matelots et accrochés à des perches, un véritable équipage pour la brousse de la Bambola-Bramagance. Un lascar, vaguement infirmier, les accompagnait jusqu'à la frontière, pour aider aux transbordements, qui s'annonçaient comme une rude épopée, à travers cette Allemagne en miettes et en feu. Céline, Bébert sur le nombril, rayonnait, et même un peu trop. Finis les « bombing », l'attente résignée de la fifaille au fond de la souricière. Nous ne pèserions pas lourd dans son souvenir. Le train vint à quai, un de ces misérables trains de l'agonie allemande, avec sa locomotive chauffée au bois. On s'embrassa longuement, on hissa laborieusement le barda. Ferdinand déplaçait, agitait une dernière fois son incroyable passeport. Le convoi s'ébranla, tel un tortillard de Dubout. Nous autres, nous restions, le cœur serré, dans l'inférieure chaudière. Mais point de jalousie. Si nous devons y passer, du moins le meilleur, le plus grand de nous tous en réchapperait.

Je m'accroche à ma besogne quotidienne, je la poursuis parfois en prenant mon lit pour table, tandis que Véronique bridge dans mon dos avec trois camarades, mais ma conviction diminue de jour en jour. Je me soumetts de nouveau assez passivement au *Journal* de 1924-25, je lui emprunte des incidents qui doivent tous être transposés, recousus, remis en scène. Besogne assez fastidieuse. Je n'ai plus d'autre dessein que de noircir avec honnêteté autant de pages qu'il le faudra pour arriver aux événements qui feront repartir mon livre. Mais tout me donne à penser que d'autres événements se seront produits avant, portés par les chars américains.

Le 8 mars, vers onze heures du soir, j'apprends le passage du Rhin, à Remagen. Mon roman n'a plus assez de force pour que je puisse encore oublier avec lui la tornade qui se rapproche. Je referme mes cartons et je me réfugie dans les albums de peinture des Hohenzollern, jusqu'à ce que le bibliothécaire du château, sachant que notre départ est prochain, cesse ses prêts. Nous quittons Sigmaringen, dans les derniers, le 23 avril.

Le 8 mai je me constitue prisonnier à Feldkirch. Après quelques brèves hésitations, j'ai laissé à Véronique mon manuscrit que je n'ai pas voulu emporter dans le monde inconnu des prisons ; (tous mes papiers me seront confisqués en effet à Lindau, par un corps de garde). Le manuscrit, avec ses annexes, cahiers, notes, correspondances, remplit toute la valise bleue qui lui est affectée. C'est lui seul qui m'a empêché d'essayer une rentrée clandestine en France, impossible avec ce fardeau de 1 400 pages. L'instinct de conservation s'est décidé pour

lui, contre ma peau.

ON NE FUSILLE PAS LE DIMANCHE

Nous reproduisons ici le texte de l'article de Lucien Rebatet tel qu'il a été imprimé dans le Crapouillot de juin 1953-Les sous-titres sont de l'auteur.

J'étais depuis treize mois à Fresnes, partageant avec différents camarades une des cinq cents cellules de la troisième division(11), conçues pour un condamné solitaire et où l'on empilait alors trois ou quatre prévenus. La claustration, le froid, la mortelle monotonie des quatre murs étaient devenus fort négligeables depuis que j'avais décidé de reprendre la rédaction d'un roman inachevé. Après seize ans de journalisme, j'avais acquis enfin, grâce à la prison, une liberté bien précieuse, celle de m'établir dans l'emploi du temps idéal, douze à quatorze heures de travail littéraire par jour. Mes compagnons s'étaient tous pliés de la plus charmante et touchante façon aux singularités de mes mœurs écrivassières. Je ne cherchais jamais à me faire ouvrir la porte pour une promenade quelconque sur les coursives, but essentiel du prisonnier au régime cellulaire. Mon plus grand déplaisir était que l'extinction des feux, à huit heures et demie, vint m'interrompre dans ma tâche, toujours au meilleur moment. J'y remédiais d'ailleurs en gribouillant au crayon, dans l'obscurité, les marges de la revue *Fontaine*, dont je possédais toute une pile. Poussiéreux et patient, filant mes lignes d'encre noire, j'étais devenu à ce point une araignée de prison qu'un déménagement dans une autre cellule, presque porte à porte, m'avait détraqué pour plusieurs jours. Quelquefois, en descendant l'escalier de la division, pour me rendre aux colis ou « à l'avocat », je comprenais, au mollissement de mes jambes, à mes petits vertiges, qu'une vie aussi recluse convenait mal à la machine humaine. Mais je me savais guetté par d'autres périls...

MONDANITÉS

Le 18 novembre 1946, le procès de *Je Suis Partout*, c'est-à-dire celui de P.-A. Cousteau, de Claude Jeantet et de moi-même, terminait cette période de réel bonheur. J'étais effroyablement malade – ma seule maladie en sept ans de détention – à la suite d'une erreur des services médicaux de Fresnes, demeurée inexplicable pour moi, mais qui ne saurait l'être pour tout le monde.

Le samedi 23 novembre, Cousteau et moi étions condamnés à mort. J'ai conservé de ce jour-là un excellent souvenir. Les diverses calamités physiques qui m'assaillaient depuis près de deux semaines s'apaisaient. Le programme de l'après-midi, plaidoiries et verdict, était de tout repos. Après cinq jours infernaux nous n'avions plus qu'à nous laisser vivre sur le banc d'infamie, dont on n'a pas assez dit l'inconfort si ingénieusement calculé.

La cérémonie, en effet, se déroula très agréablement. La veille, le réquisitoire du commissaire du gouvernement Fouquin m'avait offusqué pour des raisons nombreuses, mais notamment grammaticales. En entendant M^e Baudet, qui parlait pour Claude Jeantet, je compris avec plaisir que le beau langage serait de notre côté. Mon ami Bernard de Sariac, qui s'infligeait toute cette horrible corvée par affection pour moi, plaida de tout son cœur, et je lui fus reconnaissant de rappeler certains faits historiques qui étaient tout de même à la base de ce procès, mais dont personne n'avait encore soufflé mot.

La suspension d'audience, pendant laquelle le jury délibérait, fut charmante. Un escadron d'avocats et d'avocates se pressait pour féliciter nos défenseurs et nous encourager. Malgré la sordidité du lieu (les couloirs d'assises, côté de la défense, sont une espèce de resserre à charbon, et les chers maîtres doivent enjamber des tas de boulets), je me croyais revenu dans la « sacristie » de la salle Gaveau, de la salle Pleyel, un soir de grand récital de piano ou de chant. Un jeune avocat juif, à qui je faisais part de cette réminiscence, se mit d'ailleurs à bavarder de musique avec moi, et nous battîmes ensemble la mesure des thèmes wagnériens. J'avais bu trois doigts de whisky. Exempt de toute espèce d'illusion, je n'éprouvais aucune angoisse (on annonçait depuis trois jours le verdict dans la salle). J'étais content de me trouver en aussi bonne forme pour m'entendre condamner à mort devant les rangs serrés des confrères, tous les grands spécialistes du reportage humanitaire, les obsédés de l'erreur judiciaire, les adversaires horrifiés du bagne, des « Bat' d' Af », de la guillotine, qui travaillaient si diligemment, depuis une semaine, à notre fusillade, en nous ayant, il est vrai, dénié au préalable toute « personnalité humaine ». Le maréchal-des-logis Boudry, chef de nos gardes, exhibait des photos où nous figurions près de lui pour nous demander nos dédicaces. Comme nous tirions nos stylos, il nous arrêta : *« Plutôt tout à l'heure, si ça ne vous fait rien. Quand vous serez... vous comprenez... Vous pensez, ajoutait-il avec enthousiasme, j'ai déjà Laval, Paquis, Darnand, Bucard, Luchaire dans ma collection. Tous les fusillés ! »*

La lecture de la sentence fut surtout remarquable par son extraordinaire rapidité. On eût dit que le Président Didier, si généreux de son temps jusque-là, opérait un tour de passe-passe. Comme prévu, Cousteau et moi allions aux chaînes. Jeantet décrochait la perpétuité. Je regrettais beaucoup de ne pouvoir faire un dernier signe aux amis que j'avais reconnus dans la salle, mais nous avions promis à nos gardes de nous abstenir de ces « manifestations ». Au prix de ce sacrifice, nous pourrions embrasser nos familles que nous ne reverrions plus, puisque les parloirs étaient supprimés à Fresnes pour les enchaînés. Ces brefs adieux se passèrent sans aucune faiblesse. Ma

femme, ma chère Véronique, très animée et vaillante, me dit : « *Sois bien tranquille, je te tirerai de là, j'en suis sûre. Du reste, cette condamnation est de pure forme.* » Nous aurions dit en style de prison : une condamnation-bidon. J'étais assez de cet avis. Bernard de Sariac, cependant, avait les larmes aux yeux. Navré aussi, très « pompes funèbres », le jeune greffier qui nous apportait le pourvoi en cassation à signer. Il fallait signer encore les photos de l'excellent margis Boudry. Les parents avaient dû se retirer. Mais les manches noires des avocats continuaient à voltiger autour de nous, nombreuses, mondaines, réconfortantes. C'était toujours la vie que l'on avait connue naguère, une soirée parisienne.

Mais dans l'escalier crasseux et tordu, une voix criait : « *Envoyez, les condamnés à mort !* » Nous serrâmes une douzaine de mains, nous descendîmes une dernière fois entre nos gardes. Il était dix heures. Dans la cour noire et déserte, un vieux gaffe(12) nous attendait, devant la porte arrière du panier à salade, et ferma sur nos poignets croisés des menottes de force, que je n'avais encore jamais vues, de vrais câbles d'acier. Je me trouvai enfermé dans une des cases du panier, qui s'ébranla lentement. Les menottes me faisaient mal, l'obscurité était complète, le panier cahota pendant près d'une demi-heure. La condamnation était déjà beaucoup moins « bidon ». Je ne me faisais aucune réflexion sur la probabilité de ma mort, mais je pensais que j'allais avoir à vivre des journées extrêmement désagréables, que cela avait déjà commencé. Nous avions dû franchir la porte d'Orléans, le panier tanguait sur une route solitaire. Il me venait quelques souvenirs du rêve de Bancroft, dans les *Nuits de Chicago*, quand il voit sa prison attaquée par ses copains. Mais nous étions des condamnés bourgeois, issus de partis bourgeois. Je savais que personne ne se dresserait en travers de la route.

LA BONNE SOUPE

Trois « premiers surveillants », que l'on appelle communément brigadiers, et qui sont les sous-officiers de la Pénitenciaire, nous attendaient au greffe de Fresnes, cordiaux et prévenants :

— *Ah ! vous voilà ! Ce que ça a pu durer... Et pour vous condamner à mort ! Enfin, vous avez bien un moment, n'est-ce pas, avant de passer aux affaires embêtantes ? Nous vous avons fait mettre deux gamelles de soupe au chaud. Ce n'est pas grand-chose, mais après une journée comme celle-là, ça vous retapera.*

Cette soupe fut en effet un vrai réconfort, exactement ce qu'il nous fallait. Nous la mangeâmes tout en devisant très gaiement avec les

bons bricards. Leurs propos sur notre condamnation n'étaient pas de simple politesse. Elle leur apparaissait franchement odieuse. Sur eux du moins, le joli travail des bons confrères avait tout à fait échoué. Leurs poches étaient cependant bourrées de journaux. Le plus familier des trois nous entreprit même sur ce qu'il connaissait des audiences : *« Vous me direz que je ne suis qu'une vieille bête, que je m'occupe de ce qui ne me regarde pas. Mais je trouve que vous vous êtes défendus comme des couillons. Vous aviez des quantités d'autres choses à leur dire. »* Il avait raison, mais il n'était jamais passé en Cour de Justice... Tous trois faisaient chorus pour prophétiser notre grâce prochaine : *« Vous ne serez pas fusillés. On ne vous dit pas ça manière de parler. Nous avons tout de même l'habitude, depuis le temps que nous en voyons. Il ne peut pas y avoir d'exécution après un procès comme le vôtre. »*

La soupe mangée, la causette faite, ils s'excusèrent d'avoir à nous « déguiser ». L'essentiel du nouveau costume était le fameux pantalon mexicain, en droguet gris, avec une rangée de boutons le long de chaque jambe, pour pouvoir être enlevé ou remis malgré les chaînes. Une veste et une espèce d'horrible gandourah taillée dans je ne sais quelle couverture de cheval complétaient notre garde-robe. Nos effets personnels, soigneusement étiquetés et pendus, allaient attendre notre grâce ou notre fusillade, puisque l'administration pénitentiaire livre les suppliciables « en civil ». Enfin, les bricards, désolés d'avoir à nous imposer tant d'ennuis, nous serrèrent encore la main : *« On vous a choisi les chaînes les moins lourdes. On va vous les mettre chez vous. Qu'est-ce que vous voulez ! C'est obligatoire. »*

Un vieux gaffe muet prit livraison de nous et nous conduisit à nos nouvelles cellules, au rez-de-chaussée de la première division, quartier des condamnés à mort depuis deux ans. Il m'a semblé que ce gaffe était spécialiste de l'emploi, dont il avait bien le physique : noirs sourcils, rides et moustache barbaresque du geôlier classique, assez rare, en somme. J'avais maintenant, comme tous les autres condamnés à mort, une cellule pour moi seul. Je m'assis sur le lit étroit, le gaffe me cadenassa aux chevilles les deux anneaux de la chaîne, ou des chaînes, puisqu'elles sont deux en effet, reliées à un gros anneau central. Il se retira sans mot dire, en verrouillant la porte. Celui-là n'était pas encourageant.

Mon logis l'était encore moins. Toutes les cellules de Fresnes, en principe se ressemblent : couchette de fer avec une pailleasse, planchette scellée au mur pour écrire, escabeau dans un coin, cabinet à chasse d'eau (modernisme exceptionnel), haute fenêtre qu'il est permis d'ouvrir. Mais les cellules des étages, où j'ai passé treize mois d'une retraite si laborieuse et insouciante, avec leurs ustensiles de ménage, leurs murs plus ou moins décorés, pouvaient passer pour des chambrettes d'étudiants très pauvres. Celles des condamnés à mort

étaient des caves fétides, rongées d'humidité. La mienne m'épouvanta par sa lèpre, sa crasse, ses ignobles moisissures, sous la maigre lueur de l'ampoule nue qui ne devait plus s'éteindre de la nuit. Autre particularité du nouvel état : le guichet de la porte restait constamment ouvert, pour aider à la surveillance. J'allai y passer le nez, je contemplai le large couloir dallé, nu et désert (le gardien était invisible), misérablement éclairé, les portes grises de quatre ou cinq autres cellules d'enchaînés. Une vraie morgue.

Ce fut ma plus mauvaise nuit de prison. J'avais atteint cette extrémité de la fatigue où le sommeil n'est plus possible. Je n'avais plus mon sac de couchage, je grelottais sous les méchantes couvertures. La brutale transition entre ma paisible vie d'une année et le brouhaha d'un grand procès avait détraqué mes mécanismes intérieurs. J'étais assailli par des décharges d'images violentes, emmagasinées durant ces six derniers jours, et dont je ne parvenais plus à distinguer si elles me réveillaient ou m'empêchaient de dormir. J'étais furieux que nous eussions renoncé, par une niaise élégance, à rappeler les responsabilités morales de Pierre Gaxotte, le créateur de notre journal, le chef de notre bande jusqu'au mois de janvier 1940, et qui avait osé débiter devant moi, chez le juge d'instruction, les mensonges les plus honteux. J'avais encore la candeur de m'affliger de ma défense, de mes pitoyables efforts devant la Cour, pour commenter mes textes, quand tout commentaire était superflu en un tel lieu. J'enviais mon cher Cousteau qui s'en était tiré beaucoup plus adroitement et virilement que moi. Je découvrais maintenant des réponses dignes, victorieuses, en oubliant que personne ne me les eût permises. J'étais effroyablement malheureux.

LA COURETTE DES MIRACLES

Vers neuf heures du matin, un surveillant ouvrit ma porte : « *Promenade* ». J'avais le plus souvent dédaigné cette invitation depuis un an. Mais puisqu'on se « promenait » même aux chaînes, ce serait peut-être un dérivatif.

Comme toutes les « promenades » de Fresnes, celle-ci se déroulait dans une minuscule courette, fermée par des murs de brique. Sept ou huit condamnés à mort y piétinaient déjà, dans ce bruit de ferraille et de galoches que tous les Fresnois de la 1^{re} division ont dans l'oreille pour la vie. Je reconnus Fissié, un de nos bibliothécaires, colosse au ventre gargantuesque, qui avait eu pour lui tout seul huit jours d'audience et un dossier de trois mille pages où se chevauchaient Abwehr, Deuxième Bureau, I.S., Offices d'achats. Je reconnus Boissel, chef bien inoffensif du fantomatique « Front Franc », brave gueule cassée de 1914, avec un terrible œil de verre au fond de sa cicatrice ;

Camillieri, un vieux Maltais coincé dans je ne sais quelle affaire d'espionnage, le foie ruiné, décharné, couleur de citron desséché. Un unijambiste, sorte de reître à moustaches jaunes, mâtiné de barbeau campagnard, sautillait sur ses béquilles. Dans un coin, un pantin osseux, à barbichette grise, claquait des mâchoires, des doigts et des genoux. Le Falstaff, le borgne, l'amputé, le pantin, l'hépatique, portaient des bonnets de laine pointus, cornus, rouges, verts, violets, des défroques pour épouvantails, fermées vaille que vaille par des ficelles, dans lesquelles les maigres devenaient des squelettes, les gros des outres monstrueuses. C'étaient les mendigots de Breughel, la planche des gueux de Jérôme Bosch. Tous joviaux du reste, sauf le trembleur, dont on m'apprenait déjà que c'était le juif Lopatka, peut-être allemand, peut-être russe, peut-être hongrois, accusé d'avoir fait déporter 800 de ses coreligionnaires.

Je regardai Cousteau, qui venait de nous rejoindre. Je connaissais sa crânerie, sa solidité. Il souriait, mais il avait les lèvres noires, il était presque aussi jaune et raviné que Camillieri. Les ravages de cette figure familière me disaient l'épreuve que nous venions de traverser. Si Cousteau était dans cet état, à quoi devais-je ressembler moi-même ! Bosch est un peintre de génie. Mais quand on devient soi-même un personnage de Bosch... Je m'étais attendu à tout, sauf à cet enfer grotesque, dissimulé dans les profondeurs de Fresnes, la prison civilisée des ministres, des amiraux, des écrivains studieux, des « économiques » en fastueuse robe de chambre. J'étais écœuré par cette mascarade imposée à des gens que l'on allait tuer.

On m'appelait. Mon avocat Bernard de Sariac venait déjà me rendre visite. Ces colloques avec nos défenseurs se déroulaient au bout du couloir, de part et d'autre d'une sorte de large guichet. La surveillance était discrète. Je m'avançai en titubant dans mes sabots neufs et sans brides, mes chaînes sonnaient sur les dalles ; je me sentais exténué, hideusement et clownesquement macabre, dans ma houppe, comme un cadavre d'hôpital. Je me voyais aussi par les yeux si navrés de mon ami, qui découvrait en même temps que moi la section des condamnés à mort. Assis en face de lui, je fus écrasé de dégoût et de chagrin. Aux premiers mots que nous dîmes sur ma femme, il me vint plusieurs sanglots. Nous écourtâmes ces lugubres effusions. Bernard ne valait pas beaucoup plus cher que moi.

TRAIN-TRAIN ET BRUITS DE CHAINES

Huit jours plus tard, ma foi, j'étais très suffisamment accoutumé. On m'avait rendu une partie de mes bouquins et de mes papiers. J'étais devenu voisin de Cousteau, dans la cellule 56, aussi salpêtrée et sombre que la première, malgré tout un peu moins sordide. Avec

l'ampoule obligatoirement allumée, j'avais repris tout de suite goût à la veillée, et dès la troisième nuit, je me couchais à près de deux heures du matin. J'ajoutais à mon roman, non sans de difficiles efforts de concentration, les pages qui lui manquaient encore. Nous avions désormais le droit d'écrire chaque jour autant de lettres qu'il nous plaisait et je me livrais à une assez vaste correspondance. Nous pouvions recevoir tabac et vivres *ad libitum*, mais ni alcool ni vin.

Boissel nous avait quittés, gracié, en voulant à toute force me faire embrasser un crucifix, malgré ma répugnance extrême. André Algarron, rédacteur en chef adjoint du *Petit Parisien*, était venu nous rejoindre, très alerte, très satisfait, et à bon droit, de son procès, où il avait su garder un impertinent courage. Nous étions naturellement enclins, lui, Cousteau et moi, à former un petit groupe assez imperméable, dans la courette de Jérôme Bosch. Les « politiques » authentiques, il faut le reconnaître, étaient aussi peu nombreux parmi les condamnés à mort qu'ils devaient l'être en Centrale. Je le dis sans prétendre juger ces hommes qui ont été fusillés obscurément. Ils avaient peut-être accumulé les plus noirs forfaits. Mais j'ai depuis trente ans dans la tête la phrase de Gide, à propos d'un sidi guillotiné : « Il me semble surtout que ce mort manquait de relations. » Et l'attente en commun d'un sort aussi précis que le feu de salve de Montrouge créait un courant de solidarité assez irrésistible. Dans ce petit groupe d'enchaînés, la physionomie la plus digne de compassion paraissait être celle d'un garçon de 24 ou 25 ans, aux traits assez agréables, étudiant et résistant communiste, Serge Marongin, officiellement convaincu d'avoir livré le réseau « Défense de la France ». Il avait évidemment de l'affaire une toute autre version, où passaient des noms célèbres, des personnages puissants qu'il disait bien plus coupables que lui. (J'ai acquis depuis la quasi-certitude que si Marongin « parla », d'autres avaient « parlé » aussi.) Il avait d'ailleurs été déporté à Buchenwald. Il essayait de se donner le change en exhibant des lettres de ses anciens camarades de camp, attestant avec quel dévouement il les avait soignés. Mais ce n'était pas la question. Marongin le savait bien. La tristesse de ses yeux devenait de jour en jour plus insupportable. Il portait vraiment sa mort sur la figure.

Lopatka, le juif cliquetant, était le pestiféré du quartier, méprisé du reste encore plus par les gardiens que par nous. Outre ses huit cents déportations, il avait commis, affirmait-on, une quarantaine de viols sur des fillettes israéliques. J'aurais été curieux de scruter un peu un aussi remarquable monstre. Mais il ne relevait plus que de la pathologie, si tant est qu'il eût jamais relevé d'autre chose. Avec son petit nez rond aux traits même assez fins sous la barbe, on ne savait plus très bien pourquoi il était si parfaitement un type de cauchemar.

Il inspirait la même répulsion qu'un paquet de matière molle, tremblotante, indéfinissable. Il haletait sans cesse, l'œil fixe, comme en extase. Je ne l'ai jamais entendu bredouiller que : « *Moi Alsacien. Pas di gracie, jourd'hui ?* » Certainement, il espérait et tremblait avec la même violence confuse.

Le froid était venu, assez odieux à quelque étage que ce fut de cette immense prison dépourvue depuis la guerre de tout chauffage, mais pire encore dans nos réduits, au ras d'un ancien marais. Je me levais fort tard. Une fois par semaine, on nous conduisait en troupeau aux douches. Pour la circonstance, on nous enlevait les chaînes que nous gardions nuit et jour. Elles ne permettaient que de tout petits pas de vieillard, mais blessaient assez peu, si l'on glissait le bas du pantalon mexicain sous les fers. Nous avions du reste la chance insigne de ne pas porter des menottes, en usage, au moins pour la nuit, dans beaucoup d'autres prisons.

Fidèle, m'expliquant franchement le bon et le mauvais de la situation, Sariac venait me voir tous les trois ou quatre jours. Réflexions faites, je croyais assez peu à ma mort. Infatigable, d'une audace et d'un dévouement magnifiques, ma femme frappait à toutes les portes, obtenait (en les arrachant parfois) des lettres d'artistes, de cinéastes célèbres, d'écrivains, même d'académiciens. Sollicité par elle, Galtier-Boissière, que je n'avais vu qu'une seule fois dans ma vie, en 1930, pour lui refuser sottement la chronique cinématographique du *Crapouillot* qu'il me proposait, avait été l'un des premiers à se mettre en campagne, à multiplier les avis les plus utiles. Henri Jeanson lui-même décidait d'intervenir (nous nous étions pourtant fait, l'un à l'autre, toutes les vacheries). Les pétitions circulaient en notre faveur, déjà signées par de Lattre de Tassigny (vraiment peu rancunier, car je lui avais consacré en 1942 une assez féroce courtelinade), le cardinal Salièges, Colette, Mauriac, Paulhan, d'Astier de la Vigerie, Thierry Maulnier, Jules Romains, Dorgelès, Geneviève Tabouis. Claudel ne voulait absolument pas que l'on trucidât l'homme qui avait si bien engueulé Maurras. Il m'apparaissait de plus en plus que Robert Brasillach, hélas ! nous avait sauvé la vie.

J'avais mis le grappin sur une espèce de grande capote brunâtre de l'Administration, servant, je crois, aux rondes des gardiens par temps de neige, pourvue d'un capuchon hideux, mais qui du moins, nouée à la taille par une ficelle, affectait un vague air de froc balzacien ou monacal. Elle me protégeait aussi les jambes pour la nuit, puisqu'on nous enlevait chaque soir pantalon, veste, tabouret, sabots, balayette, gamelle et quelquefois une partie de nos bouquins et de nos vivres, au cours d'une cérémonie rituelle, qui s'appelait la « fermeture ».

Vers neuf heures du soir, la « fermeture » effectuée, j'étais en pleine activité. Je négligeais presque toujours de relever mes chaînes, comme

la plupart de-mes camarades, par une ficelle attachée à quelque bouton de caleçon. J'ai d'autre part la manie, depuis très longtemps, de fabriquer mes phrases en marchant, une chance du reste quand on vient d'être privé de son tabouret et qu'on n'a plus d'autre siège qu'un grabat. Au plus fort de ma carburation littéraire, vers onze heures ou minuit, mes chaînes s'entrechoquaient donc et traînaient sur le plancher dans un bruit rendu encore plus funèbre par l'énorme silence de la prison, mais que je n'entendais plus du tout. Le gardien, à ce fracas, ne doutant plus que je ne fusse en proie à l'angoisse nocturne, lui-même s'embêtant éperdument dans cette antichambre de mort, collait une tête affectueuse au guichet de ma porte et amorçait une petite conversation pour me changer les idées. Je n'aurais jamais eu le méchant courage de lui dire qu'il me dérangeait, et je m'approchais, l'air ravi, armé de mon paquet de cigarettes américaines. (Les bougres boudaient les gauloises !)

Le ferraillement des chaînes n'était d'ailleurs point nécessaire pour attirer les gaffes à nos portes. Ils prenaient la garde chaque nuit à tour de rôle, et nous les avions presque tous connus dans les divisions. Nos rapports avec la plupart d'entre eux avaient été tout de suite excellents. Dans ma première semaine de Fresnes, j'avais dédicacé sept ou huit exemplaires des *Décombres* pour ces geôliers si redoutés, dont je m'écartais jadis avec horreur, quand j'habitais près de la Santé. Nos procès avaient parachevé notre popularité auprès d'eux. Ils étaient pour ainsi dire tous « de gauche », mais deux années d'épuration avaient anéanti leur idéal démocratique. Ils n'admettaient pas – ils avaient du reste tort – que l'on pût être condamné à mort pour des écrits. Ils avaient le sentiment d'être les témoins privilégiés d'une iniquité historique. Bref, les trois journalistes des chaînes avaient toutes leurs faveurs. Je ne saurais dire combien d'heures j'ai passé à deviser avec eux, dans le rectangle du guichet, malgré le courant d'air abominable, quitte à rejoindre ma paillasse dans un état d'irréprochable congélation. L'exécution des confrères faisait le fond de ces causeries nocturnes. J'ai bien entendu dix fois l'excellent surveillant Pin me raconter les dernières heures de Georges Suarez, son magnifique sang-froid, en partant pour l'exécution : *« Je le revois encore, sur le perron, devant la voiture. Il regardait le temps qu'il faisait, comme s'il s'en allait pour un wékande. "Allons, que je lui dis, au revoir, Monsieur Suarez." "Non, qu'il me dit. Aujourd'hui, ce n'est pas au revoir, Monsieur Pin, c'est adieu." »* En deux ans, Pin n'avait pas épuisé la saveur et la justesse de ce *distinguo*.

Les bons gaffes nous parlaient aussi du temps où l'on accrochait le soir, près de leur porte, les effets civils de ceux qui devaient « partir » le lendemain matin. Les « intéressés » ne pouvaient pas voir le cintre fatal, mais des cellules qui faisaient vis-à-vis, on le voyait. Ainsi, toute

une nuit, deux policiers liés d'amitié, condamnés dans la même affaire et logés face à face, s'étaient désolés, chacun de son côté, à regarder le portemanteau du copain, sans savoir qu'ils partaient ensemble.

Mais pour ce qui nous concernait, nos anges gardiens à casquettes étaient unanimes : « *La grâce, c'est dans la poche, pour vous trois. Ça serait trop fort qu'on vous fusille.* » On a souvent parlé du tribunal du peuple. Telle était sa voix.

LE MAUVAIS MATIN

Vers le 20 décembre, notre pourvoi en cassation avait été rejeté, incident prévu et négligeable, malgré la formule mélodramatique. Nous savions que le scénario habituel devait comporter plusieurs autres épisodes.

Le 24 décembre, vers 6 h 1/2 du matin, un claquement brutal me tira en sursaut du plus profond sommeil. Je me redressai, assez effaré. C'était le guichet de ma porte qu'on venait de fermer d'un coup sec : je bondis au bas de mon lit, pour aller regarder de plus près cette planche hostile et insolite qui bouchait la lucarne familière. Qu'est-ce que ça signifiait ? Et cette violence, si peu dans le style amène de notre « quartier » ? Nom de Dieu, ça signifiait une exécution. Je me rappelais. Mais je n'arrivais pas à savoir ce que m'avaient dit les gaffes, si l'on fermait tous les guichets, ou un seul, celui du partant. Nom de Dieu, si c'était pour nous, pour moi ? Si peu de temps après le rejet de la cassation ? Mais on innovait peut-être un coup de surprise. J'entendis un bruit de pas discrets, mais nombreux. Hou là ! la sale chose ! Dans le détestable tourbillon de ma cervelle, une idée dominait : je n'étais pas prêt du tout ; mes papiers entassés dans le plus grand désordre, tout un testament littéraire à écrire encore. C'était du propre. J'eus toutefois le bon réflexe d'allumer une cigarette, symbole classique de la désinvolture. Mais j'étais affolé, exactement comme le voyageur qui n'a pas fini ses valises et qui entend siffler le train. Je distinguais un remue-ménage confus, un peu plus loin, vers la droite. Mais peut-être y avait-il toute une charrette, d'autres fusillables à extraire. Quelques mois auparavant, pour l'exécution de nos camarades du S.P.A.C., on avait fait sortir ensemble tous les condamnés. On disait même que le surveillant-chef ne s'y reconnaissait plus : « *Les graciés à gauche, j'appelle les noms, vous, vous, vous. Ah ! non, je me trompe, vous c'est à droite.* » Par l'œilleton, je n'apercevais que le buste d'un gros gaffe, posté au milieu du couloir. Des pas s'éloignèrent. Ce devait être déjà fini. Quels départs expéditifs et clandestins !

Les guichets cependant ne furent rouverts qu'au bout d'une dizaine de minutes. « *On en a emmené un.* – Qui ? – *Marongin* ». J'aurais dû le

deviner. Je l'avais encore vu la veille, presque moins triste que les autres jours. Il allait mourir, dans une demi-heure, parce qu'il avait eu des convictions, parce qu'il avait essayé de se battre. Inerte, indifférent, comme trente-neuf millions et demi de citoyens, il avait cinquante ans de vie devant lui. Mais qu'étaient-ce que ces partisans qui ne savaient pas régler leurs comptes entre eux, honorablement, comme les truands, qui laissaient souiller leur cause par tous ces procès, tout ce sang publié ?

À la promenade de neuf heures, nous avions tous les nerfs tendus. Cette exécution, une veille de Noël, nous apparaissait comme une indigne tricherie. Marongin était parti mélancoliquement, simplement, en se contentant de dire qu'il était triste de mourir à 24 ans. Dans l'après-midi (ou peut-être le lendemain), le directeur de la prison, M. Escoffier, débonnaire et rubicond, nous réunit pour nous informer que la III^e République était officiellement défunte, qu'avant que la IV^e eût achevé son installation, plusieurs mois allaient s'écouler, pendant lesquels personne n'aurait pouvoir de nous gracier ou de nous occire, et que nous pouvions dormir durant ce délai en toute sécurité. Je crois qu'il y eut malgré tout plus d'une oreille, dans les matins suivants, pour guetter le roulement des chariots de café, sur les rails des couloirs et des coursives : les matins d'exécution, le café n'était distribué qu'après le départ du cortège. Cependant, le 16 janvier, en me levant nonchalamment, vers dix heures, j'appris que Lopatka était allé rejoindre ses huit cents victimes avec le minimum de cérémonial : roulé dans une couverture, en état de complète liquéfaction, par deux gardiens, assommé par une piqûre et expédié tel quel au peloton d'achèvement. On n'avait même pas fermé les guichets en son honneur, ni retardé le café. Les gaffes rigolaient de la bonne blague... C'est, à ma connaissance, le seul supplicé qui, depuis 1944, n'ait pas quitté Fresnes debout et tête haute.

Un peu plus tard, ce jour-là, un brigadier ramassa les biens laissés par Lopatka : une mauvaise écuelle, un vieux chandail, deux ou trois brochures catholiques, écornées. La vue de ces débris était tout de même pitoyable...

BELLES-LETTRES ET AUMONIERES

J'étais aux chaînes depuis près de deux mois, tout étonné que l'existence pût être supportable dans de telles conditions, souvent même très joyeuse, presque jamais ennuyeuse. Je ne parle pas de ma conscience, qui avait toujours été parfaitement limpide. Je n'avais nui à personne ; quant aux vérités que j'avais pu écrire, il devenait éclatant que leur poids l'emportait de beaucoup sur celui de mes bévues. Et j'étais indemne de tout tracas métaphysique. J'avais

récupéré presque entièrement la dactylographie de mon roman. Je pouvais lire pour la première fois d'un bout à l'autre ce vaste ouvrage, auquel j'attachais une assez grande importance (j'ai même le mauvais goût de persister dans cette opinion, malgré le mépris dans lequel les « grands critiques » et la plupart de mes anciens lecteurs ont tenu ce livre, depuis qu'il a paru sous le titre : *Les Deux Étendards*). Je me gargarisais indécentement de certains chapitres. Mais d'autres devaient être revus de près, refondus entièrement. Le tout était de savoir si j'y parviendrais avant la constitution du Conseil de la Magistrature, organisme inconnu, mais sans lequel notre sort ne pouvait plus être tranché. Je n'avais plus une minute à moi !

J'en oubliais même le froid. La température moyenne de ma cellule, durant tout cet hiver, dut pourtant s'établir fort au-dessous de zéro (et je ne parle pas des minima). Nous vivions sous des monceaux extraordinaires de couvertures, malheureusement beaucoup plus pesantes que calorifiques. Cousteau, pour se dégeler, briquait le plancher de sa cellule au cul de bouteille d'encre Waterman. Il obtenait, à la fin, un vrai miroir, qui lui valait un surcroît d'admiration du personnel.

On ne fusillait vraiment plus, mais les Cours de Justice condamnaient à tour de bras. Les nouveaux affluaient : un soir, c'était l'amiral de Laborde, qui se révéla inapprochable : le lendemain, un gros compère du nom de Message, le chef du « parti national-socialiste-français », formation de douze membres, totalement ignorée de nous jusqu'à ce jour. Puis un géant de trente ans, aux mains de bûcheron étrangleur, dévidant tout de suite avec une extrême suffisance ses hauts titres d'officier résistant, en fait le dénommé Naegelé, Kapo et bourreau dont les exploits sont inscrits dans plusieurs récits de déportés que je suis prêt, en l'occurrence, à croire sur paroles. Et par contraste, un jeune et charmant méridional, respirant la loyauté et la bravoure, Radici, milicien et lieutenant à la brigade Charlemagne, fusillé à l'automne 1947, celui dont nous avions le plus ardemment espéré la grâce et dont nos pensées portent toujours le deuil.

Radici était arrivé parmi nous « sans religion ». Le R.P. Mouren se chargea vite de lui en donner une, et aucune mise en scène de cinéma n'atteindra désormais pour moi au fantastique de son baptême dans les deux cellules qui constituaient la chapelle des condamnés à mort, devant notre assemblée de galériens enchaînés, l'énorme Message et l'effrayant colosse Naegelé, en robe blanche jusqu'aux pieds, faisant les diacres.

On ne peut parler du quartier bas de Fresnes, sans dire au moins quelques mots de sa vie religieuse. Elle était intense, allant de la dévotion à sainte Rita, « patronne des cas désespérés » (plusieurs âmes

pieuses et anonymes m'avaient fait, du dehors, tenir son image...) jusqu'à la communion quotidienne. Fissié, avec son physique de frocard rabelaisien, avait vu la Madone plusieurs fois. En revanche, la mécréance notoire du condamné Cousteau et du condamné Rebatet faisait une tache sans précédent. Des quatre aumôniers que j'ai connus à Fresnes, le plus important en titre, le très sympathique et très crâne abbé Popot, me parut peu tourmenté de ce problème eschatologique. Le P. Logère, doux et brave homme de je ne sais plus quel ordre colonial, avait passé une tête craintive dans mon guichet, pour me demander si j'accepterais sa visite. On lui avait certainement raconté que je mordais les prêtres, et malgré mes plus aimables assurances, je ne le revis pas. Nous avions eu aussi pendant deux ou trois semaines un tout jeune jésuite, petit, menu et myope, n'ayant pas encore fini ses études, le P. Bonhours, dont c'était la première mission séculière. Il m'avait raconté pittoresquement son effroi en débarquant dans notre Moyen Âge de chaînes, de glaces, de lumières jaunes, de défroques oubliées de tous les civilisés. Mais le vrai directeur de nos âmes était le P. Mouren, beau jésuite de quarante ans. Il avait tenté de « ramener » Cousteau par les voies de la raison, apostolat voué à un échec certain sur l'esprit le plus parfaitement voltairien que j'aie rencontré. Pour moi, on lui avait dit que j'étais assez nerveux, ce qui est vrai, et que je n'envisageais pas très sérieusement mon exécution. Il avait donc entrepris de me nourrir des images de la mort. Il entrait chez moi vers neuf heures du soir, m'entretenait longuement de « ses fusillés ». Il en avait eu des centaines, ayant assisté aux hécatombes de Limoges, en août 1944, où l'on flinguait des gamins de seize ans parce que leur grand-père lisait *l'Action Française*. Il se gardait d'ailleurs de juger ces tueries, mais me décrivait avec la plus grande complaisance les crânes ouverts, les yeux arrachés, les poitrines défoncées où l'on pouvait mettre les deux poings, les corps coupés en deux par les mitraillettes. Quand il me quittait, le sang et la matière cervicale élaboussaient mes murs, vingt cadavres jonchaient mon plancher. Je trouvais simplement le procédé naïf et un peu choquant. Le P. Mouren a volontiers raconté par la suite que si j'avais dû aller au poteau, il m'aurait eu « in extremis ». Je lui en ai beaucoup voulu, car c'est un des rares chapitres sur lesquels je sois très pointilleux, et je l'avais reçu fort amicalement dans ma tanière. Mais c'est un peu ma faute. Les jésuites eux-mêmes ne sont pas habitués à rencontrer des mécréants irréductibles qui proclament cependant leur admiration pour Ignace de Loyola.

TRUANDERIE

La troisième vague de froid de cet hiver-là, la plus dure peut-être,

en février, m'avait découragé. Tous les matins, en ouvrant l'œil, je voyais avec consternation les murs de ma cellule étincelant de leurs cristaux de glace. Cela devenait pour nous une grande souffrance. Le régime alimentaire des condamnés à mort était largement suffisant (le régime régulier de Fresnes était au contraire dérisoire), les colis de nos familles s'y ajoutaient. Mais j'avais l'estomac paralysé, je ne pouvais plus qu'avaler deux ou trois bouchées toujours glacées ; les victuailles s'accumulaient, à côté de mes manuscrits que je n'avais même plus le courage de feuilleter. J'ai connu à ce moment-là un besoin d'alcool presque aussi violent que les grandes faims érotiques. Je n'arrivais plus à me tirer d'une constante somnolence. Je comptais presque cent jours de chaînes. Ce Conseil de la Magistrature allait-il enfin se former et nous tirer de cette oubliette, pour la mort ou pour la vie, peu importait, pourvu que ce fût la fin de ce cauchemar polaire ?

La fumée de la cheminée d'usine, au-dessus du mur de briques qui formait notre seule perspective, indiqua enfin le vent d'ouest. Ce fut encore un dégel, pire que la glace, un brouillard dans les cellules qui embuait les lunettes, faisait du lit un amas ignoble de chiffons mouillés. Les murs ruisselaient, le plancher devenait lac. Et puis, le printemps se mit à souffler, séchant tout. Nous rouvrons toutes grandes nos fenêtres, et malgré l'immuable mur de briques, c'était une espèce de renouveau. À l'existence solitaire des trois mois écoulés, succédait une bizarre vie de société. Nous ne pouvions plus nous voir, même aux promenades, qui ne s'effectuaient plus en commun ; mais nous pouvions nous parler par les fenêtres. Les tournois d'échecs s'organisaient, dont Cousteau était le champion, des prénoms et des numéros désignant les cases : « Bernard III, Charles V, Charles II, Didier IV ».

Nous avions aussi tout loisir, nous autres les « primaires », de parfaire nos connaissances en truanderie. La Haute-Surveillance, un étage au-dessus de nous, grouillait de gentlemen, spécialistes de la « fausse poule », dont les complaisantes confidences suffisaient à dessiner les physionomies inconnues. Nous venions d'hériter aussi, aux chaînes, de la bande de la rue des Saussaies, et spécialement de son chef, l'épouvantable Kléber Combier. C'était sans conteste un de ces sadiques du meurtre que toutes les subversions historiques voient surgir, un de ces maniaques qui n'assassinent que lorsque l'impunité leur est acquise, alors que le tueur professionnel (j'en ai connu plus d'un) est souvent courageux. Combier avait surtout « travaillé » pour son compte, au hasard, abattant par exemple, pour le plaisir, du volant de sa voiture, un cantonnier et un petit garçon sur le bord d'une route ; avec cela, un physique ouvert, avenant, de jeune bourgeois provincial, bien peigné, communiant trois fois par semaine, amateur de romances sentimentales, et ténorisant, une larme dans la

voix :

*Elles ont une âme, les roses...
N'effeuillez jamais les roses !*

Son principal associé, un certain Belerovski (un héros de deux ou trois guerres, couvert de médailles, comme tant...) avait peu à lui envier. Ils se dénonçaient l'un l'autre à leurs juges depuis deux ans, continuaient, les « cadènes » aux pieds. Nous ne perdions pas un mot de leurs débats, de leurs injures, de leurs réconciliations, car ils se réconciliaient, sur le dos d'un troisième...

RADIO-Q

Cela devenait peu respirable. Mais le Conseil de la Magistrature était enfin élu au complet, réuni. Le grand tournant approchait. Je me sentais subitement assez désœuvré. Plus d'appétit littéraire. Pour tuer un de ces après-midi qui devenaient longs et vides, j'avais jeté deux ou trois blagues sur un bout de papier. J'imaginai d'en faire une parodie d'émission radiophonique. Un moment plus tard, je débitais ça à la fenêtre. C'était Radio-Q, avec le refrain de la biroute pour indicatif, un radio-feuilleton policier, échevelé et plein de baisages, un tour de chant paillard, la publicité en calembours grivois. Je possède une voix retentissante, qui m'a valu bien des méchefs. Le succès fut considérable, surtout auprès des gentilshommes du premier étage.

Le lendemain, dès deux heures de l'après-midi, les organes les plus distingués du quartier réclamaient : « *Radio-Q ! Lucien ! Envoie-nous Radio-Q !* » Je me lançai dans une improvisation qui n'était remarquable que par son obscénité, mais à ce titre battait beaucoup de records. L'administration pénitentiaire se voyait enfin pourvue par mes soins du bobinard modèle dont elle n'a jamais daigné envisager l'existence. Ces demoiselles faisaient le tour des cellules, j'imitais leurs voix, je faisais entendre leurs chatteries. Elles appréciaient les capacités des différents locataires, il y avait des fornications avec bruits de chaînes. Je jactais en verlan : « *Je tire mon brelica(13) de la chepo de mon lontapan* ». J'avais quelque honte de livrer de telles facéties aux oreilles d'Algarron et de Cousteau, mais j'étais trop lancé pour m'arrêter, et les truands hurlaient de bonheur. De surcroît, je me taillais à bon compte une réputation de type gonflé à bloc, alors que je soulageais mes nerfs, et que le vrai sang-froid eût été de poursuivre l'échenillage des mauvais adjectifs dans mon manuscrit.

Quelques dévots s'étaient émus de cette avalanche de cochonneries et me « balancèrent » à l'abbé Popot. Mais c'était mal tomber. Le lendemain, Popot, dans ma cellule, me félicitait chaudement de

maintenir ainsi le moral, et voulait à tout prix savoir ce que je racontais de si poilant. Fissié participa au tour de chant suivant. Knipping, l'adjoint de Darnand, devenu mon voisin de droite, racontait « en cours d'émission » les blagues des bars d'escadrille. Je commençais à recevoir de la copie de différents amateurs.

LES JOURS DIFFICILES

Le Mercredi-Saint, 2 avril, Bernard de Sariac jetait une douche sur mon triomphe radiophonique : le Conseil de la Magistrature inaugurerait ses fonctions avec les dossiers des « trois journalistes », et celui de Fernand de Brinon. Le Président de la République, selon les usages, recevrait nos avocats le lendemain matin. J'allai en informer aussitôt, à travers leurs guichets, mes deux amis. La nouvelle, somme toute, me paraissait favorable. Je voyais assez mal un nouveau septennat et ce nouveau Conseil débutant par une quadruple exécution. J'avais entière confiance en Bernard, très maître de lui. En tout cas, notre attente serait brève, et le moment était venu de se tenir convenablement.

Je passai la journée à bouquiner, à marcher un peu dans une des courettes. Les camarades des étages supérieurs, Marion entre autres, et Bousquet, qui nous avaient témoigné tant d'amitié, nous regardaient par leur fenêtre, lançaient une plaisanterie fêlée ; disparaissaient trop vite, revenaient. Leur compassion devenait contagieuse, me serrait la gorge. Je devenais tout à fait ce qu'ils voyaient : un pauvre bonhomme traînant ses sabots, perdu dans sa bure caricaturale, et qui, deux jours plus tard, serait sans doute rectifié.

J'écrivis cependant ce soir-là à ma femme quelques lignes très confiantes. La nuit prochaine ne pouvait se terminer fâcheusement. Il n'y avait donc aucune raison pour ne pas dormir du meilleur sommeil.

Nos avocats ne pouvaient venir nous voir le jeudi après-midi, à cause du parloir général des prévenus. Il nous faudrait attendre le vendredi matin pour avoir des nouvelles de l'entrevue définitive. J'estimais invraisemblable que l'on nous fusillât un vendredi-saint. Mais nous avions des barbes de deux jours et demi (on nous écorchait la face, deux fois par semaine, avec un vieux gillette à lame ébréchée, les rasoirs à main, ne devaient pas pénétrer chez les condamnés à mort). Algarron, au retour de la promenade, obtint que nous fussions rasés tout de suite, en prévision d'une sortie matinale. Le coiffeur, un vieux mac de Montmartre, était enthousiasmé par cet héroïsme. Naturellement, il tira de sa manche le rasoir-couteau interdit, pour nous figner sans douleur, et nous étreignit avec émotion. Nous sentions derrière nous toute la prison palpitante et fraternelle.

Le vendredi matin, les chariots de café avaient roulé à l'heure ordinaire. Sariac vint, me faisant de son entrevue une relation précise. On n'en pouvait rien augurer, ce qui n'était point surprenant. Je savais que Bernard, si on lui avait enlevé tout espoir, me l'aurait fait comprendre. C'était déjà une assurance. Je pus échanger quelques mots avec Algarron et Cousteau, très flegmatiques, ayant leur physionomie de tous les jours. Je gagnai moi-même la fin de la journée assez paisiblement. Il ne restait plus guère qu'une douzaine d'heures délicates à franchir. Si les chariots du lendemain matin roulaient sans encombre, nous avions toutes chances d'être graciés. En tout cas, deux nuits et deux grands jours de repos nous seraient acquis. On ne fusillait pas le dimanche, ni les jours fériés...

Vers six heures et demie du soir, l'un de nos comptables – des policiers déjà condamnés à quatre ou cinq ans de prison – ramassa notre courrier. J'avais encore une lettre à terminer : *« Mets-la sur ton guichet ce soir, me dit le comptable, je la prendrai demain matin, au moment du café, et elle partira comme les autres. »* Mais dix minutes plus tard, je le vis revenir, la mine très ambiguë : *« Écoute, j'aimerais mieux que tu me donnes ta lettre maintenant, plutôt que demain matin. »* Sur le coup, je n'y prêtai pas autrement attention. Je suis décidément d'une cervelle lente pour bien des choses. Puis le sens de cet avis m'apparut avec une clarté vive et des plus alarmantes.

J'allai à la fenêtre. À cette heure du crépuscule, d'ordinaire si animée de bavardages, de fausses nouvelles et de chansonnettes, le quartier était presque totalement silencieux. Un vieux voyou geignait : *« Alors, y a pas de Radio-Q ? »* Une autre voix, ironique et sentencieuse, répondait : *« Radio-Q, y en aura pas de sitôt »*. Je surpris mon nom chuchoté au milieu de propos furtifs, au premier étage. Les signes funestes s'accumulaient (ce n'était d'ailleurs pas affaire d'imagination. Plusieurs journaux avaient annoncé notre exécution imminente, et dans la prison, presque tout le monde la tenait pour certaine, ce soir-là).

Je tournais et retournais dans ma cellule. Mais il n'était plus question d'agencer des phrases. Les auxiliaires, qui venaient presque toujours nous dire bonsoir, n'avaient pas reparu... Ce qui m'effrayait le plus, c'était toute cette nuit qu'il allait falloir vivre, avant de savoir. J'ouvris deux ou trois bouquins, pour constater qu'il était réellement impossible d'obtenir de ces imprimés ne fût-ce que deux minutes d'oubli. J'avais la tête trop chaude, les pieds froids, les mains désagréablement moites. Un brigadier procéda au rite de la « fermeture », qui était, en fait, la dernière fois de la journée où s'ouvraient nos portes. J'en profitai pour sauter à côté, chez Cousteau,

et lui demander, en trente secondes, avec une effervescence de mauvais goût, s'il savait quelque chose. Il ne savait rien du tout. Ma porte fut verrouillée, comme chaque soir.

Je récapitulais pour la dixième fois les signes. Ils me semblaient de moins en moins réfutables. Le colloque, dans le couloir, de deux gardiens que je ne connaissais pas, et qui prononçaient mon nom avec des figures apitoyées, emporta ma décision : plus de doute, c'était ma dernière nuit. Il s'agissait bien, en effet, d'une décision. C'était une faiblesse, mais au lieu du classique « non ! non ! » d'effroi, elle se formulait par un « oui, oui » tête. La certitude était de bien loin préférable à l'attente. Certitude absolue ? En tout cas je la voulais telle. Je ne voulais absolument plus entendre parler de la dernière chance, blottie dans un coin. Les Grecs tenaient déjà l'espérance pour un des maux les plus affreux...

En effet, je me sentis aussitôt soulagé. Je respirais mieux. La pagaie des pensées s'organisait. Ma femme, à cette heure-ci, devait savoir, de source sûre... Je ne voulais pas m'appesantir sur son chagrin. Ne valait-il pas beaucoup mieux pour elle que je disparaisse, au lieu d'être un poids inutile, prisonnier vieillissant, saumâtre, pendant combien d'années ? Dans la superbe sortie que l'on m'offrait, il ne devait plus y avoir de place pour la tristesse. Je ne regrettais même pas de laisser un livre si imparfait, puisqu'il allait prendre une telle valeur testamentaire. Mais sacredieu ! j'étais écrivain. J'avais encore plusieurs heures devant moi pour noircir quelques pages mémorables. Il fallait s'y mettre.

À deux heures du matin, j'y étais encore. Accroupi sur ma pailleasse, j'avais insulté les juges, les politiciens, les bourgeois, spécifié que je mourais hors de toute foi religieuse, qu'aucun des rites catholiques ne devait être célébré à ma mémoire (j'avais pourtant une ligne sur la civilisation chrétienne que je ne signerais plus aujourd'hui). J'excluais de mes sarcasmes les Juifs et les communistes, qui avaient le droit de me traiter en ennemi. Je dressais minutieusement une liste de tous les amis que je voulais saluer (je l'ai revue, je ne conserverais pas maintenant dix noms sur cinquante). J'avais encore une page à faire, que je destinais à Cousteau, pour le cas où il serait gracié, d'autres textes aussi... Mes dernières lignes, celles que l'on écrit au greffe, avant de monter dans le fourgon, seraient pour ma femme.

Tout cela n'allait pas sans de véhémentes déambulations. Déjà, vers minuit, le surveillant, un nouveau, s'était étonné de cette gymnastique ; mais je n'avais plus le temps pour les causeries. Son successeur, que je connaissais bien, vers deux heures et demie du matin, s'émut tout à fait : « *Mais vous êtes encore debout ! Ce coup-là, vous devenez fou. Couchez-vous ! voyons. – Impossible. Ils vont venir me chercher tout à l'heure. Je rédige mon dernier article.* » Il protesta que je

me trompais, que je me gelais pour rien. Mais mes affirmations l'avaient troublé. Il revint au bout d'un moment. Il était allé s'informer auprès d'un des brigadiers de veille : il ne pouvait pas y avoir d'exécution, le personnel l'aurait déjà su ; aucune des dispositions nécessaires n'avait été prise. Une longue controverse s'engagea entre l'homme renseigné et le fusillable qui ne voulait plus démordre de son idée. Je l'interrompais pour aller encore écrire quelques paragraphes, mais le cœur y était déjà beaucoup moins. Je retombais dans l'insupportable doute. La fatigue me mordait l'échine, j'étais transi. Le brigadier, à son tour, venait me sermonner, m'apporter ses assurances. Vers cinq heures du matin, je consentis enfin à me fourrer sous les couvertures. Ma cellule était jonchée de « copie ». Si j'avais été fusillé, cette nuit laborieuse eût tourné à ma gloire. Mais puisque je survivais, ce n'était plus qu'un quiproquo assez bouffon.

GRACIÉS

Je fus réveillé par la visite de Sariat. On ne savait toujours rien... J'étais vanné, grognon. Je racontai ma nuit sans humour. Au moment de quitter mon ami, je croisai Algarron, qui venait lui aussi de s'entretenir avec un de ses défenseurs et me serra rapidement la main. Ses yeux étaient singulièrement embués. J'aurais bien juré que lui venait d'apprendre quelque chose. Il venait en effet d'apprendre sa grâce, mais ignorait encore le sort de ses deux compagnons, et dans ces conditions ne pouvait naturellement rien nous communiquer.

Je regagnai ma cellule de très sombre humeur. C'était bien la peine de me donner le ridicule d'une survie, pour qu'elle fût provisoire. Si nous avions dû être graciés, la nouvelle aurait été connue. Je ne m'étais donc trompé que de deux ou trois jours. Détestable plaisanterie. Ce serait sans doute pour le mardi de Pâques, au plus tard le mercredi. J'avais du moins ce samedi, le lendemain et le lundi devant moi. Puisque mon testament était parachevé, j'allais les consacrer à de la littérature plus stable. Je m'enfonçai de nouveau dans la dactylographie de mon roman. Je pouvais encore faire de la besogne utile, alléger un peu les digressions si fastidieuses du 23^e et du 24^e chapitre, revoir au moins quelques-unes des phrases boiteuses que désignaient dans la marge de nombreuses croix au crayon bleu. Il n'est finalement rien de tel, pour chasser les idées les plus funèbres, que la recherche du mot propre, de l'épithète moins fatiguée.

J'y retravaillais déjà, depuis sept heures, après une nuit de sommeil ininterrompu, le lendemain matin, jour de Pâques. Je revoyais certaines des pages les plus impies du bouquin. En fait d'allègement, j'en rajoutais, et je datais de ce 6 avril, avec quelque fierté. On pourrait dire de moi ce qu'on voudrait, mais non pas que j'avais

bronché dans mon agnosticisme. Si Sariac avait appris, la veille au soir, une nouvelle favorable, il serait déjà accouru. Si à dix heures il n'était pas là, la dernière chance serait bien éteinte. De mon lit, sur lequel j'avais étalé mes feuillets, je demandai l'heure à un auxiliaire qui passait : « *Neuf heures et demie* ». Un peu après, bruit de portes ouvertes et de chaînes : la messe, dix heures. C'était bel et bien foutu. Mais je ne recommencerais pas, pour autant, ma ronde de l'autre nuit. Vers dix heures et quart, un surveillant ouvrit ma porte : « *Avocat* ». Je me levai sans grand empressement, je sortis, le dos rond, la lippe en avant. Au bout du couloir, mon ami me regardait approcher.

— *Comment vas-tu ?*

— *Heu ! je vais comme un qui trouve qu'on aurait bien pu lui faire la faveur de le fusiller hier, au lieu de le laisser poireauter...*

— *Ne dis plus d'idioties. Écoute (il se pencha vers moi). Vous êtes graciés tous les trois. C'est certain. Auriol a signé.*

Très classiquement, j'enregistrai la chose sans grand émoi. La première dilatation de la joie n'eut lieu que trois ou quatre minutes plus tard. Je reverrais Véronique. J'écrirais d'autres livres. La vie était une chose fameuse !

Nous passâmes encore toute la semaine aux chaînes. Il fallait que le décret parût à *l'Officiel*. Beaucoup, dans la prison, savaient que « c'était bon pour nous ». D'autres, camarades ou surveillants, moins bien renseignés, restaient anxieux, s'affligeaient de notre long calvaire.

Un grand surveillant à rouflaquettes, dont je ne retrouve malheureusement plus le nom, me réveilla, fort tôt, le jeudi ou le vendredi : « *Ça y est, c'est dans le journal de ce matin.* » Un peu plus tard, l'abbé Popot et le P. Mouren, successivement, vinrent confirmer la nouvelle, en nous embrassant. Mais on ne pouvait nous désenchaîner qu'après notification de la grâce par le Commissaire du gouvernement, qui se fit attendre jusqu'au soir du samedi. Après tant d'autres messagers, ce magistrat ne pouvait que manquer son effet, et nous le reçûmes avec la plus négligente froideur lorsqu'il apparut à la porte de nos cellules, en tête d'un groupe nombreux, pour nous annoncer notre commutation en perpétuité. La cérémonie, toutefois, avait vivement ému le surveillant, jeune et rural, commis à notre défermage, et qui, accroupi à mes pieds, n'arrivait plus à bout de l'opération.

Nous allions sans doute passer encore la nuit et la journée du lendemain au rez-de-chaussée. N'eût été notre impatience de revoir nos femmes au parloir, nous nous y fussions du reste volontiers attardés. Mais notre « mutation » arriva, malgré l'heure avancée. Tous les scribes de la prison avaient rivalisé de zèle pour nous. Au-dessus des graffiti obscènes, des invocations à sainte Rita et au Sacré-Cœur,

des noms de fusillés, des quatrains boiteux, j'écrivis sur la muraille dartreuse de ma 56 : « *Rebatet, 8340. Cent quarante et unième et dernier jour de chaînes* (ce chiffre était encore sensationnel à l'époque. Par la suite, des hommes ont été fusillés après un an, dix-huit mois de chaînes et davantage. Certains sont aux fers depuis deux ans et demi). *Aux successeurs, courage et confiance* ». Et à côté, en lettres de deux pouces, le mot de Mathilde de La Mole dans *le rouge et le noir* :

« *Je ne vois que la condamnation à mort qui distingue un homme. C'est la seule chose qui ne s'achète pas.* »

Il me plaisait que Stendhal fût mêlé ainsi à mon aventure. Ces inscriptions durent être du goût des locataires suivants. Elles subsistaient encore, m'a-t-on dit, il y a deux ans.

On venait nous chercher. Nous serrâmes, sans exception, toutes les mains, pures ou souillées, qui se tendaient à travers les guichets. Nous devions faire aussi nos adieux à Fernand de Brinon. Je l'avais jugé bien souvent sans indulgence. Il nous reçut, transformé en forçat romantique par une espèce de redingote brune et un long bonnet, dans la cellule où deux gardiens, assis à côté de son grabat, le surveillaient jour et nuit. Il était déjà presque moribond des suites d'une grave opération. Notre grâce était son arrêt de mort ; il le savait, nous le savions. Toute parole mensongère eût été une injure à son courage, à son admirable sérénité.

Au vestiaire, nous nous rhabillâmes en hommes du xx^e siècle. Il fallait déjà signer des autographes, en ajustant chemise et pantalon de l'autre main. On nous avait réservé, pour nous trois, la même cellule, la 474, donnant sur la Croix-de-Berny et Paris, au 4^e étage, celui des ministres. Je mis un œillet à ma boutonnière. Notre montée au 4^e fut une sorte d'ahurissante apothéose. Jamais nous n'avions embrassé, jamais nous n'embrasserons autant de nos semblables. Malgré l'heure et les règlements, des centaines de détenus nous attendaient dans les couloirs, nous rattrapaient dans les escaliers, se précipitaient vers nous à chaque palier. Une délégation de Nord-Africains s'avançait, ayant à sa tête son chef religieux qui nous adressait un discours au nom d'Allah. On embrassait deux ministres, et trois pas plus loin, deux gouapes sympathiques. Et partout des gaffes, épanouis, la main tendue. Enfin, essoufflés et un peu hagards, nous nous retrouvâmes dans notre nouveau logis. Par la fenêtre ouverte, entra un vent léger et salubre dont nous avions perdu l'habitude. À la place du mur de briques, s'étendait un immense panorama nocturne, où brillaient par milliers les étoiles d'un ciel magnifique et les lumières de la terre. C'était aussi beau qu'une libération. Et puisqu'on nous laissait la vie, nous ne doutions plus que la libération ne fût prochaine. Ainsi peut-on, dans la même geôle, franchir en quelques mètres cinq siècles, passer de l'enfer à l'empyrée.

Le lendemain, nous eûmes la visite d'un psychiatre, à qui je demandai de soigner un durillon du gros orteil que m'avaient fait les sabots.

Le surlendemain, c'était la grande fête, attendue, évoquée, rêvée pendant quatre mois et demi, symbole de tout : le premier parler avec ma femme.

Cinq semaines plus tard, nous partions pour la Centrale. Fresnes, les chaînes, n'avaient été que douceur, exaltation, fraternité. La vraie prison commençait. J'en suis sorti, au bout de cinq années. Cousteau y est encore, inexplicablement, et avec lui deux mille de mes camarades. C'est à eux que je dédie ce récit qu'ils n'auront pas le droit de lire, qui est peut-être indigne de tout ce que nous avons enduré et connu ensemble.

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 25 MAI 1976
SUR LES PRESSES DE
L'IMPRIMERIE HÉRISSET
À ÉVREUX (EURE)

1 Oberkommando der Wehrmacht, le commandement suprême des forces armées allemandes de 1938 à 1945. [note du numérisateur]

2 Historien et théoricien militaire anglais (1895-1970) [note du numérisateur]

3 Cette note se retrouve dans son journal du 28 février 1943 (page 202, édition de la Pléiade).

4 Auxiliaires féminines de l'armée de terre, nombreuses derrière les divisions de "Rhin et Danube".

5 Je possède plus de trois cents pages de notes sur les différentes phases de la rédaction des *Deux Étendards*, qui représentent un travail concret sur la création littéraire auquel peu d'écrivains se sont livrés. Mais je ne les publierais que si j'avais la certitude qu'ils pussent intéresser dix mille lecteurs de mon roman.

6 Tous ces comédiens étaient pensionnaires ou sociétaires de la Comédie Française (N. de l'E.)

7 Pierre Pucheu, grand commis de la sidérurgie française, quelque temps trotskiste, ministre de l'Intérieur à Vichy en 1941, avait passé à Alger sur la promesse que le général Giraud l'accueillerait dans l'armée. Il se croyait assuré de l'impunité sous tous les régimes par son habileté de technicien. De Gaulle le fit arrêter. Les communistes, qui l'accusaient du massacre des otages de Châteaubriant, voulaient sa peau et l'obtinrent. Giraud ne tenta rien pour sa défense. Pucheu mourut en maudissant les "salopards étoilés".

8 Si Georges Mandel, ayant survécu à "sa guerre", avait pu assouvir sa haine contre nous, l'épuration eût été encore dix fois plus féroce. Aucun journaliste, en tout cas, n'aurait échappé au poteau.

9 Lucien Rebatet à cette époque tenait la chronique dramatique du *Jour* (N.d.l'E.)

10 Ici s'arrêtent les mémoires de Lucien Rebatet, mort subitement le 24 août 1972. Les pages qui suivent proviennent d'un manuscrit inédit consacré à la genèse des *Deux Étendards*. Le passage en italiques est extrait d'un article de Lucien Rebatet sur Céline paru dans le n° 23 de L'Herne (1963).

11 Chacune des trois divisions de Fresnes est un vaste bâtiment, comportant un long hall autour duquel sont disposées les cellules, sur quatre étages. Un couloir central relie les trois divisions.

12 *Gaffe* : surveillant de Maison d'arrêt. *Maton* : surveillant de Centrale.

13 *Calibre*, c'est-à-dire revolver.